75.000 FRANCS DANS LA CAGNOTTE (page 31)

L'EXPRESS

INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI
BIBLIOTHÈQUE
0828
QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7

26 AVRIL 1957. — N° 305. 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

« Lieutenant en Algérie »
J.-J. Servan-Schreiber conclut son récit

Un nouveau récit vécu :
UN DRAME A L'EST

LE PRISONNIER D'ALGER

UN SOLDAT DE LA NOUVELLE ARMÉE ALLEMANDE
«Mais nous avons découvert que le passé ne pouvait pas être effacé si facilement.»
(F. J. STRAUSS, ministre allemand de la Défense.)

CETTE SEMAINE :

LIEUTENANT EN ALGERIE. — Le récit de Jean - Jacques Servan-Schreiber trouve dans « L'Express » cette semaine sa conclusion ; la guerre continue...

LES AFFAIRES POLITIQUES. — S'il faut quinze compagnies de C.R.S. pour protéger, à Alger — sans y réussir — les membres d'une commission d'information, combien en faudrait-il pour y imposer la politique de la nation ? Au lendemain d'un nouveau « 6 février », c'est la question que pose le député Hovnanian à celui qui est « le prisonnier d'Alger ». — Faut-il étendre l'épreuve de force à toute l'Afrique du Nord ? Déclenchée par l'octroi de douze milliards de crédits promis depuis plusieurs mois, une bataille politique va en décider. — A la veille du 1er mai de nouvelles grèves révèlent la vigueur et les limites de l'unité d'action ouvrière. — L'homme de la semaine est un inconnu, très puissant : Franz-Josef Strauss, ministre allemand de la Défense. Où va-t-il ? — Née dans les couloirs du palais d'Amman, une nouvelle crise menace le Moyen-Orient. — Dans le monde entier, les savants se dressent contre la bombe H ; et le Pape les encourage. — « L'Express » commence la publication d'un nouveau récit vécu, au centre des événements : le drame d'un homme à l'Est.

PARIS EN PARLE. — Avez-vous « bougé » pour Pâques ? Oui. C'est que vous êtes atteint par la nouvelle maladie : la psychose du week-end. — Pendant que les Parisiens fuient vers la campagne, les étrangers fabriquent à Paris des millions de cartes postales. — Babar, le gentil petit éléphant, devient féroce au contact des adultes. — Jean Genêt, le poète maudit, a été trahi à Londres. — Et « La Cagnotte » vaut cette semaine 75.000 francs, etc.

L'édition algérienne de « L'Express » est amputée de tous les articles de ce numéro ayant trait à l'Algérie. (Voir le détail de notre sommaire en page 3.)

LE MÉMOPHONE

C'est un appareil qui vous permet d'appeler au téléphone vos correspondants habituels sans interrompre une conversation ou un travail en cours.

Vous n'avez pas besoin de rechercher ou de vous remémorer le numéro désiré. Vous n'avez pas besoin non plus de le composer. Il suffit de déplacer un curseur et l'appel est fait automatiquement. En cas de « PAS LIBRE » l'appel est refait semi-automatiquement ; de plus, le Mémophone ne fait jamais de faux numéro. L'appareil, pose comprise, garantie totale un an, ne coûte en France que 36.900 francs. Vous serez étonné des services qu'il vous rendra.

Documentation X 3 sur demande à [illegible], 82, rue Saint-Lazare, Paris (9e). TRI. 61-12.

WD
Charles of the Ritz
INSTITUT DE BEAUTÉ BOUTIQUE
Salon de Coiffure : Claude Simon Directeur Artistique
sur rendez-vous, tous les jours, Samedi excepté
Tél. ÉLY. 55-39 51, Avenue Montaigne Garage Privé

* * * * *

COURRIER

La lettre de L'EXPRESS

Françoise Giroud, absente de Paris, reprendra sa « Lettre » aux lecteurs dans le prochain numéro.

Le général de l'honneur français

Je ne serai certainement pas le seul Français à vous faire part de l'émotion et de l'indignation qui m'étreignent en apprenant l'inqualifiable sanction que vient de prendre le ministre de la Défense nationale envers le général de Bollardière pour le misérable prétexte d'une lettre — d'ailleurs admirable de noblesse et de ton — que ce dernier a adressée à J.-J. Servan-Schreiber.

Croyez que si des listes de pétition en faveur de celui que j'appelle le « Général de l'Honneur français » devaient être remplies, je ne serais pas le dernier à y apposer ma signature !

RAYMOND LIPA,
Paris.

⁂

Le général de Bollardière est donc sous les verrous pour avoir, une nouvelle fois, été le plus courageux. Je trouve qu'il serait indigne de ceux auxquels son geste a rendu espoir de ne pas lui prouver leur solidarité. Peut-on lui écrire, lui envoyer quelque chose pour l'aider à passer ces deux mois de solitude ? (...).

FRANÇOIS MATHIAU,
Paris.

[*De nombreux lecteurs nous ont demandé comment ils pourraient manifester leur sympathie au général de Bollardière. Le général étant aux arrêts de forteresse pour deux mois, il lui est interdit, bien entendu, de recevoir des visites. Mais aucun règlement ne défend qu'on lui adresse des lettres ou, éventuellement, des colis. Il est à la Caserne de la gendarmerie mobile, route de la Courneuve, à Saint-Denis.*]

Faire son devoir

La peine disciplinaire — la plus forte qu'il eût en son pouvoir — infligée par le ministre Bourgès-Maunoury au général de Bollardière, exige que l'on en examine la légitimité et l'opportunité.

Dans tous les domaines de notre régime démocratique, je considère comme essentielle la prédominance du pouvoir civil.

Du point de vue militaire, je pense que la discipline, du haut en bas de l'échelle hiérarchique, demeure le facteur essentiel de la valeur d'une armée.

Mais, ces principes exprimés, je crois fermement aussi que le devoir de tout citoyen, dans une démocratie, est de savoir, en des heures décisives, sacrifier toute autre considération à la défense de la justice et de la liberté. Un tel devoir s'impose d'autant plus impérieusement que vous vous trouvez plus haut placé dans l'échelle des valeurs sociales et des responsabilités.

J'ai connu, au début de ma carrière d'officier, le drame de l'Affaire Dreyfus, et j'ai, dès cette époque, mesuré ce qu'il en peut coûter de s'affirmer du côté de la justice.

En 1940, un même drame de conscience s'est imposé à l'armée, et bien des chefs, cependant très bons Français, n'ont pas su, ou pas voulu admettre qu'entre les voies de l'honneur de leur pays, de sa fierté et de sa grandeur historique, et les chemins tortueux où les entraînait Pétain, la discipline militaire cédait ses droits au grand devoir national dont un de Gaulle leur montrait la voie.

Aujourd'hui, devant le drame douloureux de l'Algérie, ceux qui, en haut de la hiérarchie militaire, ont vu et ne veulent pas couvrir de leur silence la folle entreprise poursuivie en Afrique du Nord, ceux-là, courageux, peuvent, aver fierté, se dire : « J'ai fait mon devoir ».

Général ARY LE DANTEC,
ancien compagnon du Général de Gaulle.
Saint-Lunaire.

Comme Leclerc

J'ai été sous-officier à la 2e D.B., et j'ai eu l'honneur de voir, de connaître un grand général : Leclerc, et même de lui serrer plusieurs fois la main.

Le général Leclerc était un homme honnête et propre, et tout gaulliste d'idéologie est, en principe, propre... Le général Paris de Bollardière est de ceux-là.

Aussi serait-il, à mon avis, hautement souhaitable que se constituât un mouvement puissant, pour assurer de notre sympathie les véritables hommes qui, les premiers, ont osé dénoncer les scandales.

S'il existe un groupement de ce genre, veuillez, je vous prie, me le faire savoir, afin que j'y adhère d'enthousiasme.

M. MINIG,
Houilles (S.-et-O.).

[*Il n'en existe pas.*]

Un réconfort

(...) Grâce à vous, l'opinion publique française commence à s'émouvoir et il est d'un très grand réconfort pour les Français libéraux du Maroc de constater qu'un homme comme le général de Bollardière ait pris cette position courageuse. C'est d'autant plus un réconfort qu'il fut dès 1940 de ceux qui refusèrent de voir la France abdiquer.

Il est scandaleux que notre gouvernement permette à des Tixier-Vignancour et autres professionnels du patriotisme de pouvoir développer leur campagne mensongère. Il est non moins scandaleux de constater que les hommes qui dénoncent les crimes que certains énervés commettent au nom de la France, soient poursuivis par M. Bourgès-Maunoury, alors que l'on peut se demander si ceux qui ont tenté d'assassiner le général Salan seront un jour jugés ou bien s'ils bénéficieront de la même mesure de clémence que ceux qui assassinèrent, il y a deux ans, à Casablanca, M. Lemaigre-Dubreuil.

Il est hors de doute que tant que la guerre d'Algérie ne sera pas réglée, les relations entre la France et le Maroc et la Tunisie et la France seront empoisonnées (...).

JACQUES REITZER,
Casablanca.

Un résumé de « Lieutenant en Algérie »

Je vous envoie cet extrait de l'*Action Républicaine*, journal mensuel de MM. Emile Hugues et Jean Médecin, députés des Alpes-Maritimes :

« Le « dur des durs » de la troupe est le mauriacien mendésiste Servan-Schreiber, co-directeur de *L'Express*, spécialiste du bluff publicitaire et de l'information falsifiée.

« Rappelé en Algérie comme lieutenant, puis démobilisé, il publie dans son hebdomadaire un roman-feuilleton — où l'insinuation malveillante ne le cède qu'à l'hypocrisie cauteleuse — dans lequel il prétend refléter scrupuleusement les sentiments d'inconscience sanguinaire de ses compagnons d'armes... »

HENRI POCHARD,
professeur agrégé,
Nice.

Le masque à arracher

En 1929, alors que je rentrais d'une mission importante dans le Tadla, j'ai lu un article qui était signé de Maxime de Roquemaure, un ami des Marocains que j'admirais et dont la graine semble bien perdue :

« Ce discrédit dont on a essayé d'entourer le journalisme est une mauvaise action. On a prétendu que dans un pays où l'on se trouvait en présence de masses d'hommes simples, primitifs, d'indigènes, c'était amoindrir la France d'attaquer certains actes officiels, de critiquer ouvertement les gestes de l'administration, de crier certaines vérités désagréables pour quelques représentants de l'autorité. On a même parlé de crise d'autorité attribuable à trop de liberté de la part des journalistes (...).

« Ce qui discréditerait la France, ce serait que personne, parmi les Français, ne relevât à son tour les fautes et les erreurs. Car la masse des Français apparaîtrait alors comme solidaire, dans toutes les fautes, toutes les erreurs, toutes les vilenies (...). C'est quand une faute politique a été révélée qu'on se refuse à se rendre à l'évidence et tout cela pour ne pas donner raison à une campagne de presse.

« Il faut, lorsque quelqu'un a mis à la France un masque de laideur, qu'il se trouve des Français pour arracher ce masque et qu'apparaisse la vraie figure de la France. »

A. DELMAS,
ex-chef de la Brigade dite de « Politique indigène », à Casablanca.
Toulouse.

Vous avez raison

Vous avez raison de parler et ce ne sont pas ceux qui, par lâcheté morale ou par aveuglement, se font les complices d'une politique absurde et criminelle qui ont le droit de prétendre vous l'interdire au nom de la France. Non, ceux pour qui la raison d'Etat est un alibi ou un tabou, ceux qui de ce fait eussent été en Allemagne des fidèles hitlériens et en Russie des bons staliniens, ceux-là ne sont pas qualifiés.

Ancien « terroriste » parachuté en France occupée en 1943, et dont le père est mort en déportation à Mathausen, je tiens à vous apporter ici, à vous-même et à tous ceux qui ont le courage de faire front à la meute, le témoignage de ma sympathie, de mon estime et de ma solidarité.

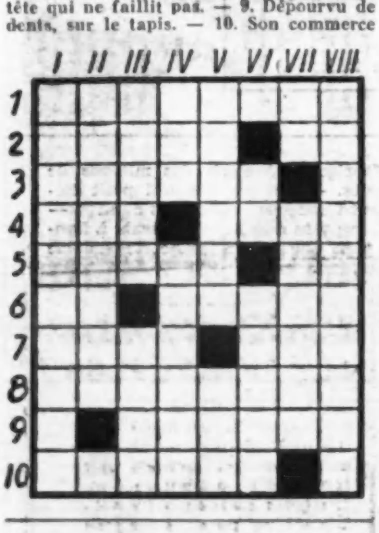
HUGUES FANFANI,
capitaine de réserve,
La Celle-St-Cloud (S.-et-O.).

Suite du courrier p. 31

Mots croisés n° 80

HORIZONTALEMENT. — 1. Préféra, dit-on, une modestie tranquille aux soucis de la fortune. — 2. Modèle à proposer à une petite fille. Dans la bouche d'un chimiste ou d'un enfant. — 3. Eut un fils particulièrement brillant. — 4. Demoiselle qui travaille dans la rue. Une de ses reines alla visiter un célèbre juge. — 5. Alimente le plus long fleuve d'Italie. Dans le poil, mais pas dans le pelage. - 6. Patrie d'un homme qui échappa de peu à l'infanticide. Le monde de Marie-Chantal. — 7. N'a pas toute l'île qu'elle convoite. Pris par le marin. — 8. Sur une tête qui ne faillit pas. — 9. Dépourvu de dents, sur le tapis. — 10. Son commerce a peuplé l'Amérique. Deux voisines ou symbole.

VERTICALEMENT. — I. Prédécesseur de M. Ramadier, qui enrichit d'un nouveau nom la langue française. — II. Se rapprocher de la ligne. — III. Victime d'une marée tardive. Ne pourrait, selon Rabelais, être animal. — IV. Cicéron, vu par lui-même. Entre Tignes et Bonneval. — V. Des paroles peu amènes, dans une poésie ancienne. Ne vit pas l'épargne d'un hémiptère. — VI. La seconde et la première d'une courte série. Son sucre est fort apprécié par les jeunes générations. — VII. Pronom. Travaillas pour une couturière ou un électricien. — VIII. Le marchand, tel que le voudrait le client.



	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	A	S	S	A	S	S	I	N
2	S	T	E	R	E	O	■	O
3	T	A	M	E	R	L	A	N
4	E	L	I	■	V	E	L	O
5	R	I	S	E	E	■	B	B
6	I	N	■	T	U	N	I	S
7	S	E	T	■	S	O	■	T
8	Q	■	A	G	E	N	D	A
9	U	R	N	E	■	C	A	N
10	E	N	T	O	L-	E	N	T

Solution du n° 79

« POLYESSEF »
REVETEMENT MURAL PLASTIQUE
LESSIVABLE
SOCIETE FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS
137, Faubourg-St-Denis, Paris. Tél. Nord 97-65

LUNETTES
HUCA-LUMOSOL

HUGUENIN Frères & Cie
MOREZ-DU-JURA

Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 10, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Vous trouverez dans ce numéro :

● Le Courrier .. pp. 2 et 31

Les Affaires françaises

● La Nation : Un nouveau 6 février .... p. 3
● LE PRISONNIER D'ALGER, *par Léon HOVNANIAN* p. 4
● LE SCANDALE ECLATE par *Henry DOUMENC* p. 4
● Gouvernement : La bataille des douze milliards.... p. 5
● Grèves : Les limites de l'unité .... p. 6
● En deux mots........ p. 6

Les Affaires étrangères

● L'HOMME DE LA SEMAINE : le ministre allemand Franz-Joseph Strauss .... p. 7
● QUE VEULENT LES RUSSES ? par *B. J. CUTLER* .... p. 8
● Est-Ouest : Les deux maillons .... p. 9
● Jordanie : L'impasse américaine .... p. 9

Actualités

● Sciences. Etudiants .. p. 10
● Pâques .... p. 11
● BABAR DEVIENT FEROCE. pp. 12, 21

La marche des idées

● UN RECIT VECU : Un drame à l'Est, *par Tibor MERAY* pp. 13 à 16
● Lieutenant en Algérie: EPILOGUE, *par J.-J. SERVAN-SCHREIBER.* pp. 17 à 20

Paris en parle

● Londres en parle. Théâtre. p. 22
● SOIR DE BATAILLE, *par Jean GENET* .... p. 22
● Opérette. Cinéma. Vous en discuterez .... p. 23
● Arts. Opéra. Télévision. Disques .... p. 24

Lettres

● On vous en parlera : Les trois mousquetaires .. p. 25
● Etranger. Histoire .. p. 25
● KAFKA CONTRE KAFKA ...... p. 26
● Traductions, romans.. p. 26
● LE XVIIe SIECLE COMME SI VOUS Y ETIEZ. p. 27
● Essais. Economie. Le diable. p. 27

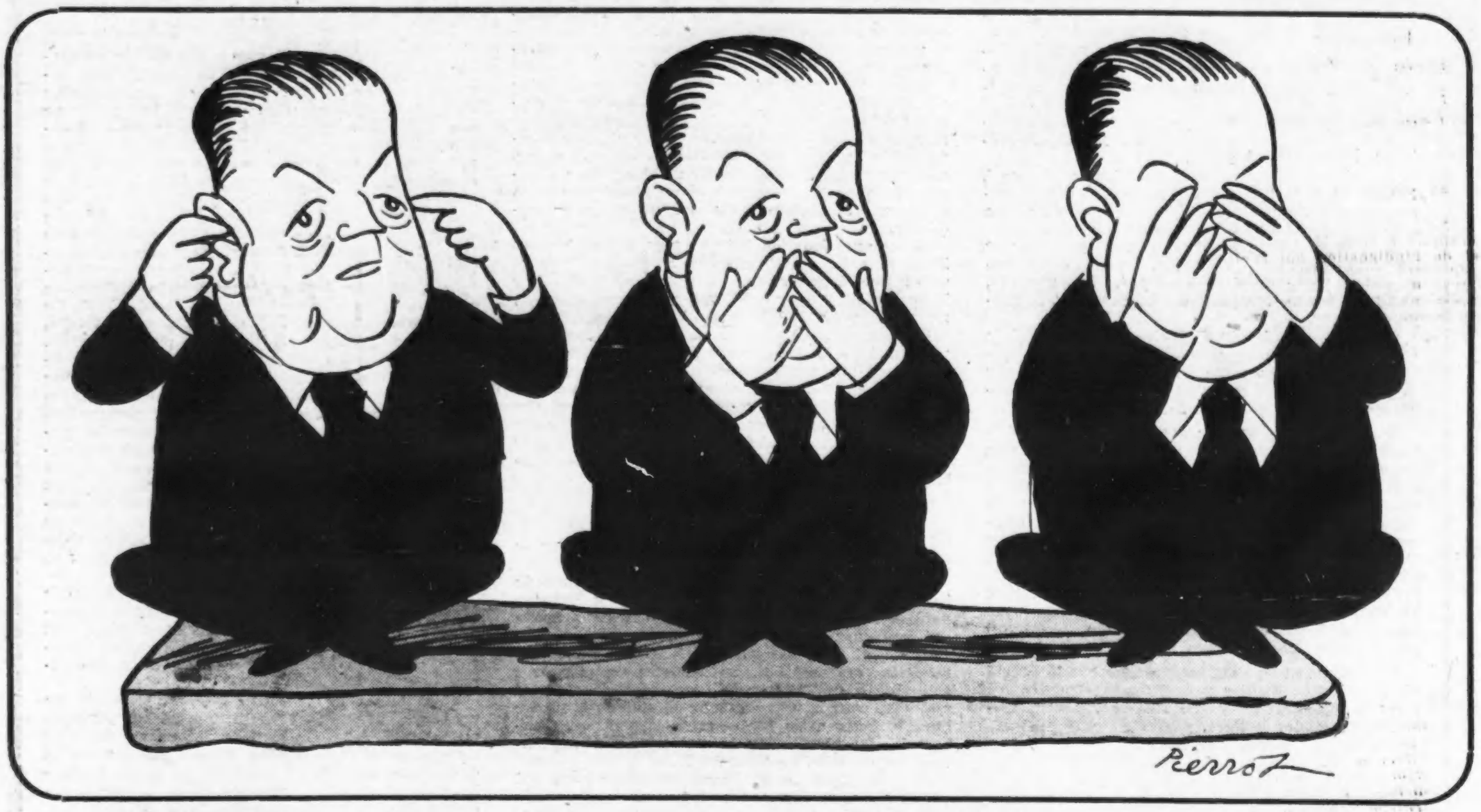
Les pages au féminin

● Mode, psychologie.... p. 28
● Education .... p. 29
● Maison, idées. Pas cher. Recette .... p. 30
● La cagnotte ...... p. 31

Et

● LE BLOC-NOTES *de François MAURIAC.* p. 32

LES AFFAIRES FRANÇAISES



LA NATION

Un nouveau 6 février

D'UNE voiture à cocarde ministérielle, M. Bourgès-Maunoury, ministre de la Défense nationale du gouvernement Guy Mollet, descendait, le mercredi 10 avril, à midi et demi, devant l'étroite porte du numéro 1 de la place de Valois, au cœur du Ier arrondissement. Il gravissait rapidement ce sombre escalier où sont passés depuis un demi-siècle tant de grands leaders de la Troisième et de la Quatrième République ; dans la salle de conférences aux murs bleus où se réunit chaque semaine l'état-major radical, une vingtaine d'hommes et de femmes l'attendaient. La réunion du bureau radical convoquée pour entendre les explications du ministre sur la politique algérienne du gouvernement s'ouvrait ; elle devait durer quatre heures.

Personne n'étant édifié ni convaincu, M. Mendès France proposa alors de constituer une commission d'information du parti radical, comprenant des parlementaires et des militants, qui se rendrait en Algérie pour étudier sur place la situation et tenter de faire la lumière sur les méthodes dénoncées par de nombreux témoignages.

Cette suggestion fut approuvée à l'unanimité. *« Plus il y aura de radicaux qui iront en Algérie, mieux cela vaudra »*, dit M. Bourgès-Maunoury.

La commission d'information du parti radical prépara son départ. Elle était composée de deux députés : MM. Hovnanian et Chatelain, et de deux militants, l'un Parisien — l'ancien procureur général Boissarie — l'autre avocat strasbourgeois, Me Bischoff, président de la Fédération de l'Alsace.

« Sa » commission ? Jamais

Entre la constitution et l'entrée en lice d'une commission d'étude, qu'elle soit ou non parlementaire, un certain délai préparatoire est toujours nécessaire. Ainsi, le temps qui s'écoule entre la désignation et le départ d'une commission d'enquête parlementaire, désignée par l'Assemblée nationale par exemple, est-il généralement de l'ordre de trois mois. Quant aux commissions gouvernementales, on notera que la fameuse « Commission de sauvegarde » dont la création était décidée par le Conseil des ministres du 5 avril et déclarée alors par M. Guy Mollet lui-même « immédiate », n'est toujours pas constituée (à la date du 25 avril).

Il devait en aller autrement pour la commission d'information radicale. Aussitôt formée, elle se mettait à sa tâche préparatoire ; elle pouvait bientôt retenir pour date de son départ le 22 avril — le lundi de Pâques — soit douze jours après la décision qui lui donnait naissance.

Mais, dès le 13 avril, le directeur de « L'Echo d'Alger », M. Alain de Sérigny lançait dans son journal une violente campagne. Accusant, dans son éditorial quotidien, M. Hovnanian d'être le promoteur d'un projet de loi découpant l'Algérie en plusieurs territoires (ce qui est un mensonge), M. de Sérigny écrivait :

> *Avec ou sans M. Hovnanian, la commission d'enquête de P.M.F. — comme toute commission d'enquête d'un parti — si elle était admise, serait un défi au gouvernement, au Parlement, à l'armée française, à l'Algérie. Toutes choses qui n'en font qu'une : la France.*

On voit le ton. La campagne allait, selon une méthode devenue classique, celle-là même qui avait fait déjà ses preuves le 6 février 1956, par les équivoques, la calomnie, le mensonge, s'enfler rapidement.

On vit d'abord entrer en lice les organisations dites « représentatives ». Plus exactement, on vit renaître un certain nombre d'associations, de comités, de fédérations de tous ordres, dont la plupart n'ont aucune existence réelle et dont certaines ne s'étaient pas manifestées depuis le tragique 6 février 1956.

En même temps réapparaissait le procédé traditionnel des télégrammes adressés par des « personnalités » ou des « organisations » fantômes au ministre résidant, au président du Conseil, au président de la République pour leur dire *l'émotion, l'indignation, la colère* de la population tout entière, selon la technique même mise au point depuis bien longtemps par les communistes.

« L'Echo d'Alger » ouvrait une rubrique spéciale et quotidienne pour la publication de ces textes édifiants. Les coups de clairon succédaient aux appels et aux proclamations : *Que M. Mendès France*, écrivait un certain « Comité d'entente des anciens combattants et cadres de réserve », *se prenant tout à la fois pour l'opinion, pour la justice et pour le gouvernement à lui seul, ait l'audace d'envoyer « sa » commission d'enquête politique, partisane et calomniatrice : JAMAIS.*

L'Association générale des étudiants d'Algérie, utilisant sans retard le lustre que lui donne sa grève « victorieuse » contre le doyen Peyrega, demandait de son côté *à Monsieur le Ministre résidant d'intervenir avec tous les moyens que lui confèrent les pouvoirs spéciaux afin que les envoyés de M. Mendès France ne foulent pas le sol de cette Algérie française...*

La Fédération des maires déclarait *ne pouvoir accepter un tel affront.* Le « Mouvement universitaire pour le maintien de la souveraineté française en Algérie » criait : *Halte à la trahison.*

Espoir de détente

Jour après jour, une émulation de violences verbales qui s'alimentait de toutes les fausses informations s'installait entre les groupements d'ultras. Jour après jour aussi, le directeur de « L'Echo d'Alger » continuait à orchestrer la campagne. Le 14 avril, il proposait à M. Mendès France, puisqu'il tenait tellement à savoir la vérité, *qu'il vienne donc lui-même enquêter sur place sans faire appel au concours de fondés de pouvoir.* Cette invitation, comme les autres éditoriaux, était rédigée de Paris où M. de Sérigny réside depuis huit mois.

Les membres de la commission s'efforçaient de réagir contre la campagne algéroise et se montraient émus de voir les personnalités les plus incontestables réduites à déplorer elles aussi, dans la fièvre et les menaces d'émeutes, leur venue. Mais à qui s'adresser ?

La doctrine du gouvernement en matière d'information de l'opinion et des responsables politiques sur la situation algérienne est claire en théorie. Le 6 décembre 1956, M. Lacoste déclarait devant la presse diplomatique française :

> *« D'accord avec M. le Président du Conseil, je me permets d'inciter tous les hommes de bonne foi appartenant à des pays libres, qui voudraient venir voir de leurs propres yeux la réalité algérienne, à ne pas hésiter à le faire. Je m'emploierai, s'il en est besoin, à leur faciliter le voyage. »* Le 27 mars dernier, à la tribune de l'Assemblée nationale, M. Guy Mollet confirmait *son souci de dégager la vérité,* ajoutant : *« Il n'y aura jamais assez d'efforts pour y parvenir ; il n'y aura jamais assez d'enquêtes. »*

Tout naturellement, c'est donc à M. Lacoste et aussi à leur camarade de parti, M. Bourgès-Maunoury, que les commissaires radicaux songèrent à s'adresser. M. Bourgès-Maunoury devait laisser sans réponse leur demande d'entrevue. Mais M. Lacoste, de passage à Paris ce jour-là, avait dans l'après-midi du mercredi 17 avril un long entretien avec M. Hovnanian.

(Lire en page 4 l'article de M. Hovnanian : « Le prisonnier d'Alger ».)

Après cette entrevue, satisfaisante puisque l'accord s'était fait sur la forme de la mission d'information radicale, les commissaires pouvaient légitimement espérer une certaine détente. M. Lacoste ne pouvait être suspecté d'encourager la campagne des ultras, puisqu'il déclarait mettre tant de bonne volonté à aplanir les difficultés, tout en maintenant ses réserves sur le fond. Moins encore, devait-il être tenu pour responsable du déclenchement même de cette campagne, comme certains de leurs amis d'Algérie l'avaient déjà suggéré aux commissaires.

De la menace aux actes

A peine M. Lacoste avait-il regagné Alger qu'un télégramme d'apparence anodine sonnait le glas des espoirs d'apaisement. Ce télégramme émanait de l'hôtel Saint-Georges où quatre chambres avaient été retenues pour la commission :

(Suite page 5.)

LE PRISONNIER D'ALGER

Léon HOVNANIAN.

LE 10 avril, le bureau du parti radical décide d'envoyer une mission d'information sur la situation algérienne en général et sur les excès de la « pacification » en particulier. Excès contraires dans leurs principes à la morale et aux traditions nationales, et contradictoires dans leurs effets avec le but poursuivi de réconciliation franco-musulmane.

Cette décision, conforme à l'esprit et à la lettre des déclarations gouvernementales, est aussitôt suspecte. Le conformisme officiel, national et socialiste, s'estime offensé.

D'autre part, très rapidement dans la presse et l'opinion publique algéroise, une campagne s'amorce et s'enfle démesurément. La violence, une fois de plus, l'emporte sur la raison et le simple bon sens.

Comme à la veille du 6 février 1956, si lourd de conséquences, l'émeute populaire est organisée systématiquement. La radio officielle elle-même, par la publication et le commentaire passionné de différentes motions, participe à l'action.

Il est normal, dans ces conditions, que les éléments les plus sains, les personnalités les plus incontestables aient été réduites à déplorer notre arrivée dans l'état actuel de l'Algérie. Ces hommes savent que demain, ils seront les seuls à pouvoir encore permettre le rapprochement franco-musulman. N'est-elle pas significative cette phrase extraite d'une lettre d'un ami : « Personne ne peut témoigner et rester encore en Algérie. » Le cas du doyen Peyrega l'illustre trop clairement. Seul M. Guy Mollet peut s'étonner et s'indigner avec une naïveté peu compréhensible « du retard apporté par certains hommes à leurs révélations ».

Peut-être va-t-on enfin comprendre que la liberté n'existe pas en Algérie et que les extrémistes des deux bords, pourvoyeurs de violence, y sont momentanément les maitres.

⁂

MAIS si quelques provocations pouvaient être attendues, un tel déchainement ne pouvait s'expliquer que par la crainte née de notre désir de nous informer. La présence depuis onze mois à Alger d'un ministre résidant muni de pleins pouvoirs, ses affirmations récentes sans nul doute exagérées mais tout de même trop souvent réitérées pour ne pas être prises en considération, « l'amélioration certaine notamment dans l'Algérois et plus particulièrement à Alger », nous permettaient de considérer comme excessifs les renseignements que nous pouvions avoir de source privée sur la situation réelle d'Alger.

L'audience que m'a accordée dans l'après-midi du mercredi 17 avril, à Paris, M. Robert Lacoste, me confirmait dans cette idée. Au cours de notre entretien, je lui ai précisé la tâche de stricte information que nous comptions effectuer, et j'ai présenté au nom de mes collègues une demande d'audience lors de notre séjour à Alger.

Bien que réticent sur le principe même de notre voyage (j'en comprends mieux les raisons à présent), M. Robert Lacoste n'a pratiquement soulevé aucune difficulté sur la forme même et, très courtoisement, malgré son déplaisir certain, m'a donné son accord sur l'ensemble. Et d'ailleurs mes collègues du groupe parlementaire ont obtenu leur visa d'entrée en Algérie avec une diligence remarquable.

Notre surprise n'en fut que plus grande devant l'évolution des événements au cours des journées suivantes. M. Robert Lacoste ayant regagné Alger le lendemain, nous attendions, sous son impulsion, un apaisement du climat passionnel local.

C'est alors que nous reçûmes le télégramme personnel de M. le ministre résidant affirmant sa conviction que « la population algéroise ne saurait maitriser son émotion » et ce, « malgré son action personnelle très vive auprès de la presse et des groupements d'anciens combattants », « cette obligation dans laquelle il était d'immobiliser pour notre sécurité des milliers de soldats indispensables ailleurs ».

⁂

CES déclarations sont inadmissibles de la part d'un ministre de la République.

Je suis allé trois fois en Algérie au cours de l'année 1956. J'ai rencontré la plupart des hommes politiques et hauts fonctionnaires et nous avons confronté nos idées. Aucun fait nouveau dans mon attitude et celle de mes amis n'interdisait une nouvelle confrontation. Le ministre ne pouvait-il faire saisir éventuellement, comme il le fait si aisément pour la presse métropolitaine ou la presse libérale d'Alger, les journaux susceptibles de troubler l'ordre public par la publication d'exagérations et de faits mensongers ?

A-t-il assigné en résidence surveillée ceux qui ont incité leurs concitoyens à la violence ?

M. le ministre résidant nous permettra de constater que son action fut fort discrète. Comme nous ne pouvons croire qu'il ait souhaité que les événements se déroulent ainsi, nous sommes obligés de conclure qu'il a abdiqué devant le chantage et l'émeute et de le considérer comme prisonnier à Alger.

Quand M. Robert Lacoste, dans son communiqué du 21 avril, s'estime satisfait d'un résultat répondant au vœu de la population unanime, alors qu'il n'a, en fait, que cédé aux pressions de la rue, il joue un jeu dangereux. Et quand, de plus, il tente de faire croire à une connivence entre nous-mêmes et la rébellion algérienne, il se permet alors une allusion indigne d'un homme politique à prétention d'homme d'Etat.

⁂

MAIS il est grave que quinze compagnies supplémentaires de C.R.S. soient jugées nécessaires pour garantir à Alger la vie de quatre citoyens français alors que leur seul tort est de ne pas accepter comme vérité première les affirmations de quelques ultras d'Algérie, dont la seule référence de compétence est de nous avoir tous conduits dans l'impasse actuelle. Cela éclaire d'un jour nouveau pour l'opinion publique les raisons pour lesquelles M. Lacoste n'a jamais pu faire appliquer ses propres directives officielles et nous incite à conclure qu'il faudra, dans un climat semblable, des centaines de milliers d'hommes supplémentaires pour tenter de réaliser la déclaration d'intentions du gouvernement le 9 janvier 1956. Or cette déclaration définit une fois pour toutes, paraît-il, la politique algérienne du parti socialiste. Ainsi, au-delà des tortures et des excès qui monopolisent actuellement l'opinion nationale parce qu'ils sont inadmissibles à la conscience française, le triomphe de l'émeute à Alger, renouvelant l'erreur fatale du 6 février 1956, replace le problème algérien sous son véritable aspect : le sacrifice de 700.000 rappelés, l'effort consenti par la nation tout entière ont été et seront inutiles tant que, par leur égoïsme, leur farouche désir de sauvegarder leurs privilèges et leur inintelligence du problème, les meneurs algérois prétendront nous obliger à opter entre deux seules solutions : le statu quo ou l'abandon.

Or, il est clair que la politique actuelle de M. Robert Lacoste, dont l'apparence d'action masque en fait une paralysie totale, nous mène tout droit à l'abandon de l'Algérie dans les pires conditions : dans la haine mutuelle des deux communautés et les sacrifices inutiles.

Pour maintenir le statu quo, M. Lacoste ne peut que, désavouant toute son action politique passée, préconiser la seule politique de force et de répression logique dans ce cas, mais nous lui demandons alors de ne pas dégrader le parti socialiste dans une telle aventure et de laisser l'exécution de cette politique à des ultras qui le feront plus aisément que lui car ils y sont préparés de longue date.

Mais si le gouvernement décide enfin de réaliser l'Algérie nouvelle par une politique constructive de coopération franco-musulmane, ce qui n'a pas été fait jusqu'à ce jour, M. Robert Lacoste se doit de transmettre les commandes à un homme qui n'a pas été le prisonnier d'Alger.

Léon HOVNANIAN,
Député de Seine-et-Oise.

LE SCANDALE ÉCLATE

L'affaire de la Commission d'Information Radicale a provoqué une vive émotion parmi de très nombreux militants socialistes. En effet, les dirigeants de la Fédération socialiste d'Alger se sont joints aux groupements qui s'opposaient à la venue de la commission d'enquête. L'un des socialistes les plus représentatifs d'Algérie, M. Henry Doumenc, ancien sénateur-maire et ancien président du conseil général de Constantine, traduit cette émotion dans une lettre qu'il a fait parvenir au secrétaire de la Fédération d'Alger et dans laquelle il annonce et explique sa démission de la S.F.I.O.

Voici le texte de cette lettre.

Alger, le 20 avril.

D'AUTRES commissions, composées exclusivement de représentants de la réaction, se sont transportées en Algérie et ont pu y circuler librement. Personne ne s'en est ému. Elles ont même trouvé auprès des pouvoirs publics une soumission étrange et toutes facilités pour accomplir une mission dont vous savez, tout comme moi, que le but n'était pas d'aider à une solution du problème algérien conforme à la pensée socialiste.

J'estime donc inadmissible qu'on n'use pas de la même complaisance à l'égard des mandataires de républicains dont les fils se font également tuer pour la sauvegarde des droits de la France. D'autant plus que parmi eux se trouvent des parlementaires issus d'une large fraction de l'opinion républicaine ; je dirai volontiers socialisante, puisque bon nombre de députés valoisiens ont été élus sur des listes communes du Front Républicain.

Vous êtes d'accord avec nos pires adversaires pour leur interdire, sous de mauvais prétextes, la recherche d'une vérité à laquelle ils ont droit. C'est du moins ce que croient, aujourd'hui, ceux qui avaient gardé quelque espoir en nous. Je pense à nos amis musulmans qui n'attendaient rien d'une solution de force et qui réprouvent, sans réserve, les ordres insensés du F.L.N. Ils ne méritaient pas les sévices dont il ont été victimes, si tant est qu'en terre française, l'assassinat doive répondre à l'assassinat.

Cette vérité, dont les consciences tranquilles n'ont pas peur, vous la connaissez bien.

⁂

EN un long rapport et preuves à l'appui, le tout transporté à Paris par notre camarade Lévy, vous en avez instruit le président du Conseil. Le Parti pourra en éviter les effets désastreux s'il sait prendre les décisions nécessaires, si pénibles soient-elles pour lui. Hélas ! j'en doute. Installé dans le confort gouvernemental il a perdu les enseignements de Jaurès, c'est-à-dire : le goût de la sincérité, de la clarté, de l'héroïsme.

Le scandale éclate à tous les yeux. Il est inconscient de tenter de le masquer par des manœuvres aussi répréhensibles que le scandale lui-même.

Ne croyez-vous pas qu'en définitive, cette opposition désespérée aux investigations de la commission radicale, orchestrée par les vrais responsables du chaos sanglant que connait l'Algérie, ne soit le meilleur moyen de conférer à cette commission des vertus que personne ne songeait à lui reconnaitre ?

Votre déclaration apporte de l'eau au vieux moulin du séparatisme raciste qui prétend refuser à la métropole, tout en exigeant d'elle les plus grands sacrifices, toute ingérence dans les affaires algériennes.

Vous venez de jeter, publiquement et sans en avertir régulièrement le comité fédéral, la Fédération socialiste d'Alger dans le clan de M. de Sérigny et des apprentis-sorciers dont il est devenu le conseil. Je sais que telle n'est pas votre pensée. Vous n'avez sûrement pas songé à l'exploitation fâcheuse d'un geste que vous croyiez utile au Parti. Ceux qui vous y ont entrainé n'ont pas la même candeur !

C'est, malgré tout, une lourde erreur. La Fédération en supportera longtemps le poids.

⁂

EN tout cas, et pour toutes ces raisons, je refuse absolument de joindre ma voix à celle des manifestants du 6 février.

Dans cette forêt de Bondy qu'est la politique capitaliste, il n'est pour le militant socialiste qu'une attitude honnête et finalement rentable : garder sa ligne politique en toutes circonstances, ne jamais donner l'occasion du moindre doute sur la pureté de ses intentions, de ses actes.

Certes, c'est une position souvent incommode. Peu importe. On y gagne, ensemble, la paix de sa conscience, toute la confiance de ses amis et même le respect de ses adversaires. Elle vous permet, en dépit des coups les plus durs, de rester valable.

C'est pourquoi il m'est impossible de paraitre plus longtemps le complice de la politique perpétuée, en Algérie, par un ministre socialiste.

La partie que nos camarades responsables auraient gagnée, en mettant tout simplement en pratique la vieille doctrine du Parti, est irrémédiablement perdue.

La terreur et la haine exercent leurs ravages dans les deux populations d'Algérie. Trop de sang, trop de deuils les séparent. La véritable communauté franco-algérienne que ces populations pouvaient bâtir ensemble, dans la fraternité, est devenue un mythe qu'il est bien inutile de poursuivre.

Depuis le 1er novembre 1954, l'Algérie a vécu sous le triple signe de l'incompréhension, du mensonge, du crime. Si bien que la France républicaine se trouve acculée à l'extermination ou à l'abandon, c'est-à-dire : au déshonneur ou à la ruine.

Le pouvoir civil ne contrôle plus l'autorité militaire ; c'est déjà la violation cynique des institutions républicaines, en attendant le fascisme.

Je ne puis, pour ma part, accepter cette déchéance.

Aussi, je vous prie de me considérer comme démissionnaire du Parti socialiste S.F.I.O.

Croyez, cher camarade, à mes sentiments qui restent, eux, socialistes.

Henry DOUMENC,
Ancien sénateur-maire et ancien président du conseil général de Constantine.
Croix de guerre avec palme 1914-1918.
Médaille de la Résistance.

(Suite de la page 3.)

Devant attitude hostile groupements patriotiques locaux, lisait-on, *regrettons ne pouvoir assurer séjour hôtel. Annulons vos réservations.*

C'était un signe clair. La pression montait. Un communiqué de M. Lacoste le vendredi 19 au soir devait confirmer :

Les autorités civiles et militaires, déclarait ce texte, *notamment le ministre résidant en Algérie, le super-préfet d'Alger, le général Massu et le procureur général Reliquet, ne répondront pas aux demandes qui ont été présentées par M. Hovnanian.*

Encouragé ainsi par le gouvernement général, « L'Echo d'Alger » continua à orienter la campagne. Un second flot de communiqués et de protestations, encore plus virulents, s'éleva. Puisque les radicaux n'avaient pas cédé à la menace et à l'insulte, il s'agissait maintenant de passer aux actes. Dimanche, le Comité d'entente des anciens combattants décidait de lancer pour le mardi un ordre de grève générale des Européens d'Alger, de 11 heures à midi, et annonçait cette décision par un communiqué dans lequel on lisait :

Leur entêtement obstiné à venir en Algérie n'a d'autre but que de provoquer des réactions, par ailleurs parfaitement compréhensibles et justifiées, dont ils espèrent tirer le plus grand profit publicitaire, grâce aux excès auxquels se livreront sans nul doute, comme cela s'est produit dans le passé, les hommes de main de leurs complices algériens « libéraux », F.L.N. et P.C.A.

Ce texte diffamatoire, d'une violence sans précédent, était diffusé par la radio officielle, entrée à son tour dans la bataille.

« Un aveu de faiblesse »

M. Lacoste portait alors lui-même le dernier coup au projet d'enquête en adressant un étonnant télégramme aux commissaires pour rejeter à l'avance sur eux la responsabilité, non seulement des incidents qui viendraient à se produire à leur arrivée à Alger, mais pratiquement de tous les accrochages, embuscades et attentats qui surgiraient ce jour-là — comme chaque jour, hélas ! — dans l'Algérie tout entière.

M. Lacoste télégraphiait en effet :

Pour assurer votre sécurité personnelle, je serai très certainement dans l'obligation de mettre en place un dispositif qui immobilisera des milliers d'hommes, alors que les forces armées et la police sont engagées en permanence dans des opérations très importantes pour assurer la protection des personnes et des biens. Je vous laisse à penser les conséquences facilement prévisibles de leur indisponibilité, même provisoire, pour les tâches fondamentales qui leur sont asignées.

La menace n'était pas moins claire que la pression morale :

En dépit d'une action très vive que j'ai menée personnellement... je reste convaincu... que la population algéroise ne sera pas en mesure, à votre arrivée, de maîtriser son émotion.

Lundi après-midi, à l'heure où sur la convocation des organisations « patriotiques », les délégations de manifestants, canalisées par un service d'ordre impressionnant, commençaient d'affluer à l'aérodrome de Maison-Blanche, les quatre commissaires décidaient d'annuler leur départ et télégraphiaient à M. Lacoste :

Nous avons reçu votre télégramme nous signifiant votre impuissance, lors de notre arrivée à Alger, à assurer l'ordre public menacé à l'appel de certains groupements diffusé par certains journaux.

Nous sommes contraints d'enregistrer votre injonction devant des menaces sans raison d'être (...) En nous mettant dans l'impossibilité matérielle de remplir notre tâche à Alger, vous avez donc pris l'évidente et intégrale responsabilité de vous opposer de toutes les manières à notre mission. C'est de votre part un aveu au moins de faiblesse. Nous en prenons acte.

Quels « pouvoirs publics » ?

Mardi matin, « L'Echo d'Alger » criait victoire, publiant notamment un communiqué du Comité d'entente des anciens combattants qui demandait à la population algérienne de pavoiser pour fêter l'échec de la provocation, ajoutant :

Ainsi est prouvée aux yeux du monde l'unanimité des Français d'Algérie dans leur hostilité à toute manœuvre de trahison et d'atteinte au moral de l'armée qui les défend si magnifiquement et à toute offense aux innocentes victimes du terrorisme. Vive l'armée française ! Vive l'Algérie française ! Vive la France !... Que chaque façade, chaque vitrine, chaque balcon arbore fièrement les trois couleurs. Les pouvoirs publics s'associeront sans nul doute à cette manifestation d'unanimité contre les défaitistes de la trahison.

Quels « pouvoirs publics » ? En Algérie, depuis le 6 février, il n'en existe plus — comme la preuve vient, de nouveau, d'en être administrée.

L'affaire de la Commission n'a pas eu seulement comme effet de confirmer de nouveau, de l'aveu même de M. Lacoste, l'impuissance des représentants de la République à Alger. Elle a permis aussi de lever, une fois de plus, l'équivoque qu'entretiennent les ultras sur les véritables sentiments de la masse de la population : malgré leurs vibrants appels à pavoiser pour fêter la « victoire », on ne comptait le mercredi 24 avril, dans toute l'agglomération algéroise, que treize drapeaux concentrés autour du siège de l' « Association des Etudiants ».

Le Bureau radical, réuni le même jour place de Valois, a enregistré *« que le ministre résidant a cédé une fois de plus au chantage d'éléments factieux »,* et conclut : *« L'interdiction de fait opposée à la Commission confirme que le respect de la loi républicaine n'est pas assuré en Algérie. Le ministre résidant et ceux qui le dominent ne veulent pas que le pays soit enfin renseigné sur une politique qui risque de ruiner les dernières chances de la France en Afrique. »*

COLLECTION
BEAUX JOURS
Coupe et tissus exclusifs
Costumes . 24.900 fr.
Vestons . . . 13.900 fr.
Pantalons . 6.900 fr.
GARY
73, Champs-Elysées, 73
Paris - ELY. 77-76

MM. Christian Pineau et Jacques Soustelle
Faut-il éteindre ou étendre l'incendie ?

GOUVERNEMENT

La bataille des douze milliards

Le gouvernement aurait bien voulu éviter la petite bombe qui va éclater bientôt au Parlement : la semaine dernière, et en l'absence de M. Maurice Faure, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, M. Christian Pineau a décidé de signer le décret octroyant enfin à la Tunisie le crédit de douze milliards qui lui était depuis longtemps promis. Chaque fois que les Tunisiens en avaient réclamé la signature, le Conseil des ministres l'avait repoussée.

Les débats parlementaires sur l'enlèvement du capitaine Moureau et sur l'aide tunisienne à la rébellion algérienne avaient provoqué de tels incidents que le président Guy Mollet avait jugé prudent de surseoir à la signature. M. Maurice Faure était par ailleurs chargé de négocier la neutralité tunisienne dans le conflit algérien en échange de l'octroi des crédits : il n'y réussit pas.

Sans doute M. Christian Pineau est-il reconnaissant au président Bourguiba d'avoir lancé un solennel avertissement aux Algériens de Tunisie. Cet avertissement les rappelait à l'ordre d'une façon particulièrement énergique, mais il ne concernait que l'ordre public tunisien, ne mettant pas en question, au contraire, la solidarité du gouvernement tunisien avec les rebelles algériens.

Accusation

Le ministre des Affaires étrangères espérait probablement que la signature de ce décret passerait inaperçue ou serait noyée dans d'autres affaires plus graves lorsque mercredi matin un hebdomadaire de droite publiait un article d'une rare violence de M. Jacques Soustelle.

L'ancien gouverneur général de l'Algérie y disait notamment :

« Nous apprenons que le Trésor français, excédentaire sans doute, va généreusement contribuer à réparer quelques-uns des dégâts commis par les apprentis-sorciers (...) Ces milliards que l'on gaspille pour payer à l'empire chérifien une armée qui se retournera contre nous et pour consolider M. Bourguiba qui joue

→

vis-à-vis des fellagha de l'Est algérien le rôle tutélaire que joua Mao Tsé Toung vis-à-vis des Viets », etc.

Selon M. Soustelle. l'absurdité de la politique française en l'occurrence aboutissait tout simplement à « la capitulation ».

Le dilemme

Là c'était le tir direct contre MM. Guy Mollet et Christian Pineau. M. Soustelle se désolidarisait ainsi d'un plan dont il s'était fait à l'O.N.U. l'un des porte-parole : le plan pour le cessez-le-feu en Algérie. Au gouvernement, personne ne s'y est trompé — et surtout pas M. Robert Lacoste, qui a fait siennes toutes les thèses de M. Soustelle : la majorité de M. Guy Mollet risque de devenir branlante si la politique tunisienne et marocaine n'est pas révisée et si l'on insiste dans la voie des négociations officieuses.

Au Parlement, c'est M. Maurice Faure qui sera chargé de défendre le gouvernement. Le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères est, quant à lui, complètement d'accord avec M. Soustelle — sur la façon au moins de poser le problème. La brutale alternative s'impose d'ailleurs aujourd'hui : ou bien abandon définitif des intérêts français en Tunisie et au Maroc pour garder « l'Algérie française » ; ou bien création de la Confédération franco-nord-africaine.

Or, plus M. Faure avance dans l'exercice de son ministère, plus il se met, semble-t-il, à ressembler à son prédécesseur, M. Alain Savary, qui démissionna du gouvernement au moment de l'interception de l'avion transportant Ben Bella et ses compagnons.

Le même problème

Insensiblement, comme si la place qu'il occupe contraignait à une même position politique, le secrétaire d'Etat aux Affaires marocaines et tunisiennes en arrive à défendre les mêmes thèses.

« *Vous comprenez,* déclare-t-il aux journalistes, *le sultan du Maroc, le président Bourguiba et moi-même avons en commun un même et grave problème : c'est l'Algérie. Si paradoxal que cela puisse paraître, ce problème se pose pour nous trois de la même façon, dans les mêmes termes, dans les mêmes conditions... Mais cette identité de problèmes, loin de nous rapprocher, est en train de nous déchirer. Je ne donne pas cher de nos rapports avec la Tunisie et le Maroc si le conflit algérien dure longtemps encore.* »

M. Maurice Faure pense que le conflit algérien est en train de rendre « tout le monde fou » : les Algériens qui tiennent avec irréalisme à une reconnaissance inconditionnelle de l'indépendance ; les Tunisiens et les Marocains qui en perdent le souci de leurs affaires intérieures pourtant graves ; l'opinion française enfin qui est en proie à un débordement de chauvinisme, lequel va parfois jusqu'à déboucher dans certains milieux politiques sur des idées de reconquête de la Tunisie et du Maroc.

Idée de reconquête ? Il est bien vrai que des hommes politiques, des généraux et des ultras ont pensé qu'à la faveur de désordres ou d'incidents, la France pourrait être « contrainte » à intervenir en Tunisie et au Maroc. On l'a bien vu au moment de l'exploitation de la douloureuse affaire Moureau.

Division

Mais en fait, pour le moment, il s'agit d'imposer à la Tunisie et au Maroc — par tous les moyens — une « non-belligérance ». Parmi ces moyens, il y a le refus de crédits. Mais alors on considère qu'il ne faut plus favoriser la rentabilité des centaines de milliards investis dans les deux pays ? Que représentent douze milliards au regard des 800 milliards investis au Maroc par exemple ? Veut-on vraiment rompre définitivement avec la Tunisie et le Maroc ?

Ce n'est pas la première fois que MM. Guy Mollet et Christian Pineau sont critiqués au nom de l'incompatibilité entre leur politique algérienne et leur politique tuniso- marocaine. Mais cette critique risque maintenant de diviser gravement le gouvernement *de l'intérieur.* Car M. Robert Lacoste va plus loin encore que M. Soustelle. Il a déclaré à M. Hovnanian, député radical :

« *En tant que socialiste, j'ai été partisan de l'octroi à la Tunisie de l'autonomie interne. Mais aujourd'hui, devant les réalités, je suis logique. Je n'hésite pas à dire que cette politique fut maléfique.* »

GRÈVES

Les limites de l'unité

A PARTIR d'aujourd'hui, les centres sidérurgiques de Meurthe-et-Moselle vont être paralysés par une des plus importantes grèves d'avertissement que cette région ait connues depuis des années. Pendant quarante-huit heures, les bassins de Longwy, de Villerupt, d'Homécourt et, vraisemblablement, les laminages de Sollac, connaîtront le silence que la C.G.T. et la C.F.T.C. ont décidé, d'un commun accord, d'y faire régner.

Sur les autres fronts :

- Mercredi dernier, les diverses fédérations des syndicats de cheminots se réunissaient pour faire le point de leur dernière grève et envisager les développements ultérieurs d'une action commune.
- Le lendemain, jeudi, une journée revendicative était organisée, sous le patronage des trois grandes centrales syndicales, par les ouvriers de la construction aéronautique.
- Cette semaine, des arrêts de travail ont été enregistrés dans le « secteur-pilote » que constituent les usines Renault et, à Saint-Nazaire où naquit la grande vague de grèves d'il y a deux ans, les syndicats demandent une augmentation de salaires de 10 %. La direction des Chantiers de Saint-Nazaire a décidé de s'en tenir aux 2 % prévus par les accords d'entreprise.

Inflation

A la poussée des revendications ouvrières, le patronat semble, en effet, vouloir opposer la menace de l'inflation et du désordre économique.

D'autre part, l'unité d'action syndicale qui se manifeste un peu partout est considérée par les milieux patronaux et par la « droite » en général comme un succès tactique de la C.G.T., lourd de conséquences politiques.

En fait, l'unité syndicale ne se réalise que dans la mesure où la C.G.T. a dû renoncer à des positions politiques trop directement liées à celles du Parti communiste. Elle a laissé tantôt la C.F.T.C., tantôt F.O. aller de l'avant pour s'aligner sur les positions de ces dernières.

L'unité ne jouerait donc en faveur de la C.G.T. que si l'on s'obstinait à considérer que toute revendication ouvrière est, par essence, « communiste ».

La hausse *réelle* des prix ne correspond pas automatiquement aux augmentations de salaires obtenues par les ouvriers depuis deux ans (environ 10 %). Mais la généralisation des conventions collectives a, dans une certaine mesure, permis d'assouplir les relations du patronat et des ouvriers dans le secteur privé. Le recours à la grève n'y est envisagé que dans les cas extrêmes, et, bien souvent, les choses s'arrangent « à l'amiable ».

Mise en ordre

Par contre, les relations entre « l'Etat-Patron » et les employés du secteur public ou nationalisé demeurent floues. Il en est de même pour certaines grandes industries d'importance nationale, comme la sidérurgie.

En Meurthe-et-Moselle comme à Saint-Nazaire, dans l'industrie aéronautique comme chez les cheminots, les revendications diverses (suppression des différences de salaires entre Paris et la province, augmentation du salaire minimum interprofessionnel garanti et des prestations familiales, etc.) traduisent une volonté commune : celle d'aboutir à une mise en ordre générale des salaires en fonction des variations du coût de la vie et du développement de la productivité.

Au contraire des grèves de 1953 qui naissaient, souvent, de façon anarchique et s'accompagnaient, parfois, de manifestations violentes, celles de ce printemps sont « raisonnées » et se déroulent, jusqu'à présent, dans le calme.

Unité pratique

Le climat actuel d'unité d'action n'a pas été créé autour de mots d'ordre politiquement utilisables par les uns ou par les autres, mais autour de questions exclusivement professionnelles. L'unité ne se réalise même qu'à cette dernière condition. Et c'est pourquoi la C.G.T. tient à rester en seconde position. Ainsi s'explique la « mise en sourdine » de ses thèmes politiques traditionnels, dans le programme élaboré pour son prochain congrès, qui se tiendra dans un mois.

C'est donc sous le signe de « l'unité pratique » que se déroulera la fête prochaine du 1er mai.

Fonctionnaires et divers « nationalisés » (S.N.C.F., Gaz, Electricité, etc.) en seront les héros, comme ils seront ceux du prochain congrès de la C.G.T.

L'augmentation de 10 % récemment accordée aux mineurs met en évidence les « retards » subis par eux dans l'aménagement de leurs salaires, et l'organisation de leur profession.

Les fonctionnaires et les cheminots attendent, par exemple, d'avoir les mêmes moyens de « discuter » de leurs affaires avec ceux dont ils dépendent que leurs camarades du secteur privé.

L'harmonisation des rapports sociaux est à l'ordre du jour. Si elle ne pouvait être réalisée, les conflits actuels risqueraient de s'envenimer et de s'étendre.

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS

LES socialistes d'Alger n'ont pas toujours été très tendres à l'égard de Robert Lacoste. Mais depuis que certains ont quitté la Fédération, d'autres ont cru utile de composer avec le gouvernement général pour des raisons tactiques : ils veulent lancer un hebdomadaire « Le Populaire d'Algérie » qui, lui, serait sans doute (et comme « L'Echo d'Alger ») à l'abri des censures et des saisies. Il y a toujours eu à Alger le socialisme « à la Chataigneau » et le socialisme « à la Lacoste ». C'est ce dernier qui prévaut, provisoirement.

★

70 PROFESSEURS des lycées, collèges, écoles normales de la région parisienne viennent de se réunir pour définir une action commune de protestation « contre les atteintes de plus en plus graves et nombreuses aux droits de la personnalité humaine » qui se commettent en Algérie. Ils ont constitué « un comité de vigilance des universitaires pour la défense des libertés ».

D'autre part, 335 ingénieurs, ouvriers et techniciens du « Centre d'études nucléaires de Saclay » viennent d'envoyer au Président de la République une lettre invoquant les récits qui leur parviennent des jeunes soldats récemment libérés, pour réclamer qu'il soit mis un terme « à ces méthodes policières, car il faut préparer tout de suite un climat de paix ».

Enfin, plus de 200 membres de la Faculté des Sciences de Paris, du C.N.R.S. et du Collège de France, parmi lesquels MM. Henri Wallon, Cuvillier, Laurent Schwartz, Laugier, Joliot-Curie, Maurice Merleau-Ponty, demandent au Président de la République « d'user de son autorité... pour mettre fin à ces pratiques inhumaines qui ne peuvent que déshonorer la France ».

★

LE mouvement « Jeune Nation » publie un bulletin ronéotypé bien édifiant. Voici deux échantillons de leur prose, à propos du bilan triomphant que les animateurs dressent de leurs « activités » :

« Les jeunes gens du 6 février à Alger sont dans la tradition des cadets de l'Alcazar de Tolède et de ces Hongrois de quinze ans qui, au mois de novembre, tinrent en échec les chars de l'armée soviétique. »

Ailleurs :

« Le 8 février, un cercle invitait ses sympathisants à applaudir les égorgeurs d'Algérie. L'orateur, un myope et cauteleux métèque d'outre-Volga, ne cracha pas longtemps son fiel antifrançais. Nous n'eûmes aucune peine à évacuer ces traîtres en les bastonnant... jusqu'à l'hôpital. »

Suit une série d'exploits que le « mouvement » revendique sur le même ton.

B. G.

Ma voisine avait raison,
l'eau chaude courante
instantanée au Gaz,
voilà qui simplifie l'existence !

Avant d'avoir mon chauffe-eau à gaz, je passais mon temps à mettre de l'eau à chauffer...

Désormais et pour longtemps, car mon chauffe-eau est estampillé, j'économise toutes ces pertes de temps et ces manipulations...

Renseignez-vous auprès des Professionnels qualifiés : Vendeurs et Installateurs, mais exigez des appareils portant l'estampille N. F. GAZ, (ou NF. ATG) garantie officielle de qualité et de sécurité.

... un robinet à tourner,
l'eau chaude est là... toujours là
GAZ

chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

CROISSEZ
ET MULTIPLIEZ
grâce à
l'ELECTRONIQUE

Aucune Entreprise industrielle ou commerciale soucieuse de sa productivité ne peut laisser échapper les incalculables bénéfices qu'offre cette nouvelle machine électronique conçue pour reproduire sur stencil tout document graphique, imprimé ou photographique.

Ce nouveau procédé de reproduction assure l'autonomie presque complète pour confectionner sur duplicateur tous les imprimés commerciaux, documents techniques, catalogues, prospectus publicitaires. Toute Entreprise possédant un duplicateur peut profiter des avantages sensationnels qu'offre le système ELECTRO-REX, grâce auquel vous composerez des clichés aussi bien que l'imprimeur.

COLOS-REX-ROTARY
29-33, rue Miguel-Hidalgo
BOT. 10-60

L'HOMME DE LA SEMAINE

Le ministre allemand Franz Joseph Strauss

M. F.J. Strauss,
Une armée ou deux ?

Quand, la semaine dernière, dix-huit savants atomistes allemands ont lancé un appel solennel contre tout armement nucléaire de leur pays, une voix s'est élevée pour combattre les effets de leur intervention : celle du ministre de la Défense, M. Franz Joseph Strauss qui, dans une allocution radiodiffusée, qualifia l'appel des savants d'acte irréfléchi.

M. F.J. Strauss est à peu près inconnu en France ; Edmond Taylor, correspondant pour l'Europe du magazine The Reporter, *de New York, qui a eu récemment l'occasion de s'entretenir avec lui à plusieurs reprises, trace ici, pour les lecteurs de* L'Express, *un portrait inédit et très précis du ministre allemand et de ses perspectives politiques. Ce texte vaut d'être lu avec la plus grande attention. Il s'agit, derrière un homme, d'une grave affaire.*

LA première fois que j'aperçus Franz Joseph Strauss, ce fut à travers un panneau de verre dépoli derrière lequel il discutait avec ses collègues. Je n'eus cependant aucune peine à l'identifier. Avec ses épaules larges et son cou de taureau, F.J. Strauss a la silhouette massive d'un boxeur poids lourd un peu sur le déclin. Dans le débat impromptu qui s'était engagé, il se démenait comme à une séance d'entraînement. Derrière le verre dépoli, qui ne laissait passer que les rapports de masse et de mouvement, sa pantomime prenait une valeur d'expression extraordinaire. De temps en temps, son poing énorme s'abattait comme un marteau-pilon pour souligner un argument décisif.

Pendant l'entretien que j'eus plus tard avec F.J. Strauss dans son bureau du ministère de la Défense, il se montra moins volcanique, mais dégagea la même impression de vigueur irrépressible.

Il me paraît indispensable, me dit-il, *que les nations européennes de l'O.T.A.N., y compris la République fédérale, soient équipées d'armes atomiques. On ne peut maintenir indéfiniment au sein de l'O.T.A.N. deux catégories de membres, les uns de première classe et les autres de dixième classe.*

Bien que les Accords de Paris interdisent à l'Allemagne de fabriquer des armes atomiques, rien ne s'oppose légalement à ce qu'elle poursuive ses recherches dans ce domaine, ni même à ce qu'elle crée de telles armes au niveau de la planche à dessin.

Accord avec la France

« Qu'y a-t-il de vrai, demandais-je, dans les bruits qui courent à Paris et selon lesquels le ministre de la Défense français, M. Bourgès-Maunoury — l'un des hommes d'État occidentaux que le dynamisme de M. Strauss n'effraie pas — aurait donné son accord pour la participation allemande à la fabrication d'une bombe atomique « européenne » ?

Ces informations, dit-il, *sont prématurées, mais la question n'a pas été exclue du programme de coopération franco-allemande dans le domaine des recherches militaires, programme que j'ai élaboré avec M. Bourgès-Maunoury pendant ma récente visite à la base expérimentale de Colomb-Béchar, dans le Sahara français, où sont essayées les fusées françaises.*

A en juger par ses explications, cet accord sans précédent dans l'histoire franco-allemande est d'une portée beaucoup plus large que les rapports publiés jusqu'à présent dans les deux pays ne le laissent entendre. Il prévoit la création d'un comité mixte permanent chargé des problèmes de recherche et de production, et comporte des implications politiques si importantes que M. Strauss — un des adversaires les plus acharnés de la C.E.D. — a jugé bon de s'assurer au préalable l'accord personnel du chancelier Adenauer. Selon lui, M. Bourgès-Maunoury aurait demandé et obtenu un accord semblable du cabinet français.

Afin d'éviter tout malentendu, M. Strauss chargea le lieutenant-général Adolf Heusinger, qui l'accompagnait à Colomb-Béchar, d'informer officiellement tous les états-majors des pays membres de l'O.T.A.N. du nouveau projet franco-allemand.

Des Etats-Unis — où il doit se rendre prochainement — M. Strauss espère obtenir à la fois des fusées « mixtes » pouvant être équipées indifféremment d'une tête nucléaire ou d'une tête « conventionnelle », et des instructeurs pour apprendre aux forces allemandes le maniement des têtes atomiques. Il admet cependant que les explosifs atomiques resteront sous la garde des unités américaines stationnées en Allemagne.

Un ministre dynamique

Au cours d'une récente conférence de presse, le chancelier Adenauer a fait allusion à la possibilité pour l'Allemagne de participer à la fabrication d'armes nucléaires dans des conditions analogues à celles définies par M. Strauss. De son côté, le commandant suprême des forces de l'O.T.A.N., le général Norstad, a déclaré, le 20 mars, à Bonn, qu'il approuvait entièrement une partie importante du programme de M. Strauss et qu'il estimait que tous les membres de l'O.T.A.N. devaient recevoir des fusées capables de transporter des têtes atomiques, celles-ci pouvant être fournies en cas d'urgence par les arsenaux américains installés en Europe.

Deux jeunes recrues allemandes
Pas de vieilles traditions à respecter.

L'opposition du parti social-démocrate au programme d'équipement nucléaire allemand est encore renforcée par son manque de confiance dans la vocation pacifique et le sang-froid stratégique de M. Strauss.

Un journal a rappelé que M. Strauss a déclaré en février, à Baden-Baden, devant un auditoire d'officiers et de journalistes, que les armées d'Allemagne et des autres pays d'Europe occidentale seraient équipées d'armes atomiques, *que cela plaise ou non aux Américains.*

Selon l'hebdomadaire indépendant « Der Spiegel », M. Strauss aurait déclaré en novembre dernier qu'en cas de guerre, l'Etat soviétique *serait rayé de la carte.* Et « Der Spiegel » tire les conséquences du « dynamisme » du ministre de la Défense :

Alors que la Hongrie se trouvait coupée de tout secours possible, la zone soviétique d'Allemagne est bordée à l'ouest par un Etat qui déborde de vitalité et dans lequel Franz Joseph Strauss est ministre de la Défense. Pour quelqu'un qui connaît les Allemands, cela veut dire que c'est là que commencera la troisième guerre mondiale.

M. Strauss proteste énergiquement contre ces interprétations :

Je crois qu'aucune nation européenne ne doit être autorisée à produire des armes atomiques sur une base purement nationale, m'a-t-il dit. *Dans mon esprit, les armes atomiques ne peuvent être qu'une* ultima ratio *et leur utilisation défensive ne pourrait se justifier moralement que si l'existence même de la nation était en jeu. Même d'un point de vue patriotique, je ne pourrais admettre qu'elles soient utilisées pour obtenir la réunification de l'Allemagne. Je sais que mes adversaires politiques laissent entendre que j'avais cette idée en tête en soulevant la question de l'équipement atomique des armées de l'O.T.A.N., mais je considère une telle idée comme criminelle.*

Une armée nationale

Le programme de M. Strauss ne se limite pas à l'équipement atomique de l'armée allemande. Au cours de notre entretien, il a exposé très franchement un second projet qui lui tient particulièrement à cœur : la création d'une garde nationale, ou d'unités de défense territoriale qui s'ajouteraient aux sept divisions que la République fédérale doit mettre sur pied dans le cadre de l'O.T.A.N. Le point important est que ces unités — à la différence des divisions de l'O.T.A.N. — seraient sous le commandement direct du ministère de la Défense et pourraient constituer en définitive une puissante force militaire échappant à toute supervision de l'O.T.A.N. et à tout contrôle.

Dans une première étape, M. Strauss envisage la formation d'une petite « milice auxiliaire », parallèlement à la constitution des divisions de l'O.T.A.N. (dont cinq seront sur pied à la fin de l'année). Vers 1959, les forces territoriales actives s'élèveraient à 40 ou 50.000 hommes destinés à encadrer la masse des « réservistes » qui seraient mobilisés en cas de crise internationale.

Le « service territorial » serait d'une durée de six mois. Les réservistes effectueraient ensuite des « périodes » régulières, comme dans le système suisse.

Selon M. Strauss, la mission des forces territoriales en cas de guerre serait la suivante :

- Protection contre les parachutistes, les partisans, les saboteurs.
- Défense et entretien des lignes d'approvisionnement et du réseau de communications.
- Défense de la frontière orientale. Certaines unités des territoriaux seraient spécialement entraînées à la lutte contre les tanks et stationnées à l'Est.

Si ce projet était réalisé, la République fédérale disposerait de deux armées importantes : l'une purement nationale et l'autre sous le contrôle de l'O. T. A. N.

Ce plan n'est applicable qu'avec l'accord des autres nations de l'U.E.O. Si l'O.T.A.N. n'a pas à être consultée, le traité de Londres a donné à l'U.E.O. le pouvoir de limiter les forces nationales, y compris les forces de police, de tous ses membres. Malgré les implications révolutionnaires de son plan — qui peut renverser en faveur

→

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
FRAIS ET LEGERS, telles sont les qualités des vêtements qu'HOLMES a sélectionnés pour votre confort et votre plaisir
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

RENÉ ROMAC
☆
CHEMISIER
DE PERE EN FILS
☆
32, RUE D'HAUTEVILLE
PARIS
PROvence 22-93

EXCLUSIF

QUE VEULENT LES RUSSES ?

par B. J. CUTLER

C. BOHLEN.

Il est universellement admis que le meilleur observateur occidental de la politique soviétique est M. Charles Bohlen, l'ambassadeur américain à Moscou qui vient, après quatre ans, d'être rappelé par son gouvernement pour être nommé à Manille. B. J. Cutler, correspondant à Moscou du « New York Herald Tribune », a eu de nombreuses conversations avec lui. Dans un article dont « L'Express » s'est assuré l'exclusivité, il expose ici les conclusions de M. Bohlen sur l'U.R.S.S., conclusions que les fonctions de celui-ci lui interdisent d'écrire ou de révéler lui-même publiquement.

MOSCOU. — L'ambassadeur des Etats-Unis, Charles E. Bohlen, a quitté cette ville depuis deux jours, après avoir démissionné d'un poste qu'il occupait depuis quatre ans et après avoir passé toute sa vie à étudier l'Union soviétique.

Diplomate de carrière, M. Bohlen s'est interdit les déclarations ou les interviews sur les conclusions qu'il pouvait tirer de ses neuf ans et demi de service dans ce pays et de sa participation à plusieurs conférences internationales fréquentées par les leaders soviétiques. Mais au cours des derniers mois, M. Bohlen a eu de fréquentes occasions d'exposer ses vues à ses collègues, ses collaborateurs et ses amis. Reconstituer ses propos présente un grand intérêt, puisqu'ils reflètent la pensée de l'homme qui est probablement l'autorité américaine la plus écoutée du gouvernement sur la Russie.

La conclusion principale de M. Bohlen est qu'aucun règlement des problèmes essentiels qui divisent l'Est et l'Ouest n'est actuellement en vue. Dans ceux-ci, il inclut la division de l'Allemagne et les problèmes issus de la communisation par les Soviets de l'Europe de l'Est après la guerre.

Sur d'autres points où l'intérêt vital du Kremlin n'est pas aussi profondément en jeu, il voit une chance d'accord entre l'Est et l'Ouest. Dans cette catégorie, il place le désarmement et la solution des problèmes du Moyen-Orient.

M. Bohlen ne souscrit pas à la thèse selon laquelle il serait trop dangereux pour les Etats-Unis de négocier avec l'Union Soviétique. Il écarte l'idée selon laquelle les leaders soviétiques seraient trop machiavéliques et rusés pour que leur interlocuteur ne soit pas nécessairement berné par eux.

⁂

Il pense que la propagande de l'Union Soviétique et le contrôle très étroit des nouvelles exercé à Moscou ont induit les gens à penser que l'Etat soviétique fonctionne comme une machine de précision. Il a souligné que dans la maison même on pouvait voir à la fois les poutres maîtresses qui soutiennent l'édifice et les termites qui attaquent les fondations.

M. Bohlen a cependant le sentiment que les Etats-Unis devraient éviter des négociations bilatérales directes avec le Kremlin, d'autant plus que sur tous les problèmes les intérêts d'un ou de plusieurs autres pays sont engagés.

Il est convaincu que les nations plus petites sont extrêmement soupçonneuses quand deux grandes puissances négocient entre elles et que la façon la plus rapide de mettre en pièces l'alliance de l'Ouest serait de susciter la crainte d'un accord entre les deux grandes puissances.

C'est pour cette raison que M. Bohlen considère comme indispensable à tout règlement la tenue d'une conférence internationale avec la participation de la Grande-Bretagne, de la France et de tout autre pays qui pourrait y être intéressé.

Il s'oppose à l'idée de tout règlement avec le Kremlin dont la réalisation dépendrait de la bonne foi des contractants.

Il se prononce au contraire pour des accords dont toute rupture serait immédiatement apparente aux yeux du monde entier qui, alors, pourrait agir comme la situation l'exige.

M. Bohlen n'a pas enregistré de grand changement dans la politique étrangère soviétique depuis la mort de Staline. Il reconnaît que les successeurs de Staline ont cherché à terminer la guerre froide dans la crainte de voir celle-ci aboutir à une guerre véritable. Mais il sait qu'ils ont été et restent déterminés à profiter de tous les gains que peuvent leur procurer des actions agressives.

Il résume la politique étrangère du Kremlin en disant qu'elle n'accorde aucun prix à la paix pour elle-même.

M. Bohlen croit que le Kremlin a récemment menacé de représailles atomiques les bases américaines et alliées parce qu'il attache beaucoup d'importance au projet américain d'implantation progressive d'unités atomiques en Europe.

L'Union Soviétique pense, en effet, que ce projet peut effrayer tous les pays et qu'une attaque est la meilleure défense possible, elle a commencé à protester à propos des dévastations atomiques qui atteindraient les nations utilisées commes bases contre la Russie.

⁂

M. Bohlen a le sentiment en même temps que Moscou ne peut pas considérer la guerre comme imminente puisque le gouvernement poursuit son plan de décentralisation économique.

Il conclut aussi de ses observations que l'écrasement par la Russie de la révolution anticommuniste en Hongrie a moins affaibli le communisme international qu'on ne le pense généralement. Le Kremlin se soucie peu de perdre ses « compagnons de route » tant que le cœur de l'appareil du parti demeure intact.

M. Bohlen sait que chaque tournant important de la ligne du parti détache les « compagnons de route ». Il considère que les communistes n'ont jamais été la majorité dans les pays où ils ont pris le pouvoir et il juge par conséquent la défection des « compagnons de route » et de certains communistes à propos de la Hongrie comme beaucoup moins grave pour le moment qu'on ne le croit généralement.

⁂

Dans les affaires intérieures, toujours selon M. Bohlen, l'événement principal depuis la mort de Staline a été la subordination de la police au contrôle du parti et du gouvernement. Son explication de la chute de Béria est qu'il aurait été impossible à une direction collective d'exister avec un homme responsable de la police.

Jusqu'à présent M. Bohlen n'a pas observé d'accumulation des pouvoirs entre les mains d'un seul homme ; la naissance d'un nouveau Staline. Il pense que l'un au moins de trois signes révélateurs apparaîtra avant que l'on puisse soupçonner le retour à une ère stalinienne. L'appareil policier sera tombé sous le contrôle d'un seul homme, l'un des leaders les plus importants aura été arrêté, ou la presse et la propagande auront commencé à vanter les mérites d'un homme, sa « sagesse » et sa « bonté ».

Dans l'avenir, M. Bohlen pense que le Kremlin essaiera d'éviter un retour à l'isolement total de la guerre froide et aux dangers qu'elle comporte. Il pense pour cette raison que les dirigeants soviétiques, isolés en ce moment du reste du monde à cause de la Hongrie, sauteront sur toutes les invitations qu'ils pourront avoir de se rendre dans les pays libres et ne souhaitent rien de plus que la respectabilité qu'ils tireraient d'une nouvelle conférence des quatre Grands.

(Copyright « L'Express » et « New-York Herald Tribune »).

de l'Allemagne l'équilibre des forces en Europe occidentale — M. Strauss semble convaincu qu'il obtiendra l'accord de l'U.E.O. avant six mois, peut-être même à la prochaine réunion de cet organisme qui aura lieu en mai.

Quelles sont les ambitions de M. Strauss ? Quelle politique poursuit-il ?

> *Strauss ne pense pas en termes de systèmes politiques rigides,* m'a expliqué un diplomate occidental. *Je ne dirais pas que c'est un opportuniste, mais il est extrêmement rapide à saisir les occasions qui s'offrent.*

Fils d'un boucher de Munich, M. Strauss dut à ses dons scolaires et à la protection du curé de sa paroisse de pouvoir poursuivre ses études (latin, grec, histoire ancienne) jusqu'à l'Université. C'était un étudiant d'une conscience, d'une application et d'un conformisme parfaits. Il ne se mêlait pas de politique et ne s'inscrivit à la section motorisée des S.A. (troupes de choc nazies) que pour pouvoir satisfaire sa passion pour la moto.

Mobilisé en 1938, il servit d'abord sur le front occidental puis, à partir de 1942, sur le front de l'Est, en qualité de sous-lieutenant, dans une unité de D.C.A.

Après la débâcle, il se fit engager comme interprète par les forces d'occupation américaines, réussit à se faire nommer à un poste d'administration civile et se lança dans la politique. Il devint rapidement un des personnages les plus influents du C.S.U. (section bavaroise du parti démocrate-chrétien).

Adversaire de la C.E.D.

Selon des journalistes bien informés, M. Strauss aurait exposé en ces termes, dès 1954, les espoirs qu'offrait à l'Allemagne son admission à l'O.T.A.N. :

> *Attendons seulement quelques années et nous aurons l'armée la plus moderne et la mieux équipée du continent. Grâce à notre plus grande force et à notre plus grande stabilité, nous occuperons bientôt une position dominante en Europe. Nous ne sommes pas encombrés de vieilles traditions comme nos voisins et nous pouvons construire nos forces nouvelles en fonction de la guerre de demain, et non de celle d'hier.*

Après les élections de 1955, où la machine politique qu'il avait mise en place en Bavière remporta une nette victoire, F.J. Strauss partit à l'assaut du poste qu'il convoitait : le ministère de la Défense. Pour en chasser Theodor Blank, il exploita à fond la querelle de la C.E.D. Sincèrement opposé au projet, il le considérait comme un artifice pour recruter des « bataillons-suicide » allemands destinés à couvrir la retraite des forces de l'O.T.A.N. en cas d'attaque soviétique.

Ce fut à l'amiral américain Radford qu'il dut de succéder à Blank. F.J. Strauss sut profiter de la fureur du chancelier Adenauer à la lecture du « plan Radford » prévoyant le retrait massif des troupes américaines stationnées en Allemagne. Il réussit à convaincre le Chancelier que la seule façon de déjouer les plans perfides des Yankees était de nommer au ministère de la Défense un homme qui saurait leur tenir tête : lui-même, Franz Joseph Strauss.

L'un des thèmes politiques de M. Strauss est que l'isolationnisme croissant des Etats-Unis peut conduire un jour au retrait des forces américaines d'Europe et que l'Allemagne doit être prête ce jour-là à prendre la relève des Américains : *Dans une Europe forte et unie,* m'a-t-il dit, *la présence physique des troupes américaines ne serait plus nécessaire.* Et il n'est pas le seul Allemand à penser que l'Europe ne pourra être forte et unie que sous la direction de l'Allemagne.

Un autre thème est que les chances de négociations fructueuses avec les Russes sur la réunification de l'Allemagne sont nulles pour l'instant. M. Strauss semble tenir pour acquis que les liens culturels et économiques de l'Allemagne avec l'Occident resteront intacts après l'unification et que seul le statut militaire du pays *pourrait faire l'objet d'une conférence internationale.* J'ai été frappé, au cours de notre entretien, de son insistance à plaider le droit *juridique* de l'Allemagne à choisir la neutralité après l'unification, si elle jugeait cette attitude plus conforme à l'intérêt national.

Européen, mais « réaliste »

M. Strauss multiplie les professions « d'européanisme », mais il les tempère de considérations « réalistes » :

> *Il n'y a qu'une seule chose qui puisse garantir la survie de l'Occident,* m'a-t-il dit : *c'est le développement d'une communauté atlantique réellement unie. Mais pour nous, c'est là une « vision d'avenir ». Je voudrais y croire, mais je dois avouer quelque chose. Après la guerre — sans doute est-ce la réaction typique de toute nation vaincue — nous avons rêvé de perdre notre identité nationale au sein d'une grande communauté internationale. Mais nous avons découvert que le passé ne pouvait être effacé si facilement.*

Cette lucidité un peu désabusée rassure certains observateurs allemands et étrangers qui craignent que la foi européenne du chancelier Adenauer et de son ministre des Affaires étrangères, M. von Brentano, ne les entraîne trop loin. Des hommes comme Strauss, disent-ils, iraient peut-être moins vite, mais plus sûrement.

D'autres pensent que les déclarations de M. Strauss sur l'Europe et la communauté atlantique ne sont qu'un rideau de fumée, derrière lequel il

TRICOTAGE MÉCANIQUE
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)
SOUS-VÊTEMENTS pour HOMMES, FEMMES et ENFANTS
Marques déposées :
« Les Trois Cigognes » - « Svelta » - « Sawaco » - « Sublimail »

prépare la renaissance d'un nationalisme allemand impitoyable.

E. T.
(*Copyright L'Express.*)

EST - OUEST

Les deux maillons

(*Correspondance de Washington*)

DURANT les trois derniers jours de la semaine écoulée, MM. Boulganine et Kroutchev sont redevenus ce tandem souriant et optimiste qui, durant les douze mois précédant l'explosion hongroise, avait rassuré le monde par ses bonnes paroles.

— *Les choses commencent à s'arranger*, déclarait M. Kroutchev à une réception au Kremlin.

— *Une détente internationale redevient possible*, ajoutait M. Boulganine.

— *Nous vous comprenons et vous nous comprenez*, dit M. Kroutchev à l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Charles Bohlen.

M. Cyrankiewicz, premier ministre de Pologne, s'entendit dire que « *nos difficultés appartiennent au passé* ». L'Albanie et la Hongrie furent invitées à se raccommoder avec le maréchal Tito.

La « Pravda » laissait entendre que l'U.R.S.S. évacuerait toutes les démocraties populaires (Hongrie et Allemagne de l'Est comprises) si les Etats-Unis se retiraient du continent européen.

A la conférence du désarmement de Londres, pendant ce temps, M. Zorine (U.R.S.S.) faisait preuve de dispositions tout à fait encourageantes envers M. Stassen (Etats-Unis).

Trois notes soviétiques, enfin, proposaient à Washington, Londres et Paris une solennelle renonciation à la force au Moyen-Orient.

La peur

Qu'y avait-il derrière toutes ces démarches ? Pour les experts du Département d'Etat, les motivations soviétiques pouvaient se résumer en un seul mot : la peur. A en croire certains observateurs retour de Moscou, les dirigeants russes sont saisis d'effroi devant ce qu'ils interprètent comme de nouvelles menaces occidentales d'encerclement.

Après avoir voulu être présente, et en force, au Moyen-Orient, pour disputer aux Etats-Unis la succession de l'Angleterre et de la France, l'Union Soviétique en est arrivée à prendre peur des réactions américaines. Or, les Américains disent : notre *réaction* à la « provocation russe » a peut-être été maladroite, elle n'est qu'une réaction. C'est d'abord nous qui avons eu peur.

Comment l'Amérique devait-elle répondre aujourd'hui aux avances soviétiques ? « Positivement », estimait une fraction des dirigeants américains ; « la détente et la reprise des contacts culturels joueront finalement en notre faveur ». M. Stassen appartenait à cette fraction. Il venait de rentrer de Londres plein d'optimisme et la conférence de presse du président Eisenhower, le lendemain, indiquait que l'optimisme de M. Stassen avait été contagieux.

« *Nous n'avons pas l'intention*, déclarait « Ike », *d'entourer l'U.R.S.S. d'un cercle de bases atomiques. Seule la Grande-Bretagne recevra nos projectiles à longue portée... M. Stassen m'informe que nous sommes engagés dans les conversations de désarmement les plus importantes depuis la guerre.* »

Le même jour, la note russe sur le Moyen-Orient reçut un accueil plus favorable que celle de février dernier. Le « New York Times » se trouva presque en accord avec M. Bevan pour dire que les problèmes du Moyen-Orient ne pouvaient être réglées sans l'U. R. S. S.

Mais l'éclaircie fut de courte durée. Le président Eisenhower, affaibli, ne possédait plus le dynamisme des années 54-55. Il suffit d'une brève entrevue à M. Dulles pour « reprendre en main » le président.

Lundi et mardi derniers, donc, le secrétaire d'Etat retrouvait — avec l'approbation du président, fut-il spécifié — le robuste langage de la guerre froide et ses thèses favorites de l'an 1951 :

— les « peuples esclaves » doivent être libérés du « despotisme communiste, oppressif et réactionnaire » (et pas seulement de la domination russe) ;

— il n'y a pas place, dans le monde, pour des pays neutres ; il faut choisir entre « le despotisme et la liberté » ;

MM. FOSTER DULLES ET HAROLD STASSEN.
Un dialogue difficile.

— toutes les « nations libres » (qui comprennent l'Espagne, la Corée, le Venezuela, etc.) doivent s'unir aux Etats-Unis « pour coopérer contre l'agression ». La « doctrine Eisenhower » (on ne l'avait jamais dit jusqu'ici) vise à « étendre le périmètre défensif du monde libre...

Pour plus de précision, M. Dulles ajoutait le lendemain qu'il n'y aurait pas de conférence Est-Ouest « au sommet » tant que la Russie n'aura pas accepté la libération des satellites et la réunification de l'Allemagne.

Deux espoirs

Pourtant, tant à l'Est qu'à l'Ouest, toujours plus nombreux sont les hommes politiques conscients des immenses dangers que comporte la course aux « positions de force » au moment où les armes atomiques remplacent les canons et les fantassins. Les travaux de Londres sur le désarmement sont un espoir : la convocation du Conseil de sécurité (où siègent les Russes) à propos du problème de Suez peut être un premier pas vers une solution réaliste — et négociée — des difficiles problèmes du Moyen-Orient. La chaîne de la méfiance peut être rompue à la hauteur de l'un de ces deux maillons.

JORDANIE

L'impasse américaine

(*Correspondance de Beyrouth*)

LES complots, intrigues, démissions, révocations, arrestations et volte-face des politiciens et soldats de Jordanie n'auraient pas plus d'importance que les dissensions d'un conseil municipal si l'Amérique n'avait mis tout son prestige sur un petit roi de 21 ans et l'U.R.S.S. le sien sur quelques hommes politiques dont les slogans ont trouvé des échos passionnés dans le peuple.

Rien d'autre ne justifie l'intérêt que soulève dans le monde ce royaume de 1.400.000 habitants, entièrement « made in England » voici onze ans, avec un total mépris des réalités géographiques et ethniques, et à des fins complètement étrangères au sentiment populaire. Ces fins étaient triples :

Il s'agissait de soustraire 500.000 nomades bédouins à la couronne séoudite, 900.000 Palestiniens à la nation syrienne et de profiter de la faiblesse de cet Etat composite pour y aucrer des bases militaires anglaises.

Un arbitre : Nasser

Personne — et surtout pas les Jordaniens — ne pleurerait la disparition de ce pays, et son partage entre ses voisins, si tout cela pouvait se faire sans victoire de prestige pour le président Nasser, que les Occidentaux veulent tenir en échec. Or le président Nasser, combattu à l'Ouest, a recherché aide et protection à l'Est, obligeant les deux camps mondiaux à une surenchère dont il est le seul bénéficiaire.

Ayant échoué à s'entendre avec Nasser, il restait un moyen aux Etats-Unis pour désamorcer la poudrière du Moyen-Orient : conclure un *modus vivendi* avec l'U.R.S.S. L'Amérique s'y refuse. Elle préfère engager l'épreuve de force et lier son prestige à la survie de la Jordanie.

Le roi Hussein, objet de chaleureux encouragements américains, fait actuellement l'expérience que l'on ne peut, même lorsqu'on est roi, gouverner contre les deux tiers de son peuple, surtout lorsque celui-ci est travaillé par une propagande égypto-syrienne conçue selon des méthodes qui ont fait leurs preuves. A peine, samedi dernier, avait-il trouvé un nouveau chef d'état-major, le colonel Hayari, que celui-ci passait en Syrie et télégraphiait au roi sa démission.

Complots

Autant que le colonel Hayari, le cabinet (formé le 14 avril avec la plus grande peine) était mécontent du licenciement, par ordre royal, de soixante officiers et de l'arrestation d'une soixantaine d'autres. Le gouvernement Khalidi a fait carrément savoir au souverain qu'une tentative pour suspendre la Constitution, reprendre tous les pouvoirs et faire appel à la protection des Etats-Unis déclencherait un soulèvement général et que l'armée, dans sa grande majorité, serait du côté du peuple.

De Damas, le colonel Hayari dénonçait dimanche « à l'opinion arabe et mondiale » « *les complots impérialistes que certains hommes du palais, en collaboration avec des attachés militaires étrangers, trament contre la Jordanie* ». Le lendemain, le colonel Nawar, prédécesseur d'Hayari, également réfugié en Syrie, fut plus explicite encore :

« *Un mois avant que la présente crise éclate*, dit-il, *l'attaché militaire américain, le colonel Swinny, est venu me voir pour m'entretenir de la doctrine Eisenhower. Il m'a demandé si j'étais prêt à présider un gouvernement militaire qui ferait dissoudre le Parlement et accepterait d'accueillir favorablement la doctrine.* »

M. Naboulsi, ministre des Affaires étrangères actuel et ancien Premier, qui a pris des positions pro-égyptiennes très fermes, confirma devant les journalistes occidentaux les assertions du colonel Nawar.

La débandade

Dans toutes les villes de Jordanie, pendant ce temps, la foule défilait, réclamant la démission du gouvernement et huant la « doctrine Eisenhower ». Le roi tenta de battre en retraite en offrant le pardon aux colonels Nawar et Hayari. Ce fut peine perdue. Le lendemain, il revint à la manière forte en faisant arrêter le procureur général, son propre cousin, le directeur de la Sécurité publique (qui passait pour dévoué au souverain, lequel l'avait personnellement nommé), tandis que le chef du 2e Bureau s'enfuyait en Syrie. Les deux hauts fonctionnaires arrêtés avaient, « après enquête minutieuse », nié l'existence d'un complot des officiers arrêtés.

Mercredi dernier, confrontés avec une grève générale et avec la foule déchaînée de la capitale que chargaient les Bédouins appelés en renfort, le roi Hussein sentait le sol se dérober. Il était seul ; aucun de ses ministres, choisis pourtant pour leur modération, ne désirait jouer aux yeux du peuple le rôle du « traître ». L'épreuve de force déclenchée dans les couloirs du palais d'Amman risque de s'étendre à l'ensemble du Moyen-Orient.

Les grandes marques
d'articles en caoutchouc
TETINES RITA
THE SELECT
DIAMANT
LES BIBERONS
INCASSABLES
RITA-DIAMANT
Toute une fabrication
d'articles d'hygiène impeccables
TOUTES PHARMACIES

ÉMAILLERIE E AS ALSACIENNE S.A.
STRASBOURG HOENHEIM (Bas-Rhin)
PLAQUES ÉMAILLÉES PUBLICITAIRES
EMAILLAGE A FAÇON EN GRANDES SERIES
Agence générale à Paris : M. Robert GRUNBERG, 9 et 9 bis, rue Vézelay (8e)
Téléphone : LABorde 86-15 (3 lignes groupées)

FABRIQUE
DE
PAPIERS
André SCHERB
S. A. au capital de 200.000.000 de francs
Maison fondée en 1862
★
TURCKHEIM
(Haut-Rhin)
Tél. COLMAR 36-52 et 36-53
DOMAINE VINICOLE

250.000 PHOTOGRAPHES AMATEURS ONT ENVAHI PARIS...
Pour Notre-Dame, exposition 1/100e de seconde...

SCIENCES

Un « non » retentissant

« L*E savant est-il contraint d'accepter la muselière que lui appliquent les pouvoirs politiques ? Est-il contraint de sacrifier sa vie et de détruire celle des autres même quand il est convaincu de l'absurdité de ce sacrifice ?* »

A cette interrogation du *testament d'Einstein*, les plus grands savants d'Europe, d'Amérique et d'Asie viennent de répondre, en deux semaines, par un « non » collectif et retentissant. Partie de Tokyo, reprise à La Nouvelle-Delhi, puis à Bonn par dix-huit physiciens illustres, la protestation des savants contre les expériences nucléaires a gagné ces jours derniers Londres, Paris, Washington et... Lambaréné !

Rompant son silence, le docteur Schweitzer, de sa retraite africaine, a adressé mardi dernier, au comité Nobel du Parlement norvégien, un texte, impressionnant par sa sécheresse, et qui résume en quinze pages, chiffres à l'appui, « les graves dangers que représente la poursuite des essais nucléaires ».

Message interdit

La radio norvégienne a jugé de son devoir de faire diffuser en six langues, l'avertissement du docteur Schweitzer, et de le transmettre aux radiodiffusions des autres pays. Cinquante d'entre elles ont repris cet appel, dont les six réseaux d'Allemagne occidentale qui suspendirent leur programme pour y insérer l'appel de l'illustre savant.

A Paris, pendant ce temps, la R.T.F., sur ordre de la présidence du Conseil, renonçait à diffuser un message de Frédéric Joliot-Curie, sous prétexte que les journaux du soir en avaient publié des extraits. Le message du professeur Joliot-Curie attirait notamment l'attention sur les faits suivants :

« Le radio-strontium 90, dont la vie moyenne est d'environ 30 ans (1), produit lors des explosions de bombes A et H, est entraîné dans les hautes couches de l'atmosphère qui tournent autour de la terre. Il retombe lentement et continuellement sur le sol avec la poussière et la pluie et est ensuite fixé par les végétaux. La retombée du radio-strontium dû aux explosions antérieures n'est pas encore achevée. Elle va se poursuivre encore plusieurs années. Les hommes et les animaux d'élevage consomment des végétaux et leur organisme absorbera ainsi du radio-strontium nocif par ses radiations. Le lait contiendra du radio-strontium. »

Sur la *concentration* des substances radioactives dans les organismes végétaux et animaux, un rapport américain, cité par le docteur Schweitzer, fournit des chiffres éloquents : « La radioactivité du fleuve Columbia n'était pas considérable. Mais celle du plancton était 2.000 fois plus élevée ; celle des canards se nourrissant de plancton 40.000 fois plus élevée ; celle des poissons 150.000 fois plus élevée ; celle des jeunes hirondelles, nourries d'insectes aquatiques, 500.000 fois plus élevée ; celle du jaune des œufs d'oiseaux aquatiques un million de fois plus élevée. »

Le message du professeur Joliot-Curie poursuit :

« Si l'on n'arrête pas la poursuite des expériences, la teneur en radio-strontium atteindra *certainement* chez les hommes, et surtout chez les jeunes enfants en pleine croissance, des valeurs suffisantes pour provoquer de nombreux cancers des os et des leucémies. »

50.000 cancers

Un rapport publié le 16 avril par l'Association des savants atomistes britanniques donne des estimations chiffrées à cet égard :

« Toute explosion à haute altitude, équivalente par sa puissance à l'explosion d'une mégatonne de T.N.T. (1 mégatonne = 1 million de tonnes), peut provoquer en fin de compte des cancers des os chez 1.000 personnes. Il a été affirmé que la retombée de radio-strontium produite jusqu'à présent correspond à l'explosion de bombes d'une puissance totale de 50 mégatonnes. » En conséquence, les explosions antérieures (dont l'évaluation ne comprend pas la dernière série soviétique, comprenant une « bombe U » à trois phases, particulièrement nocive) peuvent provoquer 50.000 cas de cancer des os et de leucémie « dans le monde entier et en l'espace de quelques décades. »

50.000 victimes, cela représente en gros une personne sur 50.000 : soit 100 cas supplémentaires de cancer à Paris, 200 cas supplémentaires, à Londres, 160 cas supplémentaires, à Tokyo, 210 cas supplémentaires à New York.

Optimisme officiel

Mardi dernier, M. Dulles affirmait : « Aucun des futurs essais de bombes thermo-nucléaires ne menacera la santé du monde. Le risque d'une poursuite des essais n'est pas assez grand pour justifier l'arrêt des expériences sur la base d'un accord imparfait. » Mais ce même jour l'Académie Nationale américaine des Sciences, par la bouche du professeur Glass, reprochait aux autorités de son pays de sous-estimer les dangers des radiations au point d'avoir interrompu, depuis un an, leur relevé.

« Il ne faut pas, conclut l'appel du docteur Schweitzer, que par étourderie nous manquions de la compétence, du courage et du sérieux pour affronter les faits. L'humanité pourrait payer notre folie d'un prix épouvantable.

« C'est une opinion publique consciente du danger qui conduira les hommes d'Etat à s'entendre sur l'arrêt des explosions. »

Le Pape

Mercredi, déjà, l'appel du docteur Schweitzer trouvait un écho retentissant à Rome. S'adressant aux savants atomistes le Pape déclarait :

« Au lieu de cette épuisante et coûteuse course à la mort, les savants de toutes nations et de toutes croyances doivent sentir la grave obligation morale de poursuivre le noble but de maîtriser ces énergies au profit de l'homme, et les organisations scientifiques, économiques, industrielles et même politiques devraient soutenir de tout leur pouvoir les efforts qui tendent à une utilisation de ces énergies sur une échelle de grandeur adaptable aux besoins humains. »

(1) Ce qui signifie que cet élément perd en 30 ans *la moitié* de sa radioactivité.

ETUDIANTS

Quelle place dans la nation ?

« UNE fédération d'étudiants peut-elle veiller au respect par le pouvoir public des valeurs enseignées à l'Université sans être taxée de parti pris politique ? »

Tel est le difficile sujet sur lequel les événements ont conduit à disserter cette semaine le congrès de l'Union Nationale des Etudiants de France (U.N.E.F.), réuni à Paris.

Pour la première fois depuis sa fondation en 1907, le « syndicat des étudiants », qui fête aujourd'hui son cinquantenaire, risque ainsi de se rompre sur le problème essentiel de la vie politique et nationale française : l'Algérie.

Les principes

La question avait été déjà posée, mais sous une forme et dans un

LA TÉLÉMÉCANIQUE ÉLECTRIQUE
NANTERRE FRANCE
SPÉCIALISTE DE L'APPAREILLAGE ÉLECTRIQUE A CONTACTEURS

PBL 286
PROTECTION DES MOTEURS
COMMANDE AUTOMATIQUE
COMMANDE A DISTANCE

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
Bons à 1 et 2 ans — UN RENDEMENT IMPORTANT
Bons à intérêt progressif — UNE PARFAITE LIQUIDITÉ

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
TAILLEUR
CHEMISIER
CHAUSSEUR
Importations Italiennes et Anglaises
38-40, AVENUE VICTOR-HUGO

C'est votre papier à lettres
QUI VOUS REPRÉSENTE
Faites-le exécuter en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE
*
IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11e
Tél. : OBE. 32-31 - 34-75

...PENDANT LE WEEK-END DE PAQUES.
...Ouverture : F 11 ; émulsion : 80 A. S. A.

contexte différents, au lendemain de la Libération, en 1946, au Congrès de Grenoble. Ce congrès marque une date importante dans la vie du syndicalisme étudiant : l'essor de l'U.N.E.F. qui compte dans ses rangs plus de 80.000 des 170.000 étudiants de France date, en effet, de la Libération.

A Grenoble, il s'agissait de définir pour la première fois le mouvement étudiant, de décider s'il devait se dégager de cet « apolitisme » et de cette ignorance résolue des problèmes nationaux au nom desquels l'organisation avait omis de juger la défaite, Vichy, les déportations, etc. C'est la recherche de cette définition qui se trouve en partie à l'origine des divisions internes de l'U.N.E.F. aujourd'hui. La Charte élaborée à Grenoble en 1946, par respect pour les très nombreux étudiants qui avaient sacrifié leur vie à la Résistance, refusait en effet les limitations trop commodes et stipulait : « L'étudiant a droit à la recherche de la vérité. Il a le devoir de faire progresser la culture et de dégager le sens de l'histoire, de défendre la liberté contre oppression, ce qui constitue sa mission sacrée. » Elle ajoutait : « Nous sommes des travailleurs et devons marquer notre place dans la nation. »

Neutralité

C'est au nom de ces principes que l'U.N.E.F. a pris solennellement position contre la répression soviétique en Hongrie ; en leur nom encore que, le 5 avril dernier, son bureau publiait un communiqué condamnant « l'emploi en Algérie de méthodes contraires aux lois de l'humanité et à l'honneur » ; en leur nom, enfin, que le congrès de cette semaine a entrepris de définir une position sur l'Algérie.

A Grenoble, en 1946, l'accent avait été mis aussi, on l'a vu, sur la revendication sociale des étudiants. Sur ce plan, ils ont multiplié depuis lors les conquêtes. Gouvernements et syndicats comptent aujourd'hui avec l'U.N.E.F.

La tentation était donc grande, devant la confusion politique et l'apathie relative de l'opinion qui ont marqué la dernière décennie, de mettre exclusivement l'accent sur la partie revendicative de l'action du mouvement étudiant en négligeant les principes posés dans la première partie de la Charte de Grenoble. Il n'a pas manqué de dirigeants pour invoquer le dogme de la neutralité politique. Ils ont même été en majorité jusqu'en juillet dernier. Appliquée à consolider ses victoires corporatives, l'Union s'était déclarée incapable d'évoquer les aspects humains de la gestion nationale.

Vers la scission

Mais la question algérienne a eu raison de cette indifférence aux problèmes nationaux. Le conflit a éclaté lorsque l'été dernier le bureau de l'U.N.E.F. a décidé de maintenir ses liens avec l'Union des Etudiants Musulmans d'Algérie. Aussitôt, l'Association Générale des Etudiants (Européens) d'Alger et une autre organisation (Paris-Dentaire) démissionnaient pour protester contre la « politisation » de l'Union.

Soutenu par la majorité des associations générales d'étudiants (les A.G.E.), le bureau actuel de l'Union et son président, Michel de la Fournière, ont fait approuver par le congrès les principes qu'ils ont appliqués depuis un an à la tête de l'organisation. Les deux tiers, sinon les trois quarts des adhérents, représentés par plus de 220 mandats sur 322, ont ratifié leur action.

Il ne restait à l'opposition d'autre solution que de livrer une manière de « baroud d'honneur ». Le dernier carré — associations de Bordeaux, de Montpellier et de la Faculté de Droit de Paris — a lié son sort à celui des étudiants d'Alger, préparant une scission de fait, la première dans l'histoire du syndicalisme étudiant.

PAQUES

La psychose du week-end

DES médecins ont trouvé une bien jolie formule pour désigner ce désir de verdure qui, le vendredi soir ou le samedi vers midi, lance sur les routes et vers les gares, par centaines de milliers, les citadins : la « psychose du week-end ». Et ces jours-ci il ne s'agissait même plus de psychose, mais de névrose. La « névrose de Pâques » :

● Un million de Parisiens ont déserté leur ville qu'envahissaient 250.000 touristes. La S.N.C.F. a été obligée de mettre en service 293 trains supplémentaires.

● Plus une seule place d'avion pour le Sud n'était disponible huit jours à l'avance.

● Dès vendredi, plus une automobile sans chauffeur à louer.

● Sur l'autoroute de l'Ouest, 48.000 voitures ont défilé en vingt-quatre heures (augmentation de 25 % par rapport au précédent « record »).

Essence

Pour échapper aux villes qui leur imposent un rythme de vie devenu peu à peu insupportable, les citadins ont su tourner toutes les difficultés. Le rationnement de l'essence, par exemple, n'a guère inquiété les automobilistes qui ont joyeusement « brûlé » tous leurs tickets.

Les pompistes, il est vrai, les ont aidés à oublier ce détail.

● A Evreux, un pompiste arrondissait la ration : 1.000 francs d'essence pour un ticket de 10 litres ou 25 litres pour deux tickets.

● A Tours, un employé refusait purement et simplement les vignettes : *« Vous pourrez en tapisser votre chambre. »*

● A Angoulême, un autre faisait automatiquement le plein de chaque véhicule, sans s'occuper de la valeur des tickets qu'on lui remettait.

Ces habiles commerçants avaient-ils raison de célébrer ainsi la fin proche du rationnement ? Voire.

Au ministère de l'Industrie et du Commerce on déclare qu'il n'est pas envisagé pour l'instant de mettre fin au rationnement :

> *« Nous songeons à établir un rationnement chronique à l'aide d'une carte annuelle. Nous souhaitons maintenir comme aujourd'hui la consommation à 85 % de celle de l'an dernier. Si ce but n'est pas atteint, cela coûterait à la France (le passage par Suez n'étant pas rétabli) 30 millions de dollars supplémentaires jusqu'à la fin de l'année. »*

L'augmentation du prix de l'essence n'est pas exclue. Il est possible que la décision soit prise avant le 1er mai d'augmenter de 2 francs le supercarburant.

Embouteillages

Si les « embouteillages » dans les restaurants ont parfois pris une tournure démentielle — il fallait attendre jusqu'à 16 heures pour pouvoir déjeuner au Carlton de Cannes — les embouteillages traditionnels, sur les routes, ont, en revanche, été beaucoup plus rares que de coutume (les départs et les retours ont été beaucoup plus étalés), aussi les accidents mortels ont-ils été moins nombreux (80 morts contre 124 l'an dernier). La peur du gendarme (35.000 hommes étaient mobilisés pour assurer la police de la route) et les conseils de prudence multipliés depuis plusieurs semaines ont fait baisser les moyennes et sauvé bien des vies. Mais, selon les spécialistes, l'accident dont a été victime Françoise Sagan quelques jours avant Pâques et son retentissement ne sont pas pour rien dans la prudence des conducteurs.

A la Prévention routière, toutefois, on n'ose pas encore crier victoire :

> *« Il faut au moins trois mois pour connaître le nombre exact des morts, dit-on. En tout cas, le même dispositif de sécurité sera mis en place pour le prochain week-end. Les automobilistes ont maintenant peur des « Pâques rouges », mais ils se relâchent la semaine suivante. »*

Création J. STARR

Nouveau !

à partir du 1er Mai
AIR FRANCE vous offre
un service quotidien
PARIS-ATHÈNES
(4 h. 50 de vol)

Profitez de la formule
AIR FRANCE - AIR CRÉDIT

Pour un aller et retour en classe touriste, vous versez 20.980 F soit 25 % du montant de votre voyage et le solde en 3, 6, 9, 12 mois à votre gré.

votre prochain voyage
en Grèce... faites-le par

AIR FRANCE
LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE

119, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS - BAL. 70-50
ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES AGRÉÉES

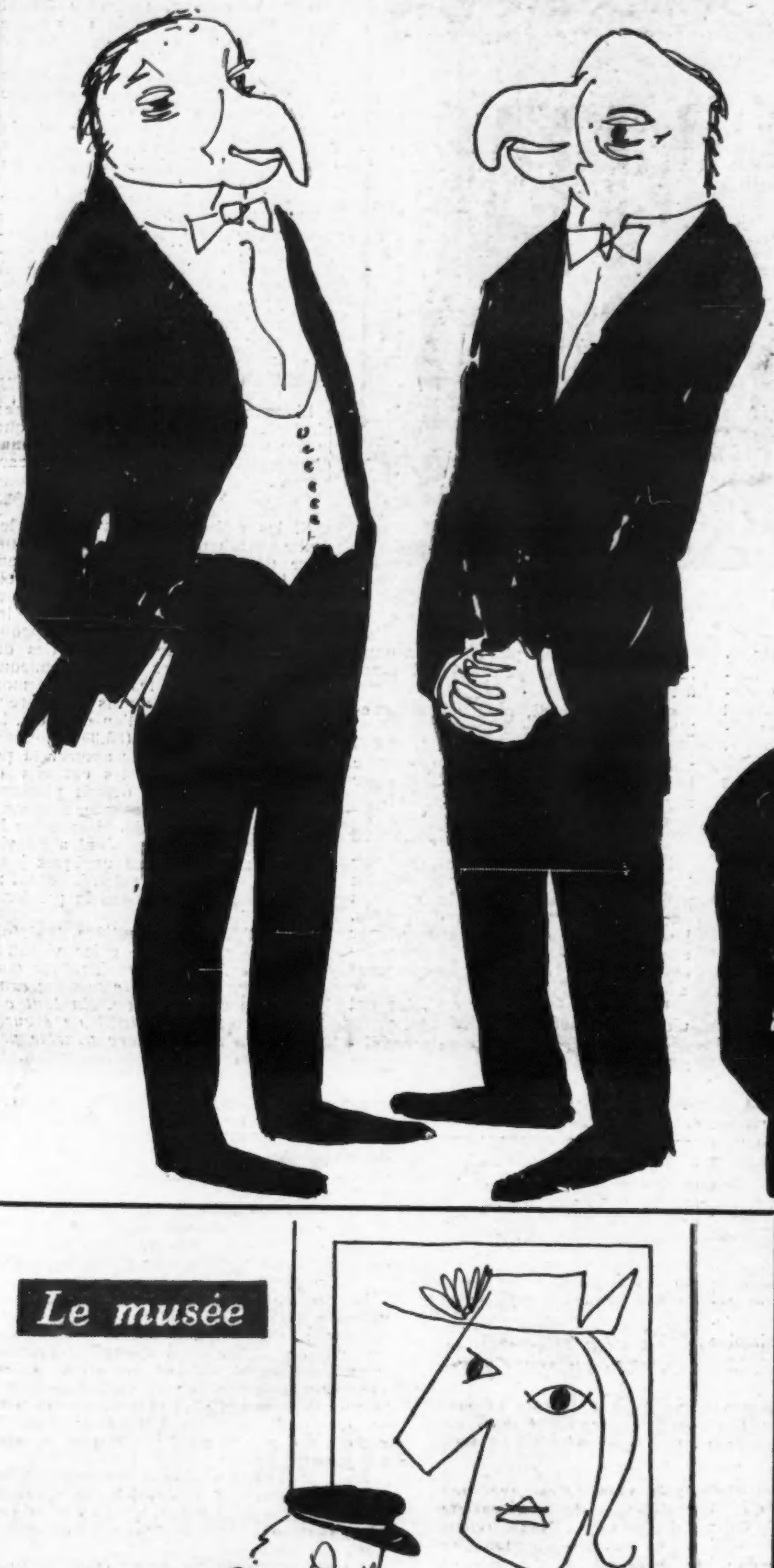
ROBIN TAILLEUR
PRÊT A PORTER

Choix très important de costumes légers, provenance Italie, tissus et coloris exclusifs

23.900 francs

32, Avenue de l'Opéra - PARIS - Téléphone OPE. 20-46

BABAR DEVIENT FÉR



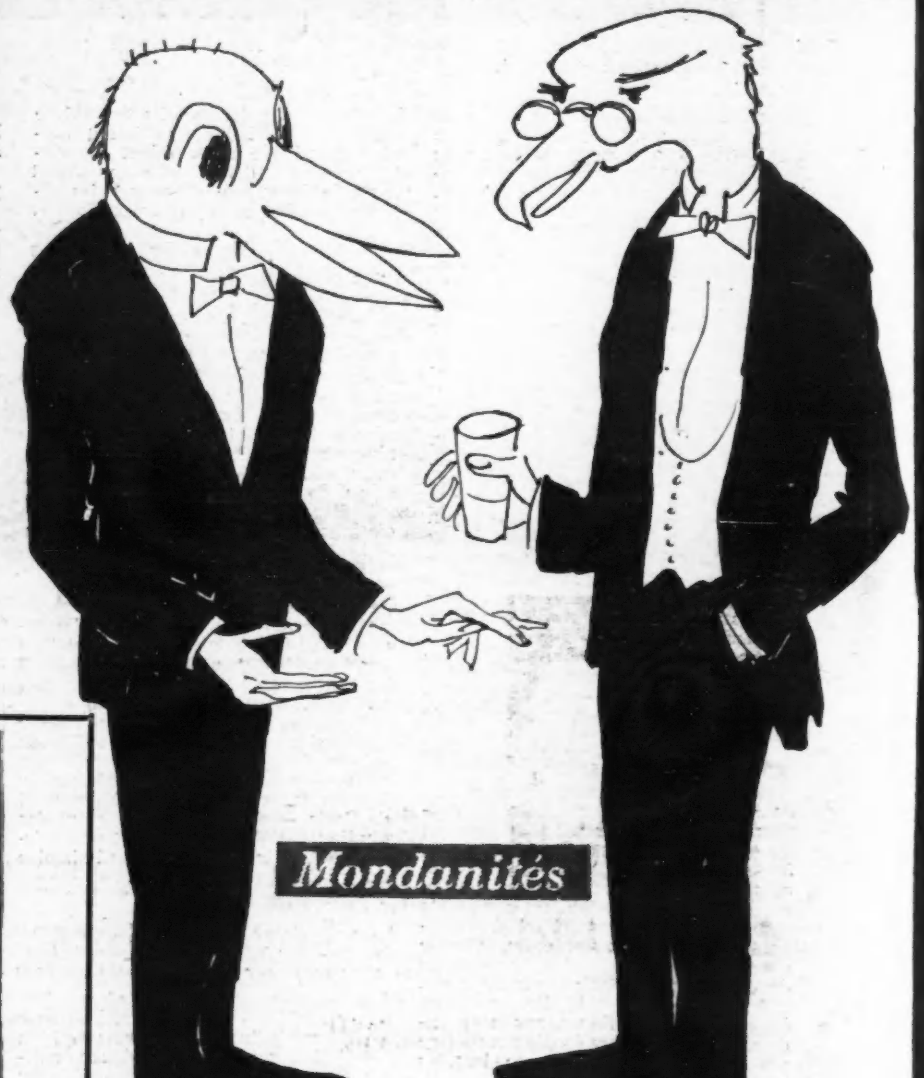
LAURENT DE BRUNHOFF.

LAURENT DE BRUNHOFF, le dessinateur des « Babar » que son père avait créés, va publier un nouvel album de dessins : « A tue-tête » (1). Abandonnant le petit éléphant et ses admirateurs enfantins, il s'adresse maintenant aux adultes. On ne retrouvera pas ici la gentillesse qui fait le charme de ses célèbres albums.

En pénétrant dans le monde des « grands », Babar devient féroce. Nul n'échappe à ses critiques, les gens du monde et ceux du milieu, les coquettes et les mères de famille tricoteuses.

Voici quelques-uns des dessins de ce Laurent de Brunhoff inconnu que nous avons le plaisir de révéler à nos lecteurs.

(1) Julliard, éditeur.



Mondanités

Le musée

Un nouveau récit vécu

UN DRAME A L'EST

par Tibor MERAY

Les personnages et situations de ce récit ne sont pas imaginaires

TIBOR MERAY.

Tibor Meray, à trente-trois ans, est un des écrivains les plus connus de la jeune génération hongroise. Il est lauréat du Prix Kossuth, équivalent du Prix Staline, en Hongrie. Il a écrit de nombreuses nouvelles et a travaillé également pour le cinéma.

Correspondant de « Szabad Nep », organe central du P. C. hongrois, en Corée, il rentre à Budapest en 1953, au moment de l'accession d'Imre Nagy au pouvoir. A partir de ce moment, il devient un des opposants les plus résolus du régime Rakosi et ses interventions au Cercle Petöfi font sensation.

Au nom de la « Gazette littéraire », il publie à l'occasion des funérailles de réhabilitation de Rajk, un manifeste dans lequel il réclame le châtiment des coupables.

Il participe à la révolution hongroise de 1956 et, le 23 octobre, au moment de l'insurrection populaire, il fut le premier à suggérer qu'on charge Imre Nagy du pouvoir.

Après l'intervention des troupes russes, il réussit à s'enfuir en passant la frontière hungaro-yougoslave. Il est à Paris depuis le mois de mars et le récit que nous publions est le premier qu'il ait écrit en exil.

AU COMITE CENTRAL DU PARTI
DES TRAVAILLEURS HONGROIS
DE BUDAPEST

Chers Camarades,

LA lettre que je vous écris est le dernier acte communiste que je ferai dans ma vie. Ce que j'accomplirai ensuite ne sera en effet qu'un geste typiquement petit-bourgeois : je vais me brûler la cervelle.

Certes, je sais, camarades, qu'un véritable communiste ne se suicide sous aucun prétexte. Sa vie appartient au parti et il n'a pas le droit d'en disposer. (Il en est tout autrement, bien sûr, lorsque c'est le parti qui vous invite au suicide : alors il s'agit d'un devoir.) Mais tel n'est pas mon cas. Aujourd'hui encore, le parti m'a distingué, m'a élevé à des fonctions supérieures. J'accomplis donc un acte sans excuses. J'espère, cependant, que ma confession sincère pourra contribuer à atténuer le jugement sévère que vous porterez sur moi.

J'ai appris, camarades, qu'envers le parti il importe d'être plus sincère encore qu'envers soi-même. Je le serai donc jusqu'à m'en donner le frisson et si je n'étais pas tenu par la discipline du parti — car à ce moment précis je suis encore membre de notre grand parti — je ne pourrais résister à la tentatioa de perpétrer sur-le-champ l'irréparable au lieu de m'obliger à revivre toutes les horreurs qui m'ont conduit à prendre cette décision.

Je me souviens du jour où tout a commencé comme si c'était aujourd'hui.

C'était à la fin du mois de mai, par une de ces belles journées étourdissantes de printemps gonflées de la douceur de vivre. Je revois encore le verre qui était placé sur mon bureau avec une branche de lilas, une attention de la camarade Takass, notre femme de ménage. J'avais réussi à placer son petit garçon tuberculeux dans un sanatorium voisin de Budapest et elle m'avait pris en affection.

Il devait être onze heures du matin lorsque le téléphone intérieur sonna. Mon chef, Oscar Balog, m'appelait.

Le court trajet de quelque quarante-cinq secondes qui menait de mon bureau au sien était toujours pour moi un moment d'émotion. Le camarade Balog ne me disait jamais pourquoi il m'appelait. « Viens chez moi, je te prie. » C'était tout. Toujours le même ton, toujours la même voix. En vain essayais-je de reconnaître à l'intonation s'il s'agissait d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle, d'éloge ou de réprimande, ou simplement d'une tâche supplémentaire.

Lorsque j'entrai dans son bureau, il me désigna un siège.

Lui restait debout, arpentant la pièce. C'était son habitude. Parfois il continuait à aller et venir pendant un long moment, un quart d'heure peut-être, de la fenêtre jusqu'au mur qui lui faisait face, avant de dire un mot. Il lui arrivait de s'arrêter devant la fenêtre et de se perdre dans la contemplation de la rue. Je savais cependant que cette attitude n'était qu'une contenance. Il réfléchissait. Il réfléchissait sur la façon de présenter ce qu'il avait à dire de la manière la plus précise, la plus concise et la plus conforme à l'esprit du parti.

Ces minutes de silence mettaient toujours mes nerfs à rude épreuve. Car pas plus que le ton neutre de l'appel au téléphone, elles ne permettaient de deviner de quoi il allait s'agir.

Cinq ou dix minutes peut-être se passèrent ainsi, je ne saurais le dire. Enfin, le camarade Balog s'arrêta tout près de mon siège et me fixa droit dans les yeux. Les siens sont gris avec des reflets d'acier et une petite tache noire minuscule sur la cornée.

— *Camarade Nemeth.* Il fit une pause. *Camarade Nemeth,* reprit-il, *le parti m'a désigné pour d'autres fonctions. Je pars pour l'étranger. C'est toi qui dois me remplacer.*

Il avait dit tout cela sur le même ton calme et mesuré. Puis il se tut.

Je sentis mon visage s'empourprer. Je ne m'attendais pas à une telle nouvelle. Devenir d'un instant à l'autre, de but en blanc, à l'âge de vingt-sept ans, chef de service dans une entreprise aussi importante... Une foule de questions se pressaient dans ma tête, dictées par la joie et la curiosité. Où allait-il ? A quoi devais-je cet avancement ?

Mais je m'abstins de l'interroger. C'eût été d'ailleurs inutile. Le camarade Balog disait toujours ce qu'il fallait dire, ni plus ni moins. S'il n'en avait pas dit davantage, c'est qu'il fallait s'en tenir là.

J'avais un profond respect pour le camarade Balog. Non, je ne veux pas mentir, je n'ai jamais eu de l'affection pour lui. Je le craignais plutôt. Ses coups de téléphone, sa façon de s'exprimer, ses silences. Mais je l'estimais. Militant ouvrier depuis l'enfance. Quatre ans de prison sous Horthy. Sept ans passés à Moscou. A mes yeux, c'était le modèle du vrai bolchevik. C'était aussi le bolchevik le plus haut placé que je connaissais : il était membre suppléant du Comité central. Or, cet homme-là, je le voyais tous les jours et je le tutoyais.

Sans poser donc de questions inutiles, j'essayai de répondre sur le ton avec lequel il s'était adressé à moi :

— J'ai compris... Merci.

Pendant une heure et demie peut-être, il me transmit une à une les affaires courantes. Quand il m'eût tout expliqué, il me reconduisit jusqu'à la porte. C'était là un geste inhabituel qui soulignait la solennité du moment. J'avais déjà la main sur la poignée lorsqu'il dit :

— *Une minute encore... Ce n'est pas tout.*

Ma main lâcha la poignée.

— Je t'écoute.

Il resta un moment silencieux à me fixer dans les yeux. J'essayai de soutenir son regard.

— *Une dernière chose... Dans la pièce où tu travailles, tout le monde n'est pas sûr... Il y a un ennemi.*

→

J'en eus le souffle coupé. C'est à peine si je pus balbutier :

— Comment ? Un ennemi ?

Un vague sourire effleura ses lèvres.

— *Ça t'étonne ?... Bien sûr, tu es jeune... Qu'importe... Tu te durciras... Jusqu'ici c'est moi qui l'ai tenu à l'œil. A ton tour maintenant.*

— Mais qui est-ce ? demandai-je en criant presque.

— *Si tu es un bon communiste, tu le découvriras toi-même,* me répondit-il avec beaucoup de calme.

— Mais si c'est un ennemi, fis-je désespéré, pourquoi ne pas le démasquer ?

— *Nous n'avons pas encore suffisamment de preuves. C'est une question de temps, de semaines, peut-être même de jours. N'insiste pas. Je t'ai dit tout ce que tu dois savoir. Et écoute-moi : Quel chef de service tu feras, je n'ai aucun doute là-dessus... Mais quel communiste tu es, voilà l'épreuve qui le montrera.*

Il me donna quelques tapes encourageantes sur l'épaule, puis me tendit la main et serra vigoureusement la mienne.

— *Bon courage, camarade chef de service.*

Cette fois, le trajet habituel de quarante-cinq secondes me prit au moins cinq minutes. Tout chavirait en moi. La joie, le doute, le poids des responsabilités. A partir de demain, j'aurai une voiture à ma disposition. Quel est donc l'ennemi camouflé dans mon bureau ? Huit cents forints de traitement supplémentaire par mois. Mais quel est donc cet ennemi ? Un travail passionnant. Des perspectives étourdissantes. Mais quel est donc l'ennemi ?

Quatre camarades travaillaient

Le bureau où je travaillais est en réalité une salle assez vaste. Il est constitué par la réunion de deux bureaux : le mien est séparé des autres par une paroi vitrée avec des raies de verre dépoli. Ceux qui travaillent dans la pièce voisine me paraissent comme des zèbres au jardin zoologique. Je pense qu'à eux je dois faire le même effet. Par moments, c'est amusant, mais la plupart du temps on n'y fait même pas attention. L'essentiel c'est qu'ils me voient et que, moi aussi, je les vois. Je me penchai sur mon bureau et regardai fixement devant moi.

Au-delà de la cloison vitrée, quatre camarades travaillaient. Le camarade Weber, vieux militant, Pista (1) Horvath, un ami d'enfance, Amélie Tumpek, une vieille fille — le plus vieux meuble de la boîte — et Wanda, ma fiancée, ma maîtresse, mon amour, tout.

A ce moment précis, chacun était à sa place. Amélie tapait à la machine, le camarade Weber mangeait son casse-croûte étalé sur une serviette blanche — il apportait toujours son déjeuner — Pista écrivait sur un dossier et Wanda était penchée sur une grande feuille de statistique. Aucun d'eux ne voyait que je les observais.

En vérité, je ne les observais même pas. J'étais trop abasourdi pour observer qui que ce fût ou pour réfléchir. Tout ce qui était devant moi se fondait en un seul champ visuel confus et strié de zébrures.

Je vous avoue honnêtement, camarades, qu'au moment où le coup de téléphone d'Oscar Balog avait retenti, on ne travaillait pas dans le bureau. Etait-ce le printemps, ce mois de mai qui vous donne le vertige ? En tout cas, nous n'avions ni les uns ni les autres la tête aux statistiques et aux rapports. Le camarade Weber, vieux bonhomme charmant et taquin, venait justement d'en raconter une bien bonne. Une plaisanterie un peu grivoise comme on en fabrique à Budapest. Mlle Amélie, à son habitude, faisait semblant de ne pas écouter, alors que nous savions pertinemment qu'il n'en était rien et qu'elle n'en perdait pas un mot. Quant à nous trois, Pista, Wanda et moi, riions à gorge déployée. Nous étions ravis de la plaisanterie, du printemps, de notre jeunesse. Je me souviens très bien qu'au moment où je pris l'écouteur, j'avais précisément la sensation agréable que tout le bureau formait une communauté sympathique et bien unie.

Comme je les regardais maintenant les yeux exorbités, la scène de tout à l'heure surgit dans ma mémoire — c'était comme si non pas deux heures, mais deux millénaires s'étaient écoulés. Tout un monde me séparait désormais de ce moment. Quelque chose avait pris fin, irrémédiablement.

La sueur perlait à mon front. Je frissonnais. Tout m'apparaissait comme dans un rêve. Je vis Wanda se lever de son bureau et entrer dans mon box de son pas léger et harmonieux. Elle semblait avoir senti que j'avais besoin de son aide.

Je ne devais certes pas offrir un spectacle rassurant, le visage bouleversé, le front ruisselant de sueur, les cheveux en désordre.

— *Quelque chose ne va pas ?* demanda-t-elle inquiète.

Je levai le regard vers elle. Et après un moment de silence :

— Oscar Balog part pour l'étranger, dis-je enfin. C'est moi le nouveau chef de service.

Je savais, bien sûr, camarades, qu'il me fallait surmonter ce vertige, que je ne devais me laisser aller ni à la faiblesse, ni au sentiment. La lutte de classe se poursuit avec acharnement aussi bien dans notre pays que dans le monde et elle ne cesse de s'accentuer. L'ennemi doit être démasqué et écrasé. Il faut pour cela avoir la tête lucide et le poing fermé.

Lorsque le lendemain je m'installai dans le bureau du camarade Balog, je me sentis en proie à un sentiment étrange : c'est comme si je ne m'y trouvais pas seul. Comme si le camarade Balog se tenait à mes côtés. Je sentais se poser sur moi son regard gris d'acier. Je décidai de me montrer digne de lui, digne du parti.

Je me mis à arpenter la pièce à mon tour. De la fenêtre jusqu'au mur d'en face. Essayons de garder la tête froide pour y voir clair. Parmi les quatre personnes dont je partageais le bureau jusqu'ici, il y avait un ennemi. Qui ? Je ne le savais pas encore. Mais retournons la question : s'il y a un ennemi, trois ne le sont pas. Il s'agit de les mettre hors de cause. La première à éliminer est, bien entendu, Wanda. Je suis au courant de chacun de ses pas, de chacune de ses pensées. Inutile de m'attarder sur son cas, ne serait-ce que parce que, quand je pense à elle, j'éprouve un bonheur indicible qui m'absorbe trop.

« Amélie était catholique, plus que pratiquante : bigote. »

La seconde est naturellement Pista. Enfants, nous étions voisins et nous jouions dans le même square, nous avons fait nos études ensemble à l'école communale, puis au collège. Service militaire dans le même régiment, emploi enfin dans la même entreprise. Il est comme mon frère jumeau. Certes, il n'est pas membre du parti. Mais s'il fallait faire le portrait de l'honnête sans-parti, c'est sûrement lui qui pourrait servir de modèle. La troisième personne à être hors de soupçon me paraît le camarade Weber. Membre du parti depuis 1918. Militant illégal sous Horthy, homme à toute épreuve. Trois ans passés dans la prison de Szeged où se trouvait en même temps enfermé le camarade Rakosi. Membre du bureau de la cellule d'entreprise. Sans doute, il a la langue bien pendue et pas seulement quand il raconte des grivoiseries, mais aussi parfois lorsqu'il fait allusion à tel ou tel dirigeant qu'il connaît personnellement. J'ai pourtant la sensation que s'il se permet certaines libertés de langage, c'est uniquement pour montrer qu'un vieux militant comme lui peut s'offrir ce luxe.

Un... Deux... Trois... Et tout à coup comme un projecteur surgit dans la nuit sur la grand-route, le nom d'Amélie Tumpek s'imposa à mon esprit. J'éprouvais une sorte de honte qui n'était pas loin cependant de la satisfaction. Que c'était simple, que c'était simple ! Fallait-il que je fusse encore imprégné d'un tas de préjugés petits-bourgeois pour ne pas y avoir pensé plutôt et de moi-même !

Amélie Tumpek ! La brave et douce Amélie, modeste, précise, digne de confiance. Celle qui arrive la première le matin et qui part la dernière le soir. Celle dont l'écriture est une rangée de perles et les tableaux statistiques toujours impeccables. Non, ma chère, tu ne pourras plus me mener par le bout du nez avec de tels moyens. Les grands procès nous ont suffisamment prouvé que c'est souvent par son travail que l'ennemi réussit à détourner l'attention de ses véritables activités. Quelqu'un qui travaille avec tant de soin, tant de conscience est déjà suspect. N'a-t-il pas quelque chose à dissimuler ?

Je savais bien sûr qu'Amélie était catholique pratiquante. Plus que pratiquante : bigote. Tous les matins avant de venir au travail, elle se rend à la messe et le vendredi elle fait maigre. Jusqu'ici je n'avais attaché aucune importance à ces faits que je portais au compte des manies d'une vieille fille. J'avais l'impression maintenant d'avoir commis une faute sérieuse. Il aurait fallu examiner la chose de plus près. Cette bigoterie ne cachait-elle pas un contenu politique ? J'irai plus loin : n'était-elle pas surtout la conséquence d'une orientation politique ?

Je ne pense pas être ce qu'on appelle un sectaire. J'ai suivi l'école du parti et je sais que celui qui croit en Dieu n'est pas forcément un ennemi. Mais maintenant que l'avertissement du camarade Balog m'avait ouvert les yeux, je comprenais que chez Amélie Tumpek la religion comportait autre chose. Je me souvins qu'elle avait un vieil oncle, un curé de campagne, chez lequel elle passait d'habitude ses vacances. Je me souvins aussi qu'un auparavant peut-être on parlait dans l'entreprise d'une espèce de « chaîne de saint Antoine » ; certains recevaient des lettres avec prière de verser une obole à saint Antoine et d'adresser la même missive à dix autres personnes. Je me souvins : quand on essaya de deviner qui pouvait être à l'origine de cette affaire, d'aucuns avaient prononcé le nom d'Amélie.

Une visite de Wanda

Lorsqu'en fin d'après-midi, je rencontrai Wanda, j'étais déjà cent pour cent sûr de mon fait. Nous allâmes au cinéma, puis elle m'accompagna dans ma chambre. Rien n'égale la douceur de ses caresses.

— *Sais-tu ce qu'Amélie a dit de ton avancement ?* me demanda-t-elle en riant. *Elle affirme que depuis un an elle fait des prières pour qu'Oscar Balog aille au diable.*

— Au diable ? répétai-je d'un ton réprobateur. En réalité, il est parti à l'étranger en mission. Et ce n'est pas le Bon Dieu, mais le parti qui l'a envoyé.

— *Bien sûr,* répondit Wanda toujours riante, *mais tu connais Amélie. Elle détestait Balog.*

— Chez nous, le camarade Balog représentait le parti, dis-je. Et crois-tu qu'elle m'aime davantage ?

— *Tu vas rire. Elle a dit il y a six mois déjà qu'elle priait saint Antoine de te faire nommer à sa place.*

— Cela m'honore, fis-je d'une voix coupante, car, à ce moment, je détestais profondément Amélie. D'ailleurs, si elle croit que je serai un chef dépourvu de poigne, elle se trompe lourdement.

— *Qu'as-tu donc ?* demanda Wanda étonnée.

Pour toute réponse, je haussai les épaules. La nuit précédente, je m'étais longuement interrogé sur la question de savoir si j'avais le droit de confier à une tierce personne, et même à Wanda ce qu'Oscar Balog m'avait dit. Finalement, je m'étais persuadé que non. Ce qu'Oscar Balog m'avait confié était un secret du parti et ma tâche était une mission du parti. L'épreuve à laquelle j'étais soumis était mon épreuve de communiste.

J'avoue que ce que Wanda m'avait dit m'agaçait prodigieusement. Ainsi donc l'ennemi se réjouissait de ma nomination. Il me sous-estimait, me considérait comme une quantité négligeable, un libéral en somme. Cela me vexait. Je décidai de régler au plus tôt l'affaire d'Amélie Tumpek.

Deux ou trois jours après cette conversation, par un radieux après-midi de dimanche, je reçus la visite de Wanda. Son arrivée, c'était un rayon de soleil qui faisait éclater les murs, inondait de lumière les meubles, les vêtements, les souliers, les livres et les verres en désordre, tous les objets poussiéreux et familiers de ma garçonnière. Enjouée, fraîche, Wanda avait la transparence du verre et sa voix même était cristalline comme le son que rend une bague en heurtant une coupe de cristal. Ce dimanche, elle me parut plus légère, plus dégagée des contingences encore que d'habitude. Oui, quand j'y pense, je crois que je ne l'avais encore jamais vue aussi sereine, aussi exempte de tout souci. Elle courut vers moi les bras ouverts, notre premier baiser se prolongea

(1) Diminutif d'Istvan = Etienne.

un long moment et lorsque, enfin, elle se dégagea de mon étreinte, elle répéta de sa voix pure : « Je suis si heureuse, si heureuse ! »

Je crus que la cause de son bonheur était la nouvelle que j'avais reçue la veille : la promesse de la direction de l'entreprise de me faire obtenir d'ici quelques semaines un appartement moderne de deux pièces — jusque-là j'avais habité en meublé. Désormais, rien ne s'opposait plus à notre mariage.

Je me trompais. La joie de Wanda avait une tout autre cause. Je n'en crus d'abord pas mes oreilles quand elle me le dit.

— Ce matin, je suis allée à l'église, gazouilla-t-elle. *A la Basilique.*

— Quelle idée ! fis-je étonné. Et pourquoi ?

— On donnait la Passion selon saint Jean... C'était admirable.

— Mais tu n'es pas catholique à ce que je sache, ripostai-je.

La musique et la politique

Je savais que la mère de Wanda était d'origine russe et avait suivi son mari, ancien prisonnier de guerre, lors de son retour en Hongrie. Wanda, comme sa mère, avait reçu le baptême orthodoxe.

— Bien sûr, je ne le suis pas, dit-elle d'un ton léger, *et les idées religieuses me sont tout à fait étrangères. Tu sais bien que je suis athée et fermement attachée au matérialisme dialectique.*

— Je m'étonne que tu plaisantes sur un tel sujet.

— Mon ourson chéri, ne sois pas si grognon... Je t'affirme que je ne suis pas devenue croyante... Mais cette messe était si grandiose, si émouvante... Il y avait au moins six ans que je n'avais pas mis les pieds dans une église... Bach... la musique... les grandes orgues... l'encens... C'est comme si mon enfance revenait, j'avais l'impression d'être une communiante que sa mère conduit par la main.

— Tu étais avec ta mère ?

— Non, pas avec ma mère.

— Tu étais seule ?

— Non.

— Alors avec qui étais-tu ? fis-je d'un ton cassant.

— Avec Amélie... Amélie Tumpek.

L'expression de mon visage devait trahir mes sentiments, car, tout à coup, Wanda devint sérieuse.

— Ai-je fait quelque chose de mal ? Je ne comprends pas.

— Mais moi je comprends, dis-je en haussant le ton. Alors cette vieille punaise t'a entraînée ?

— Non, simplement elle m'a dit hier qu'il y aurait une messe en musique. Et elle m'a demandé si j'amais Bach.

— Il s'agit bien de Bach ! hurlai-je. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Mais tu n'aimes pas la musique classique.

— Encore la musique ! Es-tu vraiment sotte ou fais-tu semblant de l'être ? Bach... la musique... les grandes orgues... l'encens... de la politique tout cela ! Comprends-tu ? De la po-li-ti-que. Mais j'y mettrai bon ordre.

Je ne voudrais pas, camarades, laisser planer à ce sujet un malentendu quelconque. Je sais fort bien que les « Passions » de Bach, certains tableaux d'inspiration religieuse de Michel-Ange, voire « la Divine Comédie » de Dante, ne sauraient être, malgré leur contenu spiritualiste, considérés comme des produits de la réaction cléricale. J'ai appris l'esthétique marxiste. Je sais que ces maîtres ont dépassé les barrières de leur époque, brisé les chaines du cléricalisme et, jusque dans leurs œuvres religieuses, représenté l'éternel humain, les aspirations progressistes, parfois même des tendances anticléricales. Mais, en même temps, je savais aussi avec certitude qu'il ne s'agissait pas, cette fois-ci, de la forme musicale de l'œuvre de Bach, ni du contenu social de ses « Passions ». Il s'agissait simplement de ceci : Mlle Amélie Tumpek se livrait dans l'entreprise qui l'employait à un travail de sape méthodique et conscient, circonvenant ses camarades de la façon la plus insidieuse, les entrainant dans les églises pour pouvoir par la suite les utiliser à ses fins. Je frissonnais à la pensée qu'elle essayait de prendre dans ses rets mon amour ; oui, je frissonnais à la pensée que Wanda, soit à l'église, soit à la sortie, avait pu être vue par des personnes de connaissance et aux conséquences que pareille rencontre pourrait avoir même pour moi. Non, je ne tolérerais pas une seconde de plus que l'ennemi de classe, se dissimulant derrière le paravent de Jean-Sébastien Bach et des grandes orgues, pût perpétrer ses méfaits dans notre entreprise.

Le lendemain je fis venir dans mon bureau Amélie Tumpek. A parler franchement, l'exécution de mon projet n'alla pas si aisément que je l'avais cru.

Vous savez que je suis un homme jeune et qu'il y avait quelques jours à peine que j'occupais un poste de direction. Certes, je m'attendais à avoir des difficultés, à passer aussi par de mauvais moments. J'avais présent sans cesse à mon esprit l'avertissement du camarade Rakosi : « Le chemin du socialisme n'est pas jonché de roses. » Mais la théorie est une chose et la pratique en est une autre. Et je dois vous dire, camarades, que jusque-là je n'avais encore jamais renvoyé un employé.

« Il y avait quelques jours à peine que j'occupais un poste de direction. »

J'éprouvais des sentiments plutôt confus et, je l'avoue, pénibles à la pensée que quelques minutes plus tard j'aurais à dire à une vieille femme : « Vous ne faites plus partie du personnel. » Je devais certes me montrer d'autant plus impitoyable que par suite de mon manque de vigilance, l'ennemi avait réussi à gagner la confiance de son entourage, y compris la mienne. Tout de même, le souvenir du sentiment de communauté parfaite que j'avais éprouvé quelques jours auparavant m'obsédait ; des plaisanteries, des conversations amicales, de petites joies me revenaient à la mémoire, rendant ma tâche particulièrement délicate.

Mlle Amélie est congédiée

Comment allait se comporter Amélie ? Allait-elle discuter, lutter pour sa défense, se montrer impertinente ? On ne pouvait pas soupçonner à l'avance les réactions d'une vieille fille comme elle. Devais-je lui dire la vérité ou simplement, sans donner de raison, la renvoyer sous prétexte de surnombre ? Mais si elle ne me croyait pas ? Si elle m'attaquait ? Si elle se montrait exigeante? Ou si — ce que je redoutais le plus — elle avait une crise de nerfs ?

Eh bien, camarades, Mlle Amélie ne pleura pas, ne discuta pas, ne fit aucune scène. Elle accueillit la sentence avec un visage impassible et se contenta d'observer d'une voix triste, mais non amère :

— Ecoutez, Vincent — nous avions l'habitude de nous appeler par nos prénoms *— je sais bien que si vous avez pris cette décision, c'est que vous n'aviez pas le choix.*

Cette étrange réaction, cette confiance sans motif me troubla. Je me faisais un peu l'effet d'un bourreau dont la victime déclare : « Je ne vous en veux pas, je sais que vous ne faites que votre devoir. » L'espace d'une seconde, une sorte de compassion m'envahit, mais je me ressaisis vite. Décidément, elle me sous-estimait. J'étais tenté de lui dire : « Pas du tout, mademoiselle Amélie, j'avais bien le choix. Mais mon choix, c'était justement de vous frapper, vous, et cela sans obéir à aucune instruction. » Ce qui faisait précisément à mes yeux la valeur de ma décision — et j'espérais qu'il en serait ainsi aux yeux des camarades compétents ensuite — c'est que j'agissais de ma propre initiative.

Mais de tout cela je ne soufflai mot. Je crois bien d'ailleurs qu'alors le courage m'aurait manqué pour le faire. Depuis j'ai fait des progrès. Aujourd'hui, la mise à exécution d'une pareille décision ne pose plus pour moi de problèmes. J'ai compris d'ailleurs que les « victimes » opposent généralement moins de résistance qu'on ne le croit. C'est curieux, la plupart des gens ne savent pas se défendre eux-mêmes.

Ce n'est que sur le seuil de la porte qu'Amélie dit d'une voix basse :

— Au fait, c'est bien dommage... Vous savez, j'ai cinquante-quatre ans... Dans un an j'aurais été à la retraite... Je risque de tout perdre si je n'arrive pas à retrouver un emploi d'ici six semaines... Et à mon âge on ne se place pas facilement.

Quelque chose en moi se serra. Je pensai qu'effectivement ce renvoi pouvait détruire le travail de toute une vie. Une quelconque faiblesse — car je vous ai dit, camarades, que j'étais encore bien inexpérimenté — une quelconque faiblesse donc me poussa à formuler cette promesse :

— Ecoutez, Amélie, bien sûr, si vous vous trouvez du travail, nous donnerons les meilleurs renseignements sur vous.

Mais en prononçant ces paroles, je savais que je ne disais pas la vérité. Si d'aventure une autre entreprise désireuse d'employer Amélie Tumpek nous demandait des renseignements par

→

« ...De telles indications l'empêcheraient certainement de trouver du travail. »

→

l'intermédiaire de la section du personnel, pourrais-je dire que c'était une vieille fille honnête, ponctuelle et de toute confiance ? Mon devoir de communiste ne m'imposait-il pas de signaler qu'Amélie Tumpek détestait de toute son âme notre régime social et qu'elle était un membre convaincu et actif de la réaction cléricale ? Or, de telles indications l'empêcheraient certainement de trouver du travail.

Au moment où je formulais ma promesse, je n'avais pas l'intention de mentir, mais la seconde d'après je savais que je n'avais pas dit la vérité. Et pourtant je n'avais pas le moindre remords, car, enfin, à qui avais-je menti ? A l'ennemi ! Et existe-t-il un moyen dans la lutte de classe qu'il nous soit interdit d'employer dans l'intérêt du parti, quand il s'agit de combattre l'ennemi ? Pour être tout à fait franc, presque aussitôt, ce mensonge d'abord involontaire me plut. Je le jugeai de bonne guerre et efficace. Par la suite, lorsque pour des raisons diverses j'eus à congédier d'autres personnes, je ne manquai pas de leur faire des promesses du même genre. Dans la plupart des cas j'étais bien résolu à n'en rien faire. Voyez, camarades, comment les choses en vous évoluent, se transforment.

⁂

Après le départ d'Amélie Tumpek, j'éprouvai une sensation extraordinaire de bien-être. En vérité, c'est alors que je me réjouis pour la première fois vraiment de mon avancement et me sentis comme soulagé d'un poids pénible. La force et la joie me soulevaient. Je n'avais qu'un regret : ne pas pouvoir joindre le camarade Balog et lui dire : « Mission accomplie. » Mais le camarade Balog était à l'étranger et je ne pouvais pas le toucher.

Il faut que je vous dise, camarades, que Wanda me fit des reproches au sujet du congédiement d'Amélie et me demanda même si ce renvoi n'avait pas de rapport avec sa visite à la Basilique. Le vieux Weber et mon bon ami Pista Horvath, eux aussi, manifestèrent une certaine réserve et formulèrent même des critiques. Je dis à tous que je ne faisais qu'exécuter des instructions venues de plus haut et je déclarai qu'Amélie pouvait compter sur mon aide pour trouver un emploi. D'autre part, j'affirmai à Wanda qu'il n'y avait aucun rapport entre ce congédiement et sa visite à l'église. Tout au plus, ajoutai-je que si elle tenait à entendre les « Passions » de Bach, elle ferait mieux d'acheter des disques ou d'écouter les émissions de la radio.

Il convient de noter à ce sujet que j'avais bien réfléchi à la question de savoir s'il ne valait pas mieux dire toute la vérité à Wanda comme aux autres. Ne fallait-il pas dénoncer ouvertement, même au cours d'une réunion, les agissements de l'ennemi, de la réaction cléricale ? Evidemment cela aurait été plus édifiant pour les autres que cette liquidation discrète. Mais finalement je me ralliai à celle-ci. Amélie Tumpek était depuis de longues années dans la maison et elle y jouissait de la sympathie de la grande majorité des travailleurs grâce à son zèle hypocrite et à ses allures modestes. Certains auraient peut-être eu l'idée d'intervenir en sa faveur. Cependant, le mobile qui emporta en fin de compte ma décision était le fait que les preuves que j'avais accumulées en moi contre la vieille fille reposaient moins sur des réalités concrètes que sur une découverte suggérée par l'instinct de classe. Notre Constitution, faite sur le modèle de la Constitution soviétique, garantit la liberté religieuse. Dans ces conditions, dénoncer quelqu'un parce qu'il est pratiquant, a un prêtre dans sa famille ou fait du prosélytisme en invitant une camarade à l'accompagner à l'église serait chose délicate, surtout lorsque la camarade en question se trouve être votre fiancée. Un débat ouvert dans de telles circonstances — je n'avais aucun doute là-dessus — risquait de profiter davantage à l'ennemi qu'à nous-mêmes. Voilà pourquoi j'optai pour la solution discrète.

La semaine prochaine :

En une heure un homme estimé de tous devient un objet d'horreur

A tout prendre, le départ d'Amélie Tumpek me rassura et me mit de bonne humeur. Je retrouvai mon équilibre d'antan sur le plan psychique et même sur le plan physique ; je sentais l'euphorie qu'on éprouve le dimanche matin dans un bain tiède. Mais, en même temps, je me sentais mieux trempé, plus dur. Ce n'était ni le hasard, ni la chance qui avaient fixé le choix du parti en me désignant à mes nouvelles fonctions.

Cet état euphorique et dont mon travail bénéficiait largement dura quelques semaines. Il prit fin brusquement une nuit du début de l'été.

D'une manière générale, je dors bien et j'aime à dormir. Au plus tard à onze heures du soir j'éteins ma lumière et à six heures et demie du matin je suis debout. Il est tout à fait exceptionnel que je me réveille dans la nuit.

Je ne saurais expliquer comment cela se fit, mais cette nuit-là je me réveillai trois fois de suite après minuit. Etait-ce un bruit quelconque dans la rue ou l'effet de mes rêves, je ne sais. Le plus curieux, c'est qu'au moment de mon réveil j'avais le cerveau très lucide. Je pensai à l'affaire d'Amélie Tumpek. Et presque aussitôt, un sentiment étrange me serra le cœur. J'eus la certitude que je m'étais trompé.

Oui, je me souviens parfaitement ; ce n'était pas un doute : « Me serais-je trompé », mais une certitude : « Je me suis trompé ». Ce n'est que plus tard que la certitude dégénéra en doute. Était-il possible que ma décision n'ait pas été juste ? Que je me fusse trompé ? Que j'aie commis une erreur ?

L'ennemi était encore dans la place

Je me rendormis bien vite, mais à cinq heures j'étais à nouveau éveillé et n'arrivais plus à me rendormir. Le matin, en me rendant à mon bureau, j'avais la tête qui bourdonnait et je me sentais déprimé. J'avais même la nausée. Je me dis plus tard que peut-être ce réveil nocturne avait une cause physique bien simple : la veille au soir, j'avais mangé une choucroute que j'avais sans doute difficilement digérée.

Quoi qu'il en fût, les doutes ne me quittèrent plus désormais.

Je vais essayer, ne fût-ce que brièvement, d'esquisser ce qui se passait alors en moi. Si mon récit vous parait confus, songez à la confusion des pensées qui m'agitaient alors et à l'effort surhumain qu'il me fallait faire pour essayer de la dominer.

A vrai dire, ce qui me tracassait ce n'était pas à proprement parler mes doutes : j'étais tout prêt à accepter le fait de m'être trompé, d'avoir commis une erreur. Soit, l'ennemi n'était pas Amélie Tumpek. Mais, alors, qui était-ce ?

J'ai déjà dit que dans mon ancien bureau, trois personnes travaillaient en même temps qu'Amélie. Mes pensées couraient rapidement de l'une à l'autre. Wanda, le père Weber, Pista Horvath. Non, ce n'était pas possible ! En chacun d'eux j'avais confiance comme en moi-même.

C'est alors seulement que j'ai commencé à réfléchir sur ce que j'aurais dû logiquement faire. Si j'avais vraiment commis une erreur, je devais pouvoir justifier en quoi je m'étais trompé. Mon réveil subit au milieu de la nuit ne prouvait rien en soi. J'avais la sensation que me débarrasser de cette idée d'erreur serait encore le mieux. Mais c'est précisément ce que je n'arrivais pas à faire. Impossible de me défaire de ce doute : peut-être avais-je vraiment commis une erreur monstrueuse et renvoyé de l'entreprise un innocent inoffensif au lieu d'en chasser l'ennemi. Ou bien, ce qui revenait au même : l'ennemi était encore dans la place. Qu'en dirait le camarade Oscar Balog ?

Comme j'arpentais son bureau de la fenêtre jusqu'au mur d'en face, plongé dans mes pensées, j'eus brusquement la sensation de sa présence à mes côtés. Je ne crois pas aux miracles, camarades, et il ne fait aucun doute que je n'étais que le jouet de mes nerfs fatigués. Pourtant, croyez-moi, je voyais bel et bien le camarade Oscar Balog à quelques pas de moi. Et, comme je le regardai, je vis soudain à ses côtés Amélie Tumpek.

A ce moment, je compris tout. Un coup d'œil sur ces deux êtres avait suffi. Devant moi se tenait le camarade Oscar Balog, un homme d'expérience, solide et résolu, membre suppléant du Comité central et à ses côtés un être faible, épuisé, sentant le bénitier, une vieille fille, Amélie Tumpek. Pouvais-je penser, ne fût-ce qu'une seconde, que pour Oscar Balog cet être falot était l'ennemi ? Comment avais-je pu être assez stupide pour le croire ?

J'en étais là de mes pensées quand je réalisai la situation désespérée dans laquelle je me trouvais. J'étais placé en face de deux certitudes. La première c'est qu'Amélie Tumpek n'était pas l'ennemi que je cherchais ; la deuxième, c'est que les trois autres qui pouvaient entrer en ligne de compte étaient au-dessus de tout soupçon. Or, ces deux certitudes se contredisaient. Absolument.

La seule décision qui s'imposât à moi fut d'attendre. Attendre que quelque chose se produisît. Mais cette attente était pleine de doutes et de tourments. L'assurance que j'avais ressentie les semaines précédentes s'était évanouie. Mon travail en souffrait. Sans doute je ne commettais pas de fautes graves dont un tiers pût s'apercevoir, mais moi j'étais parfaitement conscient de ce qui n'allait pas. Je perdais l'appétit. Je n'arrivais pas à me concentrer. Ou plutôt mon attention ne pouvait se concentrer que sur un seul point : l'ennemi. Quel était l'ennemi parmi ceux qui m'entouraient ?

Au cours de conférences importantes, je fixai mes collaborateurs, l'œil vague et absent. Des questions que d'habitude je réglais instantanément par un oui ou un non, me réclamaient maintenant une longue réflexion. Je répondais péniblement : « Je verrai cela demain. » Dans les réunions de la cellule d'entreprise ou du syndicat où on m'écoutait volontiers jadis, je ne prenais même plus la parole. Et bien que ce que je vais dire ne rentre peut-être pas dans le cadre du sujet, même dans l'amour je ne me sentais plus comme autrefois.

J'en étais là quand arriva cet après-midi qui, s'il augmenta encore mes doutes, me tira de l'impasse où je me trouvais réduit, du moins à ce qu'il me sembla.

(A suivre.)

(World copyright « L'Express » et « Documents et Reportages internationaux »)

Le récit de J.-J. SERVAN-SCHREIBER

« LIEUTENANT EN ALGÉRIE »

VII. ÉPILOGUE

I

LA guerre continuait, monotone. Les opérations et les bouclages succédaient aux patrouilles de nuit ; les attentats et les destructions suivaient leurs courbes habituelles. La relève d'une partie de nos rappelés par leurs camarades, un peu plus jeunes, des classes du contingent avait commencé.

Nous n'avions plus que rarement l'occasion de mettre nos petites équipes de « Commandos noirs » en nomadisation. Nos effectifs étaient ordinairement requis par ces grandes offensives, montées par des états-majors, employant des escadrons de chars, une flottille d'hélicoptères, plusieurs batteries d'artillerie, la couverture aérienne de la chasse, et qui, exceptionnelles encore au début de notre séjour, devenaient l'habitude de la guerre. C'était dans l'ordre.

Un soir, au retour d'une de ces journées remplies d'agitation, de mécanique, de marche à pied, de bruits d'avion et de la certitude permanente, monotone elle aussi, de s'enfoncer dans le non-sens, j'étais dans ma chambre, seul pour un instant. Ou presque : à travers les petites cloisons de bois, une conversation entre Julienne et Henry, très animée, parvenait jusqu'à moi.

A peu près conscient, malgré l'usure, de la détérioration de tout — y compris de nos propres sentiments — j'essayais de profiter de ce court répit pour noter dans un carnet quelques impressions et, en particulier, les détails, que je craignais d'oublier, d'un épisode banal, mais révélateur, qui m'avait concerné personnellement.

EN rentrant, la semaine précédente, d'accompagner, à bord d'un paquebot, avec quelques autres officiers, un détachement de rappelés qui, démobilisés, s'embarquaient pour la France, j'avais été approché, sur le quai d'Alger, par un camarade qui travaillait au Gouvernement général.

Il m'avait expliqué une affaire si bizarre que j'avais d'abord cru à une plaisanterie. Il tenait de bonne source que j'allais être discrètement « contacté » par des membres du cabinet militaire du ministre résidant, et soumis, en prévision de mon départ pour la France, à un petit chantage : ou bien, une fois démobilisé, je resterais « tranquille », ou bien on sortirait sur moi un dossier scandaleux.

J'étais resté sceptique, même devant son insistance.

Je savais bien qu'à l'état-major et au Gouvernement général, on étudiait avec soin les listes des hommes « rapatriables » vers la France pour s'assurer, avant de les lâcher, de leurs sentiments à l'égard de la « pacification » — ou de ce qui porte ce nom — et, le cas échéant, pour incliner leurs dispositions.

Mais ces choses sont de celles qu'on entend raconter et qui ne vous arrivent jamais. Avoir en face de soi un homme, en chair et en os, conscient, parlant le français, et qui vous déclare, comme on dirait dans le milieu — et encore, celui du rififi — « ou bien tu files doux, ou on te lâche un pétard dans les pattes », c'est ce qui n'arrive pas dans la réalité...

Et d'ailleurs : quel pétard ? Ma « trahison » secrète dans les mechtas clandestines du F. L. N. décrite, avec pittoresque, dans le « rapport » de Franchi ? Espanieul avait déjà traité ce pétard-là avec le ministre. Quoi d'autre — qui soit, même dans l'esprit d'un fonctionnaire trop habitué aux nouvelles mœurs d'Alger, de nature à me faire taire ?...

LA RELÈVE DÉBARQUE A ALGER.
« La guerre continuait... et un empoisonnement subtil, progressif du sang des Français. »

J'attendais avec curiosité, mais sans y croire, d'être « contacté ».

Quelques jours après, je le fus. L'homme que l'on me demanda d'appeler avait au téléphone une voix aussi aimable que possible : est-ce que nous ne pourrions pas déjeuner ensemble, « entre nous » et hors du service ? J'insistai, au contraire, pour nous rencontrer à son bureau ; ce qu'il finit, à regret, par accepter. Bureau n° X, au Gouvernement général : le commandant B., du cabinet militaire du ministre résidant.

Dans le bureau où je fus introduit étaient trois hommes. Le commandant B., en civil ; un autre commandant, en uniforme ; et un troisième, plus jeune, du service de presse.

Le commandant B. me fit asseoir et, tandis que les autres se plongeaient dans les papiers qui étaient sur leurs bureaux et s'intéressaient apparemment à autre chose qu'à notre conversation, il me parla avec bonhomie. Il portait une veste de sport, fumait tranquillement sa pipe et paraissait très à l'aise.

— Ecoutez, cher monsieur (j'allais bientôt redevenir civil...), je suis un peu confus, je dirais même gêné, que vous soyez venu jusqu'à ce bureau, car c'était surtout une conversation d'homme à homme que je souhaitais avoir avec vous : il ne s'agit pas d'une affaire de service...

« Je pourrais même dire que ce dont je vais vous parler ne me regarde que d'assez loin — mais, en raison de l'estime que j'ai pour vous et du travail que vous avez fait ici, en particulier avec le colonel Galland qui est un vieux camarade d'autrefois, je voulais vous mettre en garde... Oh ! il ne s'agit de rien de bien grave, et je dirais même que par certains côtés, l'affaire en question serait plutôt à porter à votre crédit, mais vous savez ce que c'est : vous allez retourner à la vie publique, et dans les polémiques ou les campagnes, une chose qui paraît naturelle ici peut vous porter un grand tort dans l'opinion, auprès de vos lecteurs...

L'affaire semblait donc prendre tournure. A mesure que les phrases « amicales » se succédaient, s'approchant de l'objet même de l'entretien, je passais en revue, par la pensée, ces mois de guerre, essayant de deviner sur quel point — bien sûr, il y en avait beaucoup — des spécialistes pouvaient m'accrocher ce qui s'appelle dans la routine policière de l'Algérie « un rapport aux fesses ». On y arrivait...

→

« ...Alors, voilà : le bordel que vous avez monté à Sidi-Kateb, l'un de mes collègues de la Sécurité militaire s'y est intéressé et, à la demande de la Défense nationale, il a préparé un rapport. Vous voyez ce que je veux dire : ce n'est pas très agréable... Remarquez sur le principe même du bordel, vous pensez bien que je suis trop vieux militaire pour y voir un inconvénient — c'est naturel et même prévu par les règlements de la troupe en campagne.

Et, prenant un air d'ironie fine :

« ...Je dirais même que ça va dans le sens de la pacification ! Après tout, si il y avait plus de bordels, il y aurait moins de viols — non ?... Mais enfin ce n'est pas comme ça qu'on risque de présenter les choses ; on dira que vous avez profité de votre séjour sous l'uniforme pour pratiquer la traite des blanches, et que vous n'avez pas perdu votre temps ici, étant donné la commission que vous avez perçue sur cette opération...

« Permettez, un instant... »

Je regardais mon interlocuteur avec une attention passionnée.

Bien sûr, il y avait un B. M. C. (bordel militaire de campagne, effectivement prévu au règlement) dans notre région, et je savais que, comme toujours, les unités militaires qui donnent la « licence » d'exploitation, perçoivent, réglementairement, un droit dont le montant est versé au foyer des soldats. L'idée que l'on m'accuserait d'avoir personnellement pris en main cet honorable commerce et de « compléter » ainsi ma solde de lieutenant ne m'était pas venue. Pourquoi pas ? Elle en valait une autre...

L'intérêt principal de la petite scène n'était d'ailleurs pas, pour moi, dans la nature du rapport que la S.M. préparait — encore que celui-là ne fût as sans saveur — mais dans la manière dont un homme, et un officier français, pourrait, face à face, suggérer un lien entre ce qu'il venait de me dire et mon silence souhaité après mon retour en France.

Il termina son monologue d'un air détaché :

— Alors, voilà, je voulais simplement vous prévenir. Encore une fois : moi ça ne me choque pas. Mais j'imagine que ça pourrait être très gênant pour vous si, dans quelque temps, on vous « sortait » ça à l'improviste. Je voulais vous le dire. C'est tout...

C'était tout ?

Il tira une blague à tabac de sa poche et se remit tranquillement à bourrer sa pipe. J'allais me retirer...

L'autre commandant, celui qui était en tenue, se leva alors du bureau où il travaillait et, sortant de son tiroir le dernier numéro de « L'Express », il intervint :

— Un instant, si vous permettez !... Je veux profiter de votre passage ici pour bavarder avec vous en toute franchise... Je ne sais pas quel était l'objet de la conversation que mon camarade B. a eue avec vous (il avait, bien sûr, tout entendu), mais moi c'est à titre strictement personnel que je voudrais vous parler... Vous voyez — il me montra un numéro de « L'Express » coché et annoté en plusieurs endroits au crayon rouge — je suis un lecteur régulier de votre journal qui, bien que je n'en partage pas toujours les opinions, m'intéresse... Alors je voulais vous demander — faisons abstraction de nos situations respectives, ne tenez pas compte de mes fonctions, ni du fait que vous êtes dans ces murs, simplement entre vous et moi, d'homme à homme — qu'est-ce que vous comptez écrire sur la pacification une fois que vous serez rentré ?

Ainsi, nous y étions. Aussi gros qu'une caricature : le ton sucré, la petite mise en scène, le jeu de l'autre qui s'était — à son tour — plongé dans un dossier pour bien indiquer qu'il ne s'intéressait pas à la deuxième partie... et l'ensemble à trente mètres du bureau du ministre résidant !...

A force de mépriser

La nature de ce qui, dans une guerre comme celle-là, peut arriver aux hommes, me fut plus sensible à cet instant qu'elle ne l'avait jamais été. La bassesse qu'il fallait pour jouer cette petite scène avec la conviction, très évidente, qu'elle obtiendrait l'effet d'intimidation recherché, comment des hommes dans des postes de responsabilité pouvaient-ils en être là ? Et la bêtise d'une telle démarche ; le risque qu'elle se retourne contre eux ; comment tout cela pouvait-il ne plus même leur apparaître ?...

Ils étaient donc devenus aveugles *à force de mépriser*. En principe, bien sûr, à mépriser seulement le « bougnoule ». Mais le bougnoule, aussi bougnoule qu'il soit, est toujours un homme — cela est irrémédiable. Et ce qu'on pense du bougnoule finit par transformer la vision du monde. On commence par flanquer un coup de pied à un animal qui ressemble à un homme, mais qui est d'une autre *race* ; on arrive, sans prendre conscience du passage de l'un à l'autre, à traiter un officier français comme un maquereau de Pigalle et par demander aux gens, mitraillette au poing, s'ils sont catholiques. On s'aperçoit que le mépris des hommes ne se mesure pas, qu'il ne se règle pas : qu'il dénature.

Je notais, ce soir-là, cette anecdote très ordinaire — beaucoup de mes camarades en ont connu de bien plus étonnantes, dans cet ordre — précisément parce qu'elle l'était. Plus peut-être que l'absurdité des opérations militaires, et plus que l'existence de certaines méthodes d'interrogatoire, elle me paraissait significative de ce que nous avions rencontré.

Elle me faisait découvrir comment, sans imaginer une armada à la Franco, ni un coup d'Etat spectaculaire, un empoisonnement subtil, progressif, du sang des Français, pourrait mener, de la dégradation de cette guerre, à celle de la nation.

CEPENDANT, la voix éclatante du capitaine Julienne passait le mur de ma chambre et le ton de la discussion avec Henry indiquait une certaine violence.

Les deux hommes étaient honnêtes, mais se

ABRAHAM LINCOLN A WASHINGTON.
« Ce qui est alors en cause, c'est la nature du pouvoir, son contenu politique. »

détestaient. Henry voyait en Julienne la corrosion de l'esprit : tout ce que disait Julienne remettait en question l'univers de ses combats, et lui était insupportable. Julienne n'appréciait pas que la sincérité puisse être relative : à l'intérieur d'un système de valeurs qu'il jugeait mensonger. Ils en arrivaient, parfois, à s'arc-bouter sur leurs positions par simple réaction contre l'insistance de l'autre. Ce jour-là, c'était à propos de Jouve. Julienne semblait déchaîné.

— Si vous ne le relevez pas immédiatement de son commandement, je vous demanderai, moi, de partir !... Non seulement il se déshonore, ce dont je me tape complètement — il y a d'ailleurs longtemps que c'est fait — mais il nous déshonore avec... Je ne suis pas venu ici pour être le complice des assassins et des pillards !...

— Eh bien ! foutez le camp !... J'en ai marre de vos crises de conscience. Vous n'avez qu'à rester chez vous : on n'avait pas besoin ici d'un monsieur qui vient faire de la politique dans l'armée (Henry confondait souvent la morale et la politique ; peut-être d'ailleurs avait-il raison). Si le travail ne vous plaît pas, allez vous blanchir où vous voulez : nous, nous resterons, parce qu'il faut bien rester... Si je devais relever tous les officiers et sous-officiers qui donnent des drames de conscience à M. Julienne, il n'y aurait plus de régiment du tout. C'est bien gentil vos histoires. Mais une armée en campagne, ça n'est pas une procession de premiers communiants : c'est pas moi qui l'ai dit, c'est Lyautey... Et si vous trouvez que moi aussi je me déshonore, eh bien ! allez le dire au général... Allez le dire à Paris, allez faire votre boulot de mouchard et foutez le camp !...

Ces éternelles discussions les amusaient encore? Entre Henry et Julienne, comme entre tant d'autres, il y en avait bien dix par semaine... Ça finissait toujours par s'arranger : il le fallait. Personne ne moucharde, personne ne fout le camp. On continue à travailler. Et personne n'est très heureux.

— Qu'est-ce que vous voulez de plus ? — reprenait Henry — j'ai envoyé deux sergents au Tribunal militaire cette semaine : vous n'êtes pas content ?...

IL était vrai qu'Henry faisait ce qu'il pouvait. Je ne comprenais pas l'inutile insistance de Julienne : pour arriver à quoi ? Il savait bien qu'en sanctionnant un sergent ou un capitaine, en envoyant des rappelés au tribunal militaire, on se donne à soi-même l'impression d'agir — mais au prix de quelle hypocrisie. Vous mettez des hommes dans un système qui les conduit, mécaniquement, à des réactions criminelles. Vous constatez ces réactions. Faut-il punir ? Bien sûr, en principe. Et après ?... D'autres hommes seront menés aussi inévitablement aux mêmes gestes, en pire : avec, en plus, le sentiment de l'injustice et beaucoup d'amertume.

Julienne le savait. S'il reprenait ce faux argument contre Henry, c'était sans doute par colère contre Jouve ou, plus simplement, pour passer le temps. Mais il le savait si bien qu'il m'a fait part lui-même d'une réflexion que je n'ai pas oubliée :

— J'ai découvert quelque chose — m'avait-il dit... J'ai lu, ici, les lettres de Stalingrad, en même temps que j'observe ce qui se passe avec certains de nos hommes. J'ai ainsi découvert, à la fois, qu'il y avait des Allemands qui n'étaient pas hitlériens, et qu'il y a des Français qui le sont... Ce qui remet pas mal de choses en question, non ?

Sans doute : il n'y a pas d'hommes mauvais par nature. Vulgaires, cruels, racistes, *par nature*, non. Il y a les situations qui enflamment la bête, et celles qui donnent une chance à l'esprit. Ceux qui se mêlent, à quelque degré que ce soit, de prendre en charge leurs concitoyens — comme sous-lieutenant ou comme président du Conseil — sont responsables des situations qu'ils créent. Condamner les victimes de ces situations, comme si elles en étaient responsables, c'est, bien sûr, ajouter la lâcheté à l'incompétence.

La propagande communiste a comparé certains comportements de l'armée française en Algérie à ceux des S.S. de l'armée de Hitler. C'est caricatural, grossièrement faux. Mais autre chose est vrai : en sortant de voir, en Algérie, combien les hommes sont les pauvres jouets de la mécanique dans laquelle on les place, on ne se reconnaît plus le droit de juger des « 2e classe » et des sergents de la Wehrmacht. Il n'y a de comportements individuels condamnables qu'au sein d'une entreprise collective qui ne l'est pas.

Devenue la règle officielle ?

AVEC son souci de la position précise, c'est Galland, comme d'habitude, qui était allé directement au point sensible. Et ce qu'il avait découvert était d'une grave importance.

Recevant, un jour récent, une directive du commandement sur la technique à employer pour la lutte contre le terrorisme et les sabotages, il y avait décelé une imprécision si évidente dans les limites qu'il avait craint d'apercevoir, tout à coup, que nous en étions déjà arrivés au dernier stade : celui où les erreurs non seulement sont devenues la règle, mais la règle *officielle*. Cela ne pouvait pas rester dans l'ambiguïté.

Galland avait donc renvoyé le texte des directives écrites en demandant qu'un paragraphe soit ajouté, à l'usage de toutes les unités de l'armée d'Afrique, précisant que *« les procédés employés d'une manière normale par les pays totalitaires pour obtenir le renseignement et l'efficacité immédiate, devaient être catégoriquement*

DÉPART D'OPÉRATION EN HÉLICOPTÈRE.
« Ce que décrivait cette jeune fille était une réalité plus profonde. »

rejetés et officiellement condamnés sans équivoque ».

Aussitôt convoqué par les plus hautes instances de l'Algérie et de l'Armée, Galland s'était entendu dire — avec les formes, bien entendu — qu'une prise de position de ce genre troublerait inutilement nos commandements territoriaux, gênerait leur travail, n'aurait pas d'objet autre que de moralité théorique, et que finalement sa requête ne pouvait que susciter un doute légitime sur les mobiles qui l'animaient.

Nous en étions donc déjà là.

Les campagnes des Jouve à l'intérieur des unités, les complots des miliciens, les solides réseaux de M. Maroni, tout cela était donc déjà en train de se rejoindre à la tête...

II

MA chambre était de nouveau presque silencieuse. Le va-et-vient des véhicules devant le bâtiment s'était ralenti. Nos hommes se reposaient, après nos deux longues journées d'opérations et de marche. Henry et Julienne parlaient moins fort : ils avaient dû, comme chaque fois, retrouver ensemble la vanité des prises de position catégoriques aux échelons d'exécution, la nécessité du compromis dans le domaine de l'action subalterne. Ils continueraient à ne pas s'aimer, mais à travailler ensemble ; assez malheureux, chacun de son côté, et pour des raisons souvent opposées, de la nature de ce travail.

Dehors la nuit tombait, sur notre montagne et sur la plaine d'Alger ; une nuit pareille à toutes les nuits qui viendraient encore recouvrir, chaque soir, cette guerre que la France se livre à elle-même.

J'essayai, profitant du rare moment de calme, de rassembler et de saisir les raisons de cette certitude profonde que nous avions tous d'être plongés au cœur d'un drame qui engageait l'avenir du pays. Nous admettions ce sentiment comme une évidence — mais pourquoi ?

Même avec des hommes du calibre de Galland ou d'Espanieul, il y a, dans la vie de l'armée, certaines zones de discussion qui restent, par une sorte d'accord tacite, dans la pénombre. Souvent nous approchions du fond du problème, comme un soir Julienne l'avait fait à Ouled-Smar, mais on se gardait de l'atteindre. Au fond : il y a la politique.

Plus exactement il y a l'expression politique de l'épreuve humaine.

L'inefficacité des méthodes militaires employées, qui ne faisaient que développer la rébellion au lieu de l'étouffer — cela était clair. La corruption morale qui, à partir de cette guerre en décomposition, menaçait d'atteindre la nation — cela aussi était clair. Mais ces choses restaient de l'ordre de la technique ou de l'ordre du sentiment.

Si vraiment ce qui se déroulait en Algérie devait orienter le destin national, comme nous l'éprouvions, c'est qu'il devait y avoir au-delà de la lutte armée avec les Arabes, du comportement plus ou moins bon de telles unités, au-delà même de l'issue de la guerre et du sort de ce territoire, un conflit profond, touchant à la structure de la vie collective — c'est-à-dire un conflit *politique*.

En vivant avec cette guerre, et en réfléchissant sur elle, on distingue mieux comment les Américains, à l'issue de leur conflit interne violent sur la situation de la race noire, avaient tranché bien autre chose que les liens des esclaves. Qu'ils avaient, par la victoire des Nordistes, ouvert la voie à une forme de démocratie à laquelle une victoire des Sudistes aurait substitué, et pour très longtemps, une société différente. Car la vraie confrontation était bien entre le pouvoir public — et le plus puissant des privilèges féodaux.

Le privilège le plus féodal, celui qui nourrit les intérêts les plus nombreux et les plus forts, qui suscite les groupes de défense les mieux armés et qui provoque la plus grande passion — c'est une race asservie. Le jour où ce privilège-là est mis en question, quelle qu'en soit l'occasion, le conflit qui commence est le plus vital qui puisse être. Il est appelé, inévitablement, à absorber tous les autres, à se nourrir, d'un côté, de tous les autres privilèges, avec leurs passions — et, en face, de tout ce qui peut, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, profondes ou accidentelles, trouver un grand intérêt à leur destruction.

Ce qui ne peut manquer alors d'être en cause, c'est la nature du pouvoir et son contenu politique. A mesure que le vaste front des privilèges et de leurs clients se consolide, dans la lutte et par elle, qu'il attire à lui la violence des sentiments — le racisme, l'orgueil, la crainte — et qu'il développe le réseau des intérêts solidaires, alors le pouvoir politique, sous peine de succomber, doit s'appuyer sur le peuple, seul allié possible, et puiser sa force en lui. Cette force, il ne peut l'utiliser que si elle est disponible, c'est-à-dire libérée — et organisée.

Ainsi, le déroulement d'une telle épreuve doit modifier irrésistiblement les structures de la nation.

Julienne, ayant fini apparemment de se battre avec Henry, avait fait irruption dans ma chambre. Il s'était étendu sur mon lit de camp. Fatigué, en pantoufles et en tricot, il manifestait, mi-sérieux, mi-joueur, une disposition d'esprit ouverte à la discussion des « grands problèmes ».

Je lui fis part de mes réflexions : comment ce qui s'était produit, politiquement, dans la lutte des Américains entre eux, à l'occasion de la question du Sud, et qui se termina par l'abaissement des féodaux, semblait bien de même nature que ce qui pourrait marquer le destin de la France, sous une autre forme, à l'issue du drame algérien.

« Non pas en Algérie, en France... »

Julienne prit à la tête de mon lit une bouteille de lotion que j'avais reçue de Paris et qui s'intitulait elle-même — non sans justification d'ailleurs — « souveraine pour les pieds » ; et il commença de revigorer ses pauvres plantes, chiffonnées par les heures de marche. Se frotter les pieds était sa manière préférée de réfléchir quand nous étions au repos. Tout en continuant, il parla.

— Ce qui revient à dire, en somme, que l'affaire d'ici ne trouvera une solution politique que par une sorte de 6 février *à l'envers*... La question n'est pas mince, mon bon, car le réseau qu'il s'agit de briser, ce n'est pas quelques gros colons, un directeur de journal, et leurs policiers : ça, c'est de l'imagerie d'Epinal. Non, ce que vous avez en face de vous, c'est bien tout ce qui a « intérêt », directement et indirectement, à maintenir le peuple algérien en état d'exploitation : c'est extrêmement vaste. Non seulement en Algérie, mais en France : tous ceux qui sont liés, par solidarité économique, sociale, morale, à ceux d'Algérie, et tous ceux surtout — c'est le gros — dont la position dans la société serait remise en cause si le pouvoir politique, comme vous dites, se décidait à l'épreuve de force contre vos « Sudistes ». Il est clair qu'à l'issue d'une telle épreuve la transformation décisive, plus qu'en Algérie, serait en France. D'accord : il s'agit bien de la nature même du régime... Mais alors, attention : vous y croyez ?

C'était la question sans réponse. Celle du désespoir. Comment ne pas y croire ? Comment renoncer à imaginer qu'avant la fin de toute cette aventure africaine, où la France se joue, des forces neuves seraient libérées qui, s'engageant dans la lutte politique pour l'Algérie, briseraient le réseau de la guerre, transformeraient d'une manière décisive les structures actuelles de notre vie col-

→

lective, et forceraient un avenir ouvert. Et pourtant...

— Parce que je vais vous dire ce qui a bien plus de chance — hélas ! mon bon ami — d'arriver. Les « Sudistes » font la loi, à Alger et à Paris, et ils vont continuer. Et d'un. Cette politique en Algérie et cette guerre n'aboutiront qu'à des échecs. Alors, vous pensez, vous, qu'un bouleversement aura lieu à un moment donné, que la mobilisation de l'esprit public interviendra d'une manière ou d'une autre : ça, c'est la logique. Une telle révolution *serait* la logique. Seulement, croyez-moi : nous ne sommes même plus libres de faire nos propres révolutions... Ce qui arrivera, c'est autre chose : les puissances qui régissent la planète nous imposeront bientôt un règlement de toute cette affaire qui arrête la guerre, qui évite les drames — et qui nous chasse d'ici, bien entendu. A l'amiable. Et le jour où un tel « arrangement » interviendra, l'Algérie aura disparu des préoccupations brûlantes des Français, à ceci près : que les « Sudistes » auront fait la preuve qu'ils étaient, *en France*, les vrais détenteurs du pouvoir. L'avenir de l'Algérie sera ce qu'il voudra ; celui de la France, pour une longue période, sera réglé... Comme le fut, un jour, celui de l'Espagne.

C'était raisonnable. Affreusement raisonnable — mais, quoi ? l'avenir n'était pas écrit, la France n'était pas morte.

III

LA guerre continuait...

Les hélicoptères sont de belles machines redoutables. Elles vous déposent à l'aube, au milieu d'un lointain djebel... Il faut ensuite une journée de marche pour rentrer ; tandis qu'elles sont parties ailleurs prendre d'autres hommes pour une autre mêlée — et évacuer les blessés.

Les opérations réclamant plus d'effectifs qu'avant, nous étions souvent amenés, vers la fin de mon temps de rappel en Algérie, à nous joindre à d'autres unités dans des secteurs voisins du nôtre. Ce jour-là, nous étions dans le secteur Est.

Trop loin de nos cantonnements pour que nous puissions les rejoindre avant le soir : nous rentrions donc au P.C. du colonel Piau qui commandait l'Est. Chacun avait sa toile de tente pour la nuit.

La journée avait été pénible, ordinaire et pénible. J'étais avec Henry, responsable d'une partie du dispositif.

Henry avait demandé, ayant fait son temps, à être rapatrié en France : cette guerre était sans attrait. Mais sa requête avait été refusée : manque de cadres. Il continuait.

Des épaules de femmes

Au début de l'après-midi, à l'heure de la sieste — devenue l'heure propice des assauts par surprise — nous avions eu un « accrochage » avec un groupe de rebelles réfugiés dans une mechta.

A la fin du combat, sur le corps frémissant d'un fellagha en train de mourir, l'un de nos hommes, dont le camarade le plus intime venait d'être tué, avait passé sa douleur et sa colère : arrachant à l'uniforme — pareil au nôtre — du rebelle les petits galons de laine rouge, il lui avait craché à la figure. Deux autres de ses camarades, heurtés par ce geste, l'avaient rapporté à Henry. Celui-ci, toujours élégant, avait rassemblé les éléments de la petite unité, remit lui-même au sous-lieutenant rebelle ses galons aux épaules et fait rendre aux deux cadavres réunis, le Français et le musulman, les honneurs militaires.

Le retour était, comme toujours, une marche interminable et le repos de l'esprit.

Il y avait, autour de nous, quelques vieilles connaissances et beaucoup de figures nouvelles. La relève nous avait apporté des jeunes recrues, quelques cadres aussi, à mesure que nos rappelés s'en allaient...

Nous arrivions au P.C. du régiment de dragons qui nous hébergeait. Nous avions tous une envie irrésistible de nous coucher par terre et de dormir. Mais les officiers, avec Henry, étaient convoqués chez le colonel Piau dans une petite baraque allumée où était installé son bureau.

SORTANT de huit heures dans les broussailles, ce bureau aux murs de bois nous parut, quand nous y entrâmes, un brillant salon. Des femmes. Pour une fois, des femmes. Pleines de couleurs dans leurs vêtements, avec des cheveux de femmes, des épaules de femmes, parlant avec des voix de femmes... Le colonel Piau, grand, important, maître de maison et très assuré... Notre Espanieul aussi, qui n'avait presque plus jamais, maintenant, envie de faire éclater ce rire sauvage de puissant animal, trop déçu dans ses espoirs d'épopée. Il était atteint comme dans sa chair par ce règne qu'il découvrait des forces méprisantes et organisées contre lesquelles, un jour de juin 40, il avait engagé un combat généreux dont il avait cru, avec quelques autres, être sorti vainqueur. Espanieul, dans un coin de la pièce, un verre à la main, faisait à l'une des jeunes femmes une cour distante et sans chaleur, par habitude, ou par politesse.

La petite réunion cependant avait de l'ambiance. Le passage de visiteurs de France était, chaque fois, pour nous, un moment de douceur. Quels que fussent les voyageurs, journalistes, députés, fonctionnaires, relations de famille, et quels que fussent leurs visages, ils apportaient par leur présence, ils laissaient à chacun, l'évocation de choses lointaines et intimes, le reflet d'une certaine tendresse... Cette fois : des comédiens.

Messieurs, à nos invités !"

Notre hôte demanda le silence et, levant son verre, il prit la parole d'un air convaincu — il devait aimer parler.

— Messieurs... nous sommes à peu près tous réunis — je pense que le capitaine Julienne et son détachement ne devraient pas tarder à rentrer — je vous propose de remercier, en notre nom et en celui de nos hommes, la troupe du pastis Ricard qui, si souvent, parcourt l'Algérie pour distraire un peu nos soldats. C'est une œuvre louable et nous lui en sommes reconnaissants... Et maintenant, je tiens à ajouter que lorsque nos invités de ce soir vont rentrer dans la métropole, nous leur demandons d'être, auprès de nos compatriotes, nos ambassadeurs : qu'ils leur expliquent ce qui est fait ici, l'œuvre de notre pays et de son armée dans ce magnifique territoire, et qu'ils leur disent bien que nous n'accepterons jamais un abandon — que nous portons haut nos étendards et que nous montrerons au monde que l'Algérie c'est la France.

« Messieurs, à nos invités ! »

Le gérant de la troupe, un Marseillais ressemblant à Tino Rossi, avec moins de cheveux, et un accent réconfortant, impressionné par le niveau auquel le colonel Piau avait hissé la petite ambiance, ânonna, comme il put, quelques mots sympathiques de remerciement au nom de son apéritif.

Tout le monde passa à table, pour un rapide repas froid, avant la séance de music-hall qui devait nous être offerte dans la salle de cinéma du village voisin.

Piau était du style classique le plus répandu : pas d'histoires et honneur de l'armée — tout va bien. Espanieul, au début du repas, fit un visible effort, que j'observais avec compassion, pour se contenir ; mais il finit par exploser.

— Mon colonel — commença-t-il d'une voix froide — vous voudrez bien m'excuser, mais je ne vois pas pourquoi la présence de visiteurs de France nous obligerait à raconter des sornettes, au contraire... Et s'ils peuvent nous rendre un service, en rentrant là-bas, ce serait plutôt de dire la vérité : que les beaux messieurs qui nous dirigent, qu'ils soient en uniforme étoilé ou en complet veston, n'ont absolument rien compris au problème et nous entraînent à des catastrophes... Que l'armée fait son boulot comme elle peut, mais que ce qu'on lui fait faire est idiot — et dégradant ; et que si ça ne change pas, l'armée finira elle aussi par se révolter. Comme vous le savez, ça commence déjà... Qu'ils le disent, quand ils vont retourner à Marseille, ça au moins ça nous rendrait service...

Piau, après quelques secondes de surprise, eut la réaction que nous connaissions par cœur — comme nous connaissions les arguments d'Espanieul.

Devant les gens du pastis, que tout cela n'intéressait que très vaguement, et qui cherchaient sans succès à savoir s'il y aurait des véhicules pour les ramener à Alger dans la nuit ou s'ils devaient coucher ici, la discussion habituelle de toutes les popotes d'Algérie se déroula, avec beaucoup de passion sincère de chaque côté. Espanieul voulait révolutionner les méthodes de l'armée — Piau répondait que l'armée était irréprochable et menacée seulement par les timidités et les hésitations du pays. Espanieul criait très fort que la prétendue « pacification » était devenue une comédie jouée aux Français et que l'armée se déshonorait en se prêtant aux mensonges — Piau répondait, comme les communiqués officiels, que tout serait déjà réglé si nous n'étions pas trahis par des puissances étrangères et par des campagnes de presse... Le ton montait à l'extrême violence, mais ne traduisait pas de haine — l'un et l'autre étaient confusément conscients de ce qu'ils avaient en commun et qui les reliait davantage que leurs divergences : le sentiment de leur impuissance.

Après le dîner, on nous transporta sur la place du village où était la salle, modeste, de cinéma, Il y avait une foule considérable.

DES hommes de toutes les unités qui participaient, comme nous, à la série d'opérations dans ce secteur, avaient aisément surmonté leur fatigue pour profiter de l'occasion, assez rare, de se distraire. Et ils entraient par paquets dans la salle, déjà comble. Chacun s'arrangeait avec gentillesse pour se pousser, se faire petit, se mettre sur la moitié d'une chaise, laisser les copains se caser.

L'impresario de la troupe, dans un silence recueilli, lut son petit texte de présentation qui rendait un hommage équilibré aux vaillants soldats qui formaient l'auditoire et au grand industriel de Marseille qui se souciait de leur moral... Ce qu'il disait n'avait aucune importance. Du moment qu'il était sur une scène et qu'il parlait, c'est tout ce qu'on lui demandait : on s'amusait. Il fut salué par des applaudissements sans fin.

Le spectacle commença. Il était ce qu'il pouvait être. Les chanteuses, les prestidigitateurs, les diseurs de bonnes histoires, les imitateurs, les équilibristes, avec qui nous avions dîné, venaient, chacun à son tour, faire leur numéro. Et chaque fois le petit tour de piste de la demoiselle de présentation, en tutu, charmante, provoquait une immense ovation.

Profitant d'un court entracte, j'allai me promener sur la place du village avec une assistante sociale qui était de passage, elle aussi, au P.C. du colonel Piau. J'étais curieux de son travail difficile — et de la marque oubliée d'une voix féminine dans l'air de la nuit.

Elle connaissait nos jeunes rappelés et leurs camarades appelés, d'une autre manière que moi. Ils lui parlaient plus librement — mieux. Et elle était le dépositaire de tant de confessions, d'inquiétudes, de troubles et de difficultés à surmonter, elle, tout à l'heure si mondaine, qu'elle incarnait, en me les racontant, toute la grâce d'être une femme.

L'armée d'Afrique vue par les yeux et avec la sensibilité de l'une de ses assistantes sociales, voilà, sans doute, la seule chose qui devrait sortir de cette guerre, la seule qui pourrait essayer de la traduire et d'en exprimer la vérité.

Le théâtre avait repris, mais nous continuions notre promenade. La place, maintenant, était vide. De temps en temps seulement, une patrouille la traversait ; et quand elle disparaissait, le soir était semblable à tous les soirs de paix. De la salle de spectacle venait régulièrement une vague de bruit étouffé qui nous apportait les applaudissements et les rires — comme dans la rue principale d'une sous-préfecture du Midi. Sur les crêtes, des voiles de brume plaçaient quelques taches claires dans la sérénité de la nuit. Les dimensions de la guerre, qui nous paraissaient immenses après tant de mois à y être enfermés, prenaient, dans ce calme inhabituel, leur mesure plus vraie, relative, à côté des problèmes quotidiens, concrets et graves de la condition de l'homme.

Ce que décrivait cette jeune fille était la réalité plus profonde. La monotonie des lettres, l'angoisse de la solitude, le vide de tant de têtes et de tant de cœurs, l'argent réclamé avec une insistante douceur et qu'il est cruel de ne pas savoir où trouver, les camarades là-bas qui ne savent plus qu'on existe et ceux d'ici qui vous prennent pour un être que l'on ne reconnait pas, le mal au ventre, le désir d'être à l'infirmerie, la difficulté de vivre et la simplicité des drames — toute la jungle inhumaine, inévitable, acceptée, derrière les prétentions d'une société organisée...

"Tous des bougnoules"

D'une crête à l'autre, des signaux lumineux se répondaient. Les nôtres? Ceux de l'adversaire? Les bouclages et les embuscades de demain se préparaient ensemble ; comme nos morts d'aujourd'hui, et les leurs, reposaient côte à côte

L'assistante sociale, craignant que le colonel ne trouvât cette absence un peu longue, suggéra de rentrer dans la salle.

JE n'avais toujours pas revu Julienne. Sur ces banquettes bourrées de monde, je cherchais, à la lumière diffuse venant de la scène, à retrouver sa grosse tête grise que je n'apercevais pas.

Je cherchais trop près. Là-bas tout au bout, contre la scène, dans un coin et faisant face, dans l'ombre, à la salle, je reconnus sa large silhouette, sa manière de croiser les bras sur sa poitrine et d'appuyer sa tête, un peu lourde, contre un mur.

Nous allâmes le rejoindre.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Julienne, un peu taciturne depuis la dernière tentative sanglante des ultras contre lui, semblait souvent ne pas entendre ce qu'on lui disait. Il ne répondit qu'après un long moment, en indiquant avec son menton et ses yeux, d'un mouvement doux, toutes ces têtes, ces uniformes, ces jeunes garçons serrés les uns contre les autres, tendus vers le spectacle :

— Je les regarde...

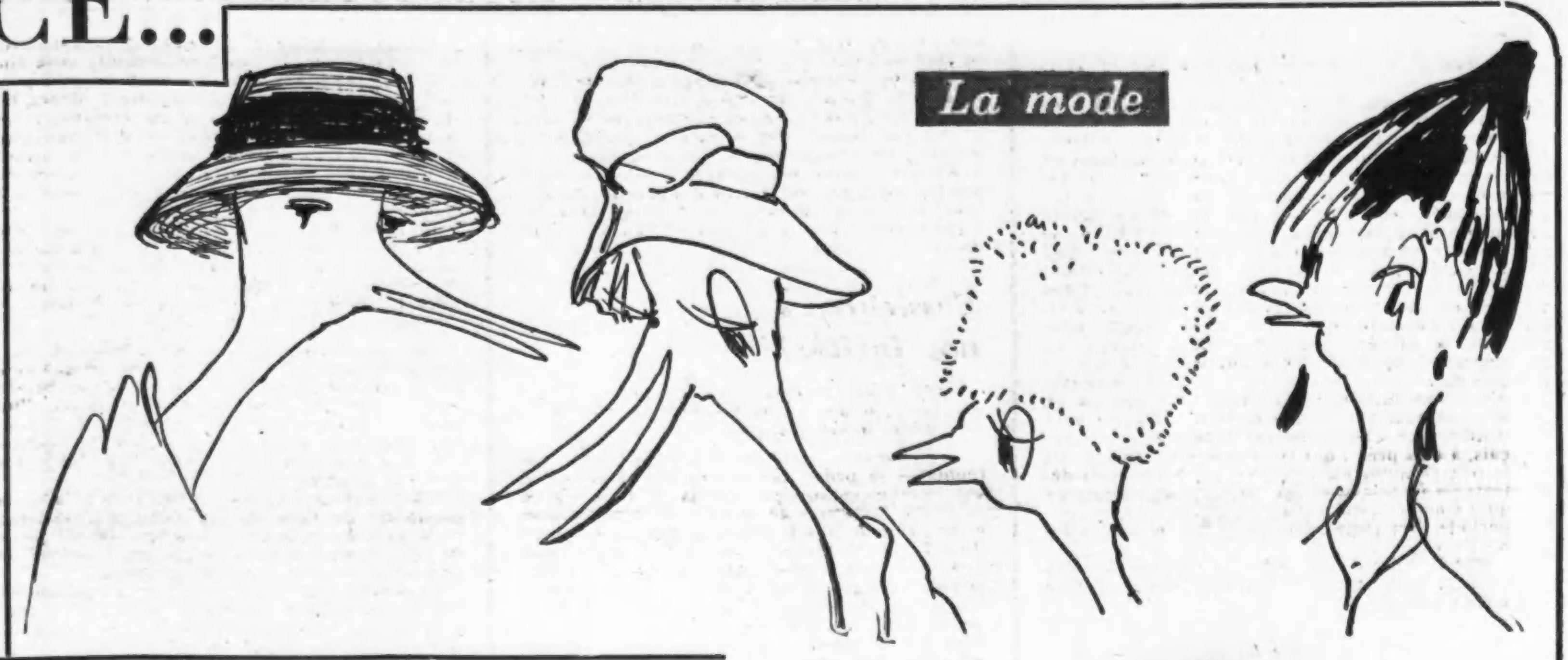
La salle, secouée de plaisir (l'homme qui était en scène imitait Maurice Chevalier) éclatait d'un rire immense qui résonnait contre les murs de bois. Tous ces visages, face à nous, reflétaient l'impression d'être heureux. Mauré, Laloye, Gambert, Bourdat, l'Ange Noir... étaient là, loin des difficultés de leur combat et des angoisses de leur condition — et les nouveaux étaient là, plus jeunes, qui avaient encore à découvrir ici, avec humilité, ce qui les relie à la patrie et la bête qui est en eux... Dans ce rire sans fin, qui les secouait, vibrant dans l'air autour de nous, nous retrouvions une passion de vivre et la joie d'être jeunes. La fraicheur de cette jeunesse s'écoulait dans cette salle, tirée par le plaisir. Puisée jusqu'au fond d'eux-mêmes, au-delà de l'indifférence et des craintes de chaque jour, elle semblait traverser le mépris du monde organisé pour jeter vers l'avenir, plus fort que la servitude, plus profond que l'angoisse, plus permanent que la guerre, l'appel d'une volonté d'espoir.

— Bien sûr — dit lentement Julienne, ne parlant à personne — les bougnoules ne sont peut-être pas des hommes, mais nous sommes tous des bougnoules...

— FIN —

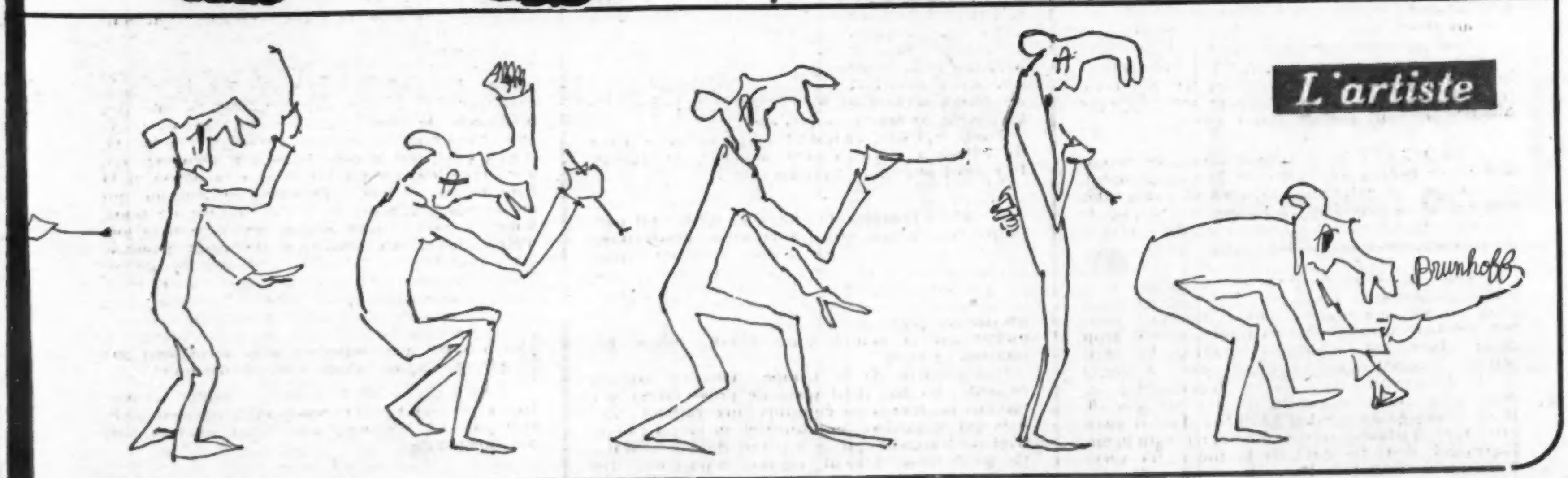
(*World Copyright* L'Express.)

OCE...



La mode

Le milieu



L'artiste

LONDRES EN PARLE

Jean Genet en colère

MARDI, Jean Genet, 46 ans, en voyant dans un club théâtral londonien la représentation de sa dernière pièce *Le Balcon*, a été pris d'une fureur sacrée. Il est monté sur la scène, en demandant d'interrompre le spectacle. Il a proposé de rester une dizaine de jours à Londres pour refaire la mise en scène, mais devant le refus du directeur de théâtre, il s'est fait apporter des sandwiches en déclarant qu'il ne quitterait pas la salle, et empêcherait de toute sa voix le rideau de remonter.

Le jour suivant, l'accès du théâtre lui étant interdit par la police, Jean Genet est rentré à Paris et a expliqué calmement les motifs de sa colère.

« Ma pièce Le Balcon *se passe dans une « maison close », mais les personnages appartiennent aussi peu à la réalité des « maisons » que les personnages de Hamlet appartiennent au monde des cours.*

« L'univers de la chaumière, de l'usine, du palais porte en soi une signification morale. La description d'une « maison » peut avoir un sens immoral, qu'il faut transposer.

« Le véritable thème de la pièce, c'est l'illusion.

« Tout est faux, le général, l'archevêque, le préfet de police et tout devait être traité avec une extrême délicatesse.

« Or, au lieu d'ennoblir la pièce, on l'a vulgarisée.

« Les personnages devenaient des pantins grotesques et dégoûtants, que je n'ai pas reconnus. Le metteur en scène, Peter Zadek, a même fait intervenir des filles habillées de dentelle qui marchaient d'une façon répugnante et dont je n'avais même pas indiqué la présence. Je voulais des personnages plus grands que nature. On en a fait des caricatures dans un style « Helzapoppin ».

« Si l'on joue mal maintenant Les Bonnes *ou* Haute Surveillance, *cela est sans importance, car je sais que ces pièces ont été bien jouées, et ce qu'elles peuvent donner, mais* Le Balcon *était représenté pour la première fois et j'ai été affolé d'avoir enfanté ce monstre. »*

Cette pièce, dont nous reproduisons ci-dessous un passage, sera montée à Paris en septembre dans une mise en scène de Peter Brook.

PIER ANGELI
Le prix d'un « punch ».

THÉATRE

L'impuissance et la gloire

COMME UNE FLAMME

de John Steinbeck.
Adaptation de Maurice Picard, mise en scène d'André Villiers, au Théâtre en Rond.

JO a la mystique de la paternité ; il veut absolument avoir un fils. Comme il ne peut pas le faire lui-même, sa femme Mila se le fait faire par Victor avec la bénédiction tacite du confident, l'ami Fred. Mais, huit mois plus tard, Victor veut emmener Mila ou tout raconter à Jo. Comme il s'obstine, l'ami Fred se charge de l'exécuter. Mais, hélas ! un examen médical a ouvert les yeux de Jo. C'est encore Fred qui lui explique que Mila a tout fait par amour pour lui, et qu'il vaut mieux avoir la gloire de la paternité, même si...

Pour nous prouver que ce mélodrame est d'une grande banalité, Steinbeck en situe chaque épisode dans un milieu différent : un cirque, une ferme, un bateau, et les personnages avec les mêmes noms, dans les mêmes situations, sont tour à tour clown, fermier, marin, etc. Cela ne peut tromper que des âmes simples, comme celles qui verraient dans cette pièce de grandes profondeurs philosophiques. Il reste une histoire contée un peu longuement, mais d'une manière assez attachante et jouée avec conviction par Mlle Bernadette Lange, MM. François Darbon, René Arrieu et Alexandre Rignault.

★

Des classiques rajeunis par l'amour

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL
de Regnard.
LES ACTEURS DE BONNE FOI
de Marivaux, aux matinées classiques de l'Atelier.

« JEUNES *peintres, n'allez pas au Louvre* », écrivait un jour André Lhote, et l'on a envie de dire de même : n'allez pas au Louvre du théâtre classique, mais aux matinées du Vieux-Colombier ou de l'Atelier. M. Barsacq a monté *Le Légataire* avec beaucoup d'entrain et de gaité, grâce à M. Pierre Palau, agonisant fort drôle, à M. Jacques Toja, qui montre non seulement de l'élégance, mais des qualités de jeune premier comique, et à Mlle Nelly Vignon. Puis il a mis en scène avec une intelligence presque parfaite *Les Acteurs de bonne foi*, le merveilleux petit acte de Marivaux, qui contient en germe le meilleur d'Anouilh et le meilleur de Pirandello. Pièce subtile qui exige des comédiens une double « distanciation », comme disent les brechtiens, puisque d'abord les valets n'arrivent pas à démêler leurs sentiments vrais de leurs sentiments de comédie, tandis qu'ensuite les maitres jouent la comédie de bonne foi en ne sachant pas qu'ils la jouent. M. Barsacq a tout indiqué avec clarté, et il a été parfaitement compris par Mlles Brigitte Barbier, Nelly

A ne pas manquer :

● **Patate** (Achard retrouvé) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Requiem pour une nonne** (une tragédie de Faulkner) ● **Le Mal court** (le classique d'Audiberti).

A voir :

● **La Magicienne en pantoufles** (charmes et charme) ● **Ivanov** (Tchekhov) ● **Tobie et Sara** (Claudel inconnu) ● **Sacrés fantômes** (humour napolitain) ● **La Visite de la vieille dame** (bouffonnerie tragique) ● **Amphitryon 38** (même sans Jouvet) ● **L'Ecole des cocottes** (pour rire) ● **La Cantatrice chauve** (Ionesco) ● **Irma la douce** (L'Opéra de quat' sous de Marguerite Monnot) ● **La Chatte sur un toit brûlant** (sans pudeur).

SOIR DE BATAILLE

Ce court extrait du Balcon, la nouvelle pièce (1) de Jean Genet, ne prend évidemment tout son sens que réintroduit dans le contexte. Mais on y trouve, condensée, toute la vigueur poétique de « l'écrivain maudit » dont Jean Cocteau a osé faire l'éloge sous la coupole de l'Académie française.

LE GENERAL
— Et la guerre ? Où est la guerre ?

LA FILLE (très douce)
— Elle approche, mon général. C'est le soir sur un champ de pommiers. Le ciel est calme et rose. Une paix soudaine — la plainte des colombes — précédant les combats, baigne la terre. Il fait très doux. Une pomme est tombée dans l'herbe. C'est une pomme de pin. Les choses retiennent leur souffle. La guerre est déclarée. Il fait bon...

LE GENERAL
— Mais soudain ?

LA FILLE
— Nous sommes au bord du pré. Je me retiens de ruer, de hennir. Ta cuisse est tiède et tu presses mon flanc. La mort...

LE GENERAL
— Mais soudain ?

LA FILLE
— La mort est attentive. Un doigt sur sa bouche, c'est elle qui invite au silence. Une bonté ultime éclaire les choses. Toi-même tu n'es plus attentif à ma présence...

LE GENERAL
— Mais soudain ?

LA FILLE
— L'eau était immobile sur les étangs. Le vent lui-même attendait un ordre pour gonfler les drapeaux...

LE GENERAL
— Mais soudain ?

LA FILLE
— Soudain ? Hein ? Soudain ? (Elle semble chercher ses mots). Ah, oui, soudain, ce fut le fer et le feu ! Les veuves ! Il fallut tisser des kilomètres de crêpe pour mettre aux étendards. Sous leurs voiles, les mères et les épouses gardaient les yeux secs. Les cloches dégringolaient des clochers bombardés. Au détour d'une rue, un linge bleu m'effraya : je me cabrai, mais domptée par ta douce et lourde main, mon tremblement cessa. Je repris l'amble. Comme je t'aimais, mon héros !

LE GENERAL
— Mais... les morts ? N'y avait-il pas de morts ?

LA FILLE
— Les soldats mouraient en baisant l'étendard. Tu n'étais que victoires et bontés. Un soir, rappelle-toi...

LE GENERAL
— J'étais si doux, que je me mis à neiger. A neiger sur mes hommes, à les ensevelir sous le plus tendre des linceuls. A neiger. Bérézina !

LA FILLE
— Les éclats d'obus avaient coupé les citrons. Enfin, la mort était active. Agile, elle allait de l'un à l'autre, creusant une plaie, éteignant un œil, arrachant un bras, ouvrant une artère, plombant un visage, coupant net un cri, un chant, la mort n'en pouvait plus. Enfin, épuisée, elle-même morte de fatigue, elle s'assoupit, légère sur tes épaules. Elle s'y est endormie.

Jean GENET.

(1) Publiée aux Edit. Barbezat (2.400 fr.).

LA BRUYERE - Dir. VITALY
SUZANNE
FLON
dans
LE MAL COURT
30 DERNIERES

Par le soleil qui nous éclaire
Par la lune qui nous sourit
J'assure que les Folies-Bergère
Sont le grand succès de Paris !

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h
LIVRAISON DOMICILE
BOULEVARD DE LA MADELEINE

Vignon, Elisabeth Barsacq, par MM. Claude Nicot (plus à l'aise que dans *Le Légataire*), Jacques Ramade, Jacques Toja ainsi que par leurs camarades qui jouent les rôles des « grandes personnes ». Qu'il est amusant de sentir que des acteurs s'amusent à nous amuser !

OPÉRETTE

Joie de vivre

VALSES DE VIENNE

Opérette de MM. Mouézy-Eon et Jean Marietti, couplets de Max Edy, musique de Johann Strauss père et fils, au Châtelet.

LA rivalité — historique — entre les deux rois de la valse : Johann Strauss père et fils, a fourni à MM. Mouézy-Eon et Marietti le sujet d'un livret brouillé avec la prosodie, mais bon prétexte à faire entendre les plus célèbres valses viennoises, excellemment arrangées par Paul Bonneau et dirigées par Félix Nuvolone. La présentation de Maurice Lehmann est « somptueuse », dans les ravissants décors et costumes de Raymond Fost, et surtout déborde de dynamisme et de joie de vivre.

On sent, au Châtelet, une équipe entièrement dévouée au « patron » et passionnément intéressée à la réussite du spectacle, depuis les vedettes jusqu'aux machinistes. Colette Riedinger est superbe, Janine Ervil charmante, Arlette Poirier réunit l'abattage et le bon goût qui la préservent de toutes les embûches dont son personnage est parsemé. Henri Gui — Strauss fils — a une jolie voix, et s'en sert à ravir. Les chœurs ne comportent que d'attirantes personnes, sans parler du corps de ballet, où règnent la jeunesse, l'entrain et la discipline. La plus belle surprise de la soirée : Denise Bourgeois, souvent décevante jusqu'alors, mais transfigurée par l'atmosphère de la maison, brûlant les planches, gracieuse, aérienne, passionnée...

A. G.

★

C'est la faute à Ceram

PHI-PHI

opérette légère de MM. Albert Willemetz et Fabien Solar, musique d'Henri Christiné aux Bouffes-Parisiens.

A la suite du grand succès des livres de vulgarisation archéologique, nous assistons à la résurrection d'un temple athéno-parisien que l'on peut dater du Poincaré supérieur. Désuète à souhait (elle semble sortir d'une boîte à musique), la partition de Christiné est toujours « gamine et charmante ». Le texte du livret, plein d'à-peu-près, de calembours, d'anachronismes littéraires farfelus, passera probablement au-dessus de la tête des amateurs d'opérette de la moitié du XX^e siècle. Quant à l'intrigue, on sait qu'elle est mince ; un bel Hellène séduit la femme de Phidias, tandis que la mignonne Aspasie, grâce à Phidias lui-même et à Périclès, s'élance, la rouée, vers l'or.

Dans l'ensemble, la représentation est un peu bâclée. Mlle Rosine Brédy est jolie, mutine, bien douée, mais enfin c'est une Aspasie mineure, pour reprendre un mot du texte, elle joue au petit trot un rôle d'Aspasie galopante. M. Léo Campion est un Phidias débonnaire, Mme Jany Sylvaire une Mme Phidias dont on ne peut comprendre un traître mot, M. Christian Borel un Tarzan aimablement infatué, et M. Dréan joue Le Pirée comme il le faisait il y a 39 ans : ce n'est plus un homme, c'est un monument. Les huit modèles qui forment les chœurs et le ballet sont comme les chevaux auxquels elles s'intéressent : elles partent ensemble et elles arrivent séparément. Elles charment les yeux plus que les oreilles : dodo, mais des cas phoniques comme aurait pu dire l'ouvreuse du Cirque d'Eté.

Dans la salle, si j'ose encore un à la manière de Ceram, des vieux, des pas beaux, des « croulants » (je n'assistais pas à la générale) fredonnent et ronchonnent. On a peut-être tort d'essayer de jouer l'opérette à la sauvette comme cela : c'est un divertissement charmant auquel le cinéma américain a conquis un immense public. Mais il a aussi appris à ce public à exiger des chanteurs sachant chanter, des comédiens drôles et sympathiques, des filles d'une beauté sans reproche, des ensembles rigoureusement au point. Où il y a du Gene (Kelly) par exemple, il y a du plaisir, alors qu'on semble avoir monté cette charmante pièce athénienne avec un budget spartiate.

R. K.

ANITA EKBERG
Au bout de la route

CINÉMA

Un « punch » rédempteur

MARQUÉ PAR LA HAINE

film américain de Robert Wise, avec Paul Newman et Pier Angeli. (Ermitage, Max-Linder, Vedettes, Images)

MARQUE par la boxe, le metteur en scène Robert Wise a déjà consacré un film à la gloire de ce sport violent, mais rédempteur. Violent dans *Nous avons gagné ce soir*, où les coups pleuvaient comme des grêlons un jour de giboulées, mais rédempteur dans *Marqué par la haine*, où le héros retrouve, grâce à un bon « punch », l'honneur et la dignité.

C'est l'histoire vraie du boxeur Rocky Graziano, J 3 délinquant et emprisonné, qui, en devenant champion, reprend sa place dans la société. Histoire édifiante que Marcel Carné avait déjà ébauchée dans *L'Air de Paris*. On y sentait bien la détresse d'une jeunesse sans avenir à laquelle la boxe apparaît comme un salut possible, comme un combat contre le destin. Les héros de Robert Wise, un peu trop bavards, se battent avec l'énergie du désespoir et leur acharnement provoque de beaux matches, habilement réalisés. Paul Newman imite un peu Marlon Brando, grimace beaucoup, mais finit par convaincre. Pier Angeli, l'épouse patiente, impose délicatement sa volonté et sa présence.

→

Vous en discuterez :

Voyage surprise

UN VRAI CINGLÉ DU CINÉMA

film américain de Frank Tashlin avec Jerry Lewis et Dean Martin (Elysées - Cinéma, Paramount, Folies, Lutetia, Palais-Rochechouart, Sélect-Pathé).

DE New-York à Hollywood, en passant par Chicago et Las Vegas, la route est longue, même quand Jerry Lewis et Dean Martin se succèdent au volant d'un monument de l'industrie automobile américaine, et il fallait toute la verve et toute l'astuce de Frank Tashlin pour faire de cette randonnée touristique à travers les U. S. A. un voyage-surprise et empêcher, sinon ses héros, du moins son film, de tomber en panne.

Sa verve : c'est par exemple une parodie de corrida où Jerry Lewis, coiffé d'une poêle à frire et agitant un blouson rouge, se prend pour Rudolph Valentino dans « Arènes sanglantes ». Ce sont des gags renouvelés des Marx Brothers ou du dessin animé : la dame qu'on décoiffe complètement sous prétexte de lui retirer le popcorn qu'elle a dans les cheveux, la voiture qui tombe en panne au beau milieu d'un passage à niveau.

Son astuce : c'est une façon de pousser jusqu'à la parodie les éléments les plus conventionnels du cinéma américain. De rendre Dean Martin encore plus bellâtre que nature, de statufier Anita Ekberg dans du savon et de colorier les paysages à la manière des couvertures du « Saturday Evening Post ». En postant à tous les coins de route des bergères, des lavandières et des glaneuses dont les tabliers trop courts laissent apparaître de longues jambes de pin-ups.

Mais Tashlin a eu beau faire. « Un vrai cinglé du cinéma » ne vaut pas le premier film qu'il a tourné avec Jerry Lewis et Dean Martin, l'étonnant « Artistes et modèles ». C'est qu'alors il avait une histoire (il l'avait lui-même écrite) et des personnages dans la peau desquels les deux compères n'avaient plus qu'à se glisser. Ici, on ne lui a permis que de retailler et d'ajuster des rôles déjà coupés. Ce n'est plus du sur-mesure, mais de la confection habilement retouchée.

À voir :

En exclusivité :

● **Un vrai cinglé du cinéma** (voyage surprise) ● **La Blonde et moi** (vedette malgré elle) ● **Les Aventures d'Arsène Lupin** (poésie du cambriolage) ● **Calabuig** (humour espagnol) ● **Guerre et paix** (Tolstoï quand même) ● **Une Cadillac en or massif** (à la manière de Capra).

Nous vous rappelons :

● **Le Cas du docteur Laurent** (Royale, Cinémonde Opéra, Royal-Haussmann) ● **Courte tête** (Rio Opéra, Boul'Mich, Reuilly Palace, Scarlett) ● **Et Dieu créa la femme** (Caumartin) ● **Mitsou** (dans les quartiers) ● **Le Sel de la terre** (Ursulines) ● **Anna Karénine** (Pagode) ● **Correspondant 17** (Studio Bertrand) ● **L'Ombre d'un doute** (Celtic) ● **Phffft !** (Cardinet) ● **La Fille en noir** (Ciné Panthéon) ● **Brève rencontre** (Ranelagh) ● **Le Carrosse d'or** (Champollion) ● **Le Toit** (Studio République).

Cabarets Dancings

AMIRAL SCOTCH : Jacqueline MAILLAN, Francis BLANCHE - BAL. 54-66

CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.

Le SEXY 60, rue Pierre-Charron BAL. 25-18 Les TROIS MENESTRELS

Puerta del Sol MUSIC-HALL ESPAGNOL 52, RUE PIERRE-CHARRON

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE « C'EST MAGNIFIQUE ! »

Hostellerie du Cygne Royal
11 Rue du Connétable TÉL 96
CHANTILLY
L'Hostellerie en vogue !!

LA PAGODE
57 bis, RUE DE BABYLONE - INV 12-15
ANNA KARENINE V. O GRETA GARBO

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
BREVE RENCONTRE
en v. o.

ARTS

LA PART DU FEU

Comment l'abstraction est venue aux hommes des cavernes

L'ART ABSTRAIT

ses origines,
ses luttes, sa présence.
par Jean Bouret.
(Le Club Français du Livre).

UN critique d'art est à son tour l'objet, depuis quelques jours, des plus vives critiques. Les jeunes peintres abstraits lui reprochent d'avoir notamment écrit :

« Les prix atteints par certains tableaux abstraits vendus en Amérique ou en Angleterre avaient de quoi tenter une jeunesse tenue au courant par une presse déchaînée. La réaction immédiate fut que de nombreux élèves des Beaux-Arts ou des Arts Décoratifs n'espérant plus d'une carrière officielle une consécration, que des fils de famille ou des jeunes filles qui eussent dû se consacrer jadis à la broderie se déclarèrent peintres abstraits. »

La vogue de la peinture dite « abstraite », depuis la dernière guerre, se traduit, pratiquement, par une monstrueuse confusion des valeurs. Faut-il voir là le signe d'une crise de croissance ou celui d'un vieillissement prématuré ?

Entre ces deux hypothèses, Jean Bouret s'est donné pour tâche d'éclairer la lanterne de l'amateur déconcerté quand il n'est pas dégoûté par le nombre inquiétant de peintres pour lesquels le choix de l'expression abstraite répond plus souvent à des besoins d'ordre publicitaire qu'à des nécessités intérieures.

« Bien entendu, cette fi raison n'a rien à voir avec la conscience d'un Bissière, celle d'un Herbin, d'un Singier qui avaient franchi tous les stades du métier de peintre avant d'en venir à leur expression abstraite. Mais le public est-il tenu de savoir qu'il a fallu soixante ans à Bissière pour l'émouvoir ? »

Depuis la préhistoire

Entre ceux qui ont mis « soixante ans à émouvoir le public » et ceux qui n'ont mis que « soixante jours à lui donner l'illusion de l'émotion », Bouret s'efforce de faire la part du feu.

En un texte court, clair et nerveux il parvient à définir l'art abstrait depuis ses premières manifestations sur les parois des cavernes préhistoriques jusqu'au milieu des tourbillons de la mode actuelle, malgré le pullulement des groupes, des chapelles, des tendances et des diverses personnalités qui s'en disputent le privilège avec une rare âpreté.

On ne pouvait réaliser un tel « guide » sans provoquer des tempêtes de protestations dans les « milieux intéressés ». Voilà pourquoi les ateliers de Montparnasse et les terrasses de Saint-Germain-des-Prés retentissent de hurlements indignés, de protestations et de cris de guerre.

De l'autre côté de la barricade, le public n'en aura pas moins intérêt à lire cet ouvrage de bon sens, que sa présentation, comme le choix de ses illustrations, rend — de plus — agréable à voir et à manier.

La voie étroite

ESTÈVE

par Pierre Francastel.
Ed. Galanis. 174 pages, xxx francs.

DES milliers de peintres, des dizaines d'écoles, un vocabulaire ésotérique, des œuvres déroutantes : l'amateur d'art 1957 se perd dans la confusion et se réfugie généralement dans la sérénité classique des musées, quand il ne cède pas à la mode. Pierre Francastel s'est proposé de montrer le sérieux et la cohérence créatrice des artistes contemporains. Il ne le fait pas en dressant de nouvelles classifications abstraites. Il y parvient par la « voie étroite » en analysant en profondeur, pas à pas, sur trente années de production, l'œuvre d'Estève, un des meilleurs peintres actuels.

De cette façon, les problèmes majeurs de la peinture sont saisis concrètement, sur le vif. C'est avec netteté qu'apparaissent les exigences rigoureuses de la tradition et les nécessités vivantes de l'invention. L'incessant débat : peinture figurative - peinture abstraite, est vidé sur son véritable terrain : l'élaboration de visions du monde neuves.

La démarche critique est tout naturellement étayée par une centaine de reproductions en héliogravure.

★

Choisir ses parents

GUANSÉ

Galerie Suillerot, 8, r. d'Argenson,
jusqu'au 30 avril.

CE jeune peintre espagnol a le mauvais-goût-né qui fit du Greco l'un des plus prestigieux ancêtres de l'art moderne.

A première vue, son attirance pour les couleurs mauves et verdâtres semble avoir été refoulée par la fréquentation de l'école de Paris. Il est encore tiraillé par mille influences. Celle de Picasso auquel il doit la « triangulisation » des décors où s'inscrivent les visages « arrondis à plat » de certains portraits. Celle de Braque, pour quelques barques désolées, une lagune et la tache lointaine d'un phare. Celle de Delaunay ou de La Fresnaye, pour des fumées solides parmi les ferrailleries aérées d'une gare.

Somme toute, Guansé en est, aujourd'hui, où en étaient Matisse, Braque ou Picasso aux alentours de 1900 : il n'a pas encore choisi ses parents.

Mais il a pour lui d'être doué, et c'est un facteur important dans ce coup de dé qui le fera cuvette, table ou Dieu.

★

Réintégration

JEAN-PIERRE JOUFFROY

Galerie Weil, 26, avenue Matignon,
jusqu'au 30 avril.

A moins de vingt-cinq ans, J.-P. Jouffroy reprend la peinture au point où Nicolas de Staël dut l'abandonner. Réussira-t-il dans cette périlleuse entreprise qui consiste à reconstituer le monde réel à partir de la désintégration systématique qu'il subit — sur les toiles des peintres — depuis tant d'années ?

C'est possible. Jouffroy a l'enthousiasme et le talent qu'il faut pour réussir. Ses « nocturnes » bleu sur bleu expriment mystérieusement tout ce qu'on peut voir sans l'avoir « de ses yeux vu », comme on dit. Il a le secret de l'alchimie des couleurs, de ces « noces chimiques » d'où surgissent tout à coup des formes, au moment où l'on pourrait les croire à jamais étouffées sous les cendres abstraites.

EXPOSITIONS

GALERIE LOUIS CARRÉ
CARRADE • LAGAGE •
MOSER • STARITSKY •
WESSEL •
10 AVENUE DE MESSINE

GALERIE DU DRAGON
19, rue du Dragon - LIT. 24-19
MATTA
Œuvre graph. 1937 à 1957

Gal. Colette ALLENDY, 67, r. de l'Assomption
BAILLARGEAU du 26 avril au 11 mai

OPÉRA

Ballet fantastique

L'OPERA vient de faire entrer à son répertoire une œuvre capitale du théâtre chorégraphique contemporain : la *Symphonie fantastique*, créée au Covent Garden de Londres en 1936.

Son auteur, Léonide Massine, 61 ans, est une des figures les plus complètes du ballet de notre temps. Ayant débuté chez Diaghilev, en 1913, il fit le tour du monde et de toutes les grandes compagnies de danse, quarante ans durant, créant des œuvres aussi diverses que le célèbre *Tricorne* de Manuel de Falla (décor de Picasso), *Le Beau Danube* (valses de Strauss), *Nobilissima Visione* (musique de Hindemith) et la *Septième symphonie* (Beethoven). La *Symphonie fantastique* (Berlioz) est le couronnement de son œuvre : fondée sur les « Episodes de la vie d'un artiste » dont Berlioz avait fait le programme de sa symphonie, c'est une fresque d'un romantisme fantasmagorique et effréné, où le vocabulaire de la danse classique forme avec toutes les ressources de la danse de caractère et du mimodrame un tout théâtral d'une grande efficacité épique et dramatique. C'est la parfaite réalisation visuelle d'une œuvre musicale qui se trouve à la source de tout le romantisme, aussi bien du poème symphonique, de Liszt à Strauss, que du drame musical de Wagner.

GUANSÉ
Cuvette, table ou Dieu.

Interprète inspiré

L'Opéra a mis à la disposition de Massine ses plus somptueuses ressources : Moulène et Karinska ont reconstitué décors et costumes de Bérard avec fidélité, et la mouvante symphonie de formes et de couleurs qui en est résultée constitue un élément majeur de la beauté du spectacle. Le rôle central du musicien visionnaire a trouvé en Youly Algaroff un interprète inspiré, habité par l'âme d'un Byron. A ses côtés, Christiane Vaussard, Claude Bessy et Peter Van Dijk, Kalioujny, Claire Motte, la plus jeune des « premières danseuses » de la maison, pleine de force et de présence dans le personnage féminin qui essaie de détourner le musicien de ses phantasmes, un corps de ballet frémissant de vie et de passion, tous, ainsi que l'orchestre dirigé par Robert Blot, ont déchaîné l'enthousiasme du public : treize rideaux, ce qui est beaucoup à Paris.

TÉLÉVISION

Bains d'humour

DEUX petits films ont récemment fait la joie des téléspectateurs : *Peinture en liberté* et *Bains de mer 1956*. C'étaient, dans la tradition de *A propos de Nice*, des scènes de la vie courante prises par une caméra indiscrète et bien camouflée, assaisonnées d'un commentaire à l'ironie piquante et glacée. Leurs auteurs : Jean L'Hote et Charles Prost.

Un humour qui éclate à travers un œil éteint, une voix monocorde et étonnée, les apparences d'une nonchalance olympienne : tel est Jean L'Hote, vingt-huit ans, réalisateur à la T.V., gagman chez Jacques Tati et auteur d'un livre très drôle : *La Communale*.

Contrairement aux cinquante-deux autres réalisateurs de la T.V., l'ambition de Jean L'Hote ne se porte pas vers les émissions en direct. Ce qu'il voudrait faire à la T.V. : des films ; des films conçus pour la télévision, allant du film-gag de deux, cinq, dix, vingt minutes, au film-feuilleton réalisé pour les téléspectateurs d'après des œuvres littéraires et qui permettrait enfin de ne plus trahir un roman, puisque le scénariste n'aurait plus à compter avec le temps.

Mais de telles ambitions sont peu compatibles avec les moyens limités de la Télévision française et avec ses conceptions de rapidité. Aussi, dans l'attente de jours meilleurs, comme Jean L'Hote est un jeune homme à la mine déférente, à la mise correcte et au langage châtié, lui donne-t-on à réaliser les émissions protestantes du dimanche matin.

DISQUES

Le choix de la semaine

CONTEMPORAINS FRANÇAIS
DE MOZART

CHEVALIER DE SAINT-GEORGES : *Symphonie en sol mineur* et *Symphonie concertante en sol majeur*. — BERTHEAUME : *Symphonie concertante en mi bémol majeur*. — GUÉNIN : *Symphonie en ré mineur*.
Ensemble instr. J.-M. Leclair, dir. J.-F. Paillard. Solistes : Fernandez, Raymond, Blanchard, violonistes ; Delvescovo, corniste.
(1 d. 30 cm., 33 t. LDE-3037 Erato).

PUBLIEES encore sous le signe du « Bicentenaire », ces quatre partitions valent la peine d'être connues. Pour leur propre compte, d'abord ; ensuite, à cause de l'influence que les symphonies françaises, les symphonies concertantes surtout, ont exercée sur Mozart.

Guénin, le dramatique Bertheaume, le pittoresque et poétique Chevalier de Saint-Georges sont bien différents les uns des autres, bien qu'ils aient en commun une bonne partie de leur vocabulaire : de leur temps, le style n'était pas encore une notion réservée aux esthéticiens.

L'interprétation est proche de la perfection, l'enregistrement aussi.

MOZART
Requiem

Orch. Philh. New-York, dir. Bruno Walter. Solistes : I. Seefried, J. Tourel, L. Simoneau, J. Warfield, The Westminster Choir.
(1 d. 30 cm. 33 t. A. 01.251 L. Philips).

DE tous les enregistrements de cette œuvre — il en existe six actuellement en France — voici celui qui apporte à la fois la grandeur et la tendresse, la clarté et le mystère, celui dont les proportions semblent à la fois les plus justes et la lumière la plus consolante.

Jamais les mots *conduire, diriger* n'ont eu un sens plus plein qu'ici. Bruno Walter communique son esprit aux musiciens qui l'entourent et englobe tout dans un seul élan profondément imprégné de beauté.

ON VOUS EN PARLERA

LES TROIS MOUSQUETAIRES

LES TROIS DUMAS

par André Maurois, 502 pages, Ed. Hachette, 1.480 francs.

André MAUROIS

LA biographie qu'André Maurois consacre à trois générations de Dumas commence au galop. C'est qu'Alexandre Dumas-grand-père était un général. Mais quel général ! Né d'un gentilhomme français et d'une esclave noire de Saint-Domingue, capable de soulever son cheval entre ses cuisses en s'accrochant à une poutre, de capturer à lui seul treize chasseurs ennemis, d'être nommé colonel à trente ans, de prendre six drapeaux aux Autrichiens, appelé « Monsieur de l'Humanité » par ses soldats, le « Diable noir » par les Autrichiens, « Horatius Coclès du Tyrol » par Bonaparte, « Ange » par les Arabes du Nil, le général Dumas était un colosse légendaire. Un défaut : il avait « peu d'esprit ».

Son fils Alexandre lui ressembla par la carrure, avec l'esprit en plus. A dix ans, il braconnait et ne rêvait que plaies et bosses ; à seize ans il eut sa première maîtresse. Grand hâbleur et grand chasseur, il eût fini hors-la-loi si plusieurs rencontres ne lui avaient donné le goût du drame. Aussitôt, Alexandre décide qu'il sera auteur dramatique.

Rencontres

Il s'installe à Paris, y voit Talma, entre au secrétariat du duc d'Orléans, fait un enfant à sa voisine de palier, le nomme Alexandre et, à vingt-six ans, voit sa première pièce acceptée par la Comédie-Française.

En 1829, à peine âgé de 27 ans, Alexandre Dumas est célèbre ; il entretient la mère de son fils, une maîtresse, une mère. Coup sur coup, il invente le mélodrame romantique et le drame moderne (en osant porter l'adultère sur les planches). Dès lors, son éblouissante carrière ressemble à une charge de cavalerie. On ne pourrait la résumer qu'en établissant le catalogue de ses victoires sur trois colonnes : ses pièces, ses romans, ses maîtresses et le catalogue serait interminable. André Maurois, se bornant pourtant à raconter cette vie prodigieuse, ne peut manquer d'écrire en réalité un roman dont Balzac pourrait être l'auteur.

Quant au troisième Alexandre, il n'a rien du Gargantua qu'était son grand-père, ni du géant qu'était son père. Alexandre Dumas fils est le seul romantique des trois : c'est qu'il fut romantique dans sa vie et non seulement dans sa légende, comme le premier, ni exclusivement dans son œuvre, comme le second. Contraint de vivre chez la maîtresse de son père, objet de dispute familiale, il ne sortit de son enfance malheureuse que pour entrer dans le lit de Marie Duplessis, belle mais crachant le sang, plus romantique que nature. D'où « La Dame aux Camélias », d'où, surtout, une tristesse qui contraste avec l'incroyable vitalité de l'auteur d' « Antony » et des « Trois Mousquetaires ».

L'unique

De fait, Alexandre Dumas père est l'unique Dumas qui compte et André Maurois fait de lui un portrait qui montre bien ce qu'il a de surprenant. Aucune imagination n'est parvenue à créer un personnage aussi vaste que cet auteur aux centaines de volumes et dont nous ne savions pas qu'il trouva encore le temps de vivre et de vivre non pas une vie ordinaire, mais celle de dix hommes.

André Maurois réussit ses biographies comme un enfant ses pâtés de sable : avec naturel, rapidité et entrain. Il est vrai qu'il n'est pas alourdi par une trop grande curiosité. Plus que jamais, il est l'anti-Charles du Bos. Il ne prétend pas savoir ce qui se passe derrière la vie de ses personnages ou, plus exactement, entre leur vie et leur œuvre, dans l'ombre secrète où la création a lieu.

ÉTRANGER

Abélard de la Révolution

LE philosophe Lukacs vient de rentrer à Budapest. Il a promis de se consacrer aux études « scientifiques » et de ne plus se mêler de politique. On sait que, durant la Révolution hongroise de novembre, Lukacs avait été l'inspirateur de Nagy. C'est un aspect de son destin : en 1919, il avait joué auprès de Bela Kun un rôle analogue.

Or, le 5 avril dernier, fêtant à l'Opéra de Budapest la « libération » de la Hongrie par l'armée rouge, M. Kadar s'écriait : « *Le cas de Lukacs n'est pas difficile à résoudre. C'est un homme qui, pendant trente ans, n'a vécu que pour la science et dans les livres. L'automne dernier, il s'est empêtré dans la politique. Il ne lui sera pas difficile de se tirer de là. S'il n'était pas entré dans cette voie aventureuse, il ne lui serait certainement rien arrivé.* »

M. Kadar est un humoriste. Il veut nous donner une image de Lukacs qui ressemble un peu trop à celle du professeur Cosinus. Oublie-t-il que « ces livres » dont il parle avec dédain, c'étaient les œuvres complètes de Marx et de Lénine ? Mais peut-être M. Kadar se rallie-t-il à la vieille hérésie dite « austro-marxiste » qui séparait avec précision la « doctrine » et la « tactique » politique. On sait que Lénine et Lukacs lui-même (dans *Histoire et conscience de classe*) ont dénoncé dans cette attitude une dangereuse illusion sociale-démocrate.

Il est également surprenant qu'un communiste orthodoxe comme M. Kadar appelle « aventure » l'union de la théorie et de la pratique qui constitue l'A.B.C. des bolcheviks et prétende faire de Lukacs — seul philosophe marxiste moderne à avoir également pensé et agi — une sorte d'Abélard de la révolution.

Les ânes boiteux

Il y a trois mois, plusieurs écrivains français se rendaient à la légation de Hongrie à Paris pour protester contre l'interdiction qui venait de frapper l'Association des Ecrivains hongrois. Il leur fut répondu que leur démarche était sans objet, car l'Association n'était pas dissoute, ses activités étant seulement suspendues.

Depuis dimanche dernier, la protestation des écrivains français n'est plus sans objet : le gouvernement Kadar a cette fois officiellement dissous l'Association des Ecrivains hongrois accusée d'être un organisme contre-révolutionnaire, et le plus « contre-révolutionnaire » de ses dirigeants, Tibor Déry, a été arrêté.

Tibor Déry, qui est âgé de 63 ans, est un des grands prosateurs de notre époque. Il fut mêlé aux mouvements d'avant-garde des années 20, à Berlin et à Paris où il se lia avec Brecht, Tzara, Eluard et aussi André Gide. C'est même à cause de ce dernier qu'il connut pour la première fois la prison, sous le régime Horthy, aux yeux de qui le *Retour d'U. R. S. S.* était un ouvrage de « propagande communiste ». Faute de pouvoir appréhender l'auteur, le traducteur fut jeté en prison. Jusqu'au XX[e] Congrès, les staliniens, de leur côté, ne pardonnèrent pas à Déry d'avoir traduit le *Retour d'U. R. S. S.*, ouvrage de « propagande anticommuniste ».

Pour Tibor Déry, l'heure de la gloire sonna pourtant : après 1945, son grand roman : *La Phrase inachevée*, écrit sous Horthy, put enfin être publié et eut un immense retentissement.

Les ennuis commencèrent lorsque Tibor Déry publia sa seconde grande œuvre : *La Réponse*. Il devint la tête de Turc des jdanoviens hongrois, et surtout de Rakosi, furieux de ce que le romancier ait présenté le parti communiste hongrois de la clandestinité tel qu'il était et non pas tel que l'idéalisait un « réalisme socialiste » à la Guérassimov.

Après son action courageuse au moment de l'insurrection, on pouvait prévoir que la haine des néo-staliniens redoublerait contre Déry. Il a été un moment le porte-parole de la conscience nationale hongroise. Prophétique, il s'était écrié au Cercle Petöfi : « Pourvu qu'après le temps des étalons boiteux ne vienne pas le temps des ânes boiteux. »

HISTOIRE

A la première personne

COLLECTION « L'HISTOIRE AU PRÉSENT »

Editions de Paris. Chaque volume 870 francs. Huit ouvrages parus.

VOICI la mille et unième façon d'accommoder l'histoire ; faisant suite au digest, à la biographie romanesque et aux amours célèbres, parait aujourd'hui le *journal* que l'on fait tenir soit par un témoin d'un événement capital, soit par un personnage ayant vécu l'une des grandes époques de l'histoire, qui sera ainsi narrée au présent et, si l'on peut dire, de l'intérieur.

Les éditeurs de cette nouvelle série choisissent, comme rédacteurs-fantômes de ces journaux, des personnages qui non seulement ont existé, mais encore laissèrent des traces. Le négociant grec Maarkos Sestios frappait de sa marque (M.S.) les amphores d'huile et de vin que ses navires transportaient à travers la Méditerranée. Et l'on a retrouvé les vestiges de sa villa. Aussi Ferdinand Lallemand, archéologue attaché aux explorations sous-marines du commandant Cousteau, a-t-il eu l'idée d'écrire le *Journal de bord de Maarkos Sestios* où nous pouvons lire, notées au jour le jour, les préoccupations d'un capitaliste grec dont le pays est soumis aux barbares romains.

Georges LUKACS
L'A.B.C. du bolchevisme

Reconnaissons un fait : les auteurs de ces curieux agendas historiques ont plus à cœur de combler des lacunes que de « broder ». Tel le naturaliste Cuvier, ils construisent un animal à partir de quelques ossements. Mais il arrive que les bibliothèques leur livrent un squelette à peu près complet qu'ils n'ont plus qu'à vêtir et à animer. Exemple, le *Journal de bord du chirurgien Exmelin*, ce huguenot français qui devint par nécessité médecin de marine et connut la vie des flibustiers et des corsaires à l'époque où la France, l'Espagne et l'Angleterre se disputaient les Antilles et l'Amérique. Cet étrange personnage a laissé une *Histoire des aventuriers* où il raconte l'odyssée des gens sans foi ni loi qui se battaient pour l'or et les esclaves. Il en va de même du corsaire dunkerquois Plucket (1754 - 1797), bouillonnant serviteur de la France, second Jean Bart qui mena la vie dure aux Anglo-Hollandais. Présentés en « journaux de bord », les récits d'Exmelin et de Plucket émergent de la poussière des archives. Il est intéressant d'apprendre comment les flibustiers jouaient « à croix-pile » les femmes indiennes, ou comment un corsaire du dix-huitième siècle savait se faire obéir de ses marins.

Une pareille actualisation du passé demandait un minutieux travail de documentation historique. Il fallait que le récit proprement dit fût pris en sandwich entre des notes précises (dressant un tableau de l'époque où il se déroule) et de nombreuses illustrations (tirées pour la plupart de livres anciens) qui lui donnent vie.

→

Y a-t-il des artistes archéologues ?

LE Tribunal civil de Marseille s'est prononcé, le 11 avril, sur un conflit qui opposait Ferdinand Lallemand, archéologue attitré de l'équipe du Commandant Cousteau qui procédait aux fouilles des épaves antiques repérées au large des côtes de Provence, à Fernand Benoît, conservateur du musée Borély, à Marseille.

Le Commandant Cousteau, M. Benoît et M. Lallemand furent amenés, à l'occasion d'articles et de conférences, à tenter de reconstituer ce qu'avait pu être, il y a plus de deux mille ans, l'aventure suivie par le navire dont ils fouillaient l'épave.

Ferdinand Lallemand retint, des diverses hypothèses émises, certaines données qu'il estimait scientifiquement probables, et, sur cette base, écrivit un roman historique : « Le Journal de bord de Maarkos Sestios » (Voir ci-contre).

M. Fernand Benoît reprocha à Ferdinand Lallemand d'avoir repris certaines idées qu'il avait émises et l'assigna en contrefaçon.

Le tribunal de Marseille fit une étonnante distinction entre les idées avancées en archéologie par le « savant » et celles émises par l' « artiste », et décida que l'idée « scientifique » n'avait pas à être protégée par la loi française puisque sa diffusion même était la condition du progrès. Par contre, il estima que l' « idée artistique » ne pouvait être reprise par un autre que son auteur qu'avec l'assentiment de ce dernier.

En ne s'étant pas plié à cette subtile dialectique, Ferdinand Lallemand encourt donc la sanction du droit, et se voit condamné à une amende importante.

Tous les goûts sont dans la semaine

● Le dernier roman de Vlaminck, « Fausse Couleur » (Ed. Flammarion) fait de si grands efforts pour avoir l'air de ce que l'auteur veut qu'il soit, c'est-à-dire un roman de peintre, qu'il serait injuste de ne pas s'en apercevoir. Pas une ligne où le mot couleur ne soit écrit, où, à défaut, plusieurs couleurs ne soient désignées. Mais cette équivalence entre peinture et littérature dont Vlaminck, secrètement, rêve est loin d'être obtenue dans « Fausse Couleur », où les rapports entre les deux arts sont purement formels. Pour la voir réalisée, il faut remonter à Flaubert qui disait : « Dans Salammbô j'ai voulu donner l'impression de la couleur jaune. Dans Madame Bovary, j'ai voulu faire quelque chose qui fût de la couleur de ces moisissures des coins où il y a des cloportes. » On peut aussi relire « La Fille aux yeux d'or », de Balzac, roman pictural, à base du symbolisme des couleurs, et que l'écrivain a voulu « rouge et or ».

● Per Klemgan est un amoureux déçu. Ce que lui a fait l'Amérique, il ne nous le dit pas, mais l'amour a dû être violent et les déceptions nombreuses pour justifier l'amertume d'aujourd'hui. L'Amérique qu'il nous présente est un immense cadavre sur lequel prolifèrent les fous, les alcooliques, les drogués, les pervers sexuels et dont les gangsters et les businessmen s'arrachent avec avidité les derniers lambeaux de chair. Un aveu trahit les véritables nostalgies de l'auteur et limite beaucoup la portée de son étude : « J'ai toujours déploré, écrit-il, la fatale issue de la Guerre de Sécession, ce désastre pour l'humanisme... » (Per Klemgan : John Doe, notre frère, Ed. Vernier.)

Reconstituer le *Journal de la bataille de Lépante,* comme l'a fait François Garnier, c'est non seulement tirer profit du journal d'un musicien florentin, Aurelio Scetti, condamné aux galères pour avoir tué sa femme par jalousie et qui put de la sorte assister au choc décisif entre la Croix et le Croissant, mais encore nous montrer, grâce à des documents, quelles disputes diplomatiques préludèrent à la célèbre bataille navale.

Ces « journaux » sont donc singulièrement étoffés. A les lire, on se sent tout ensemble enfant et adulte. On s'irrite un peu contre un procédé de séduction qui nous fait voir ce que nous devrions connaître par de graves ouvrages. Mais l'histoire a deux faces: l'une est la trame même des événements, l'autre le contrepoint que constitue l'atmosphère d'une époque. Sur ce dernier plan, les « journaux » gagnent la partie. Etant donné que l'érudition doit être désormais sans larmes, on a plaisir à se laisser duper par un passé mis au présent et où la vérité demeure intacte.

KAFKA CONTRE KAFKA

UNE fois rangés, étiquetés dans la bibliothèque, les livres sont des événements comme les autres ; « *Avec le recul,* écrivait Sartre en 1938, *les bons romans deviennent tout à fait semblables à des phénomènes naturels* ». Pourtant, bien qu'on l'ait soigneusement placé dans l'armoire parmi les « écrivains de l'absurde », Kafka nous échappe encore.

Depuis quelques années, les lents et pieux travaux de Max Brod, les traductions de Vialette et de Marthe Robert ont mis à jour, derrière l'œuvre officielle de Kafka, une région maudite d'où elle procède essentiellement. Ainsi, les *Préparatifs de noce à la campagne* (1), livre qui réunit les premiers textes écrits par Kafka, nous rappelle qu'une idée toute faite est, en littérature, plus dangereuse qu'un contresens. C'est que la *Tentation au village,* le *Journal,* les *Lettres à Miléna* nous découvrent un Kafka différent de l'image officielle, un Kafka domptant ses monstres, et cherchant, selon les lois d'un difficile et lucide examen, à inventer un monde imaginaire qui le délivre de lui-même. En luttant contre Kafka, l'auteur du *Procès* n'a-t-il pas inventé Kafka ? Ne disait-il pas, d'ailleurs, à sa femme Dora Dymont : « *Toute mon œuvre est un exercice* » ?

Franz KAFKA.
Mon œuvre est un exercice.

Ulysse

On suit aujourd'hui à travers le *Journal,* les lettres, les ébauches, un travail et une douloureuse ascèse qui conduisent l'autobiographe jusqu'aux enfers. A-t-on assez dit et répété que l'imagination était une sorte de cancer de la conscience ? Kafka nous rappelle, sans le dire, que l'imaginaire n'est qu'un instrument d'investigation supérieur.

Certes, les choses ne sont pas simples et nous saisissons ici de plus près, avec les textes réunis dans *Préparatifs de noce à la campagne,* les intentions consciéntes ou non, de l'écrivain. L'extraordinaire *Lettre au père, Le Gardien du tombeau,* cette pièce que monta, voici déjà six ou sept ans, Jean-Marie Serreau au Théâtre de Babylone, les notes diverses — tout cela découvre, au regard du lecteur moderne, un homme soucieux de construire avec sa propre chair le mythe capable de lui éclairer son être intérieur.

Rien de tout cela n'est simple. Et surtout, il est impossible de le cerner en peu de mots, car il s'agit d'une véritable transmutation psychique : Kafka ne tente-t-il pas de transformer ce que les médecins appellent des « complexes » en cette trouble et mystérieuse matière qui constitue la fiction artistique ? Cela rend bouleversante la lecture de ces manuscrits : à côté de ce voyage sur les vagues dangereuses de la mer intérieure, les promenades de Bloom racontées par Joyce dans son *Ulysse* sont des excursions de touriste !

Mythologie de Kafka

« *Kafka,* écrit justement Marthe Robert, *n'a cessé de vouloir donner un corps à l'univers ensorcelé qui constituait sa vie intérieure* ». Périlleuse tentative, car l'écrivain, sitôt qu'il prétend se connaître, c'est « l'autre effrayant », le « monstre intérieur » qu'il découvre. « *Le seul ennemi que Kafka serre de près,* dit encore justement Marthe Robert, *c'est lui-même* ». Or, cet ennemi ne se laisse point museler : il lutte, il se débat, il fait de cet « exercice », comme de toute littérature, un suicide prolongé.

S'il nous est cependant possible de lire ces pages retrouvées comme elles le méritent, c'est pour y découvrir ce cordon ombilical que les critiques et les historiens cherchent en vain à reconstituer entre l'expression imaginaire (la « poésie », diraient les surréalistes) et la vie, la vie fiévreuse et inconnue. Alors nous deviennent visibles, comme dessinées en filigrane, les lignes de force, les obsessions particulières — bref, la mythologie de Kafka. C'est qu'il fut un des seuls écrivains de son genre à mener son expérience créatrice jusqu'au bout, tout entière, comme un *moyen.*

Récupérer son existence profonde à travers la fiction, retrouver son être caché à travers les créations de l'imaginaire, c'est peut-être tomber dans la « mauvaise foi », Mais, privée de cette « mauvaise foi », l'œuvre d'art est-elle autre chose qu'un discours de rhétorique ? Si Kafka a pu devenir un écrivain, c'est qu'il se faisait de l'écrivain une image en somme bien peu littéraire : ses personnages, ses sujets de romans sont autant d'essais pour tenter de comprendre l'être intime, trop familier pour ne pas être terrible.

En-deçà de la littérature

Cela devrait nous délivrer de nos mauvaises habitudes : à force de regarder le *Château* ou le *Procès* comme des œuvres définitives, comme des « phénomènes naturels » ou des objets de musée, on a fini par tirer de ces livres une morale et une esthétique ; nombre des disciples de Kafka ont dressé la « Carte du tendre » de l'absurde et voyagent sur le lac des espoirs inutiles. (Blanchot !)

Pourtant, ce n'est point en prolongeant les thèmes de l'œuvre apparente qu'on retrouvera le sens du « kafkisme », c'est en suivant le dur et pénible chemin qui va des complexes à la fiction. La question n'est pas de reproduire l'univers concentrationnaire des romans de Kafka, mais de savoir pour quelle raison un artiste eut un jour besoin de cet univers-là, comme Dostoïewski avait besoin du suicide de Kirilov pour se réconcilier momentanément avec lui-même.

Plus que tout autre, notre époque devrait comprendre cela, qui a découvert sous la surface du roman, des sciences de l'homme, de la métaphysique, voire de la critique, la source, le foyer générateur où se nourrit l'expérience ultérieure. Sous les sciences jadis bien fermées, sous les genres littéraires autrefois séparés, l'individu réapparaît avec ses craintes et ses inquiétudes. Les plus grands livres de sociologie ou d'ethnographie ne sont-ils pas ceux où l'auteur nous associe à son investigation ? Les plus grands écrits de la littérature ne sont-ils pas ceux qui se donnent pour un exercice de connaissance indéfini ? On comprend mieux alors pour quelle raison Kafka voulait, en mourant, que Max Brod brûle ses manuscrits : son œuvre lui paraissait un formidable échec, un monstrueux malentendu. Bien avant le surréalisme, cet échec avait cependant détruit la traditionnelle conception de la littérature, comme l'échec de Kierkegaard avait, bien avant Marx, détruit la philosophie...

Jean DUVIGNAUD.

(1) *Préparatifs de noce à la campagne* (traduit de l'allemand par Marthe Robert). « Du monde entier », Gallimard, édit. 395 pages, 900 francs.

TRADUCTIONS

La violence

LA FLAMME DU SACRIFICE

par Albrecht Goes, traduit de l'allemand par Pierre Bertaux, 104 pages. Ed. Albin Michel, 250 fr.

IL y a longtemps de cela, en Allemagne, Mme Walker tenait une boucherie. Son mari disait souvent : « Dachau, c'est un nom qui ne se trouve pas dans les Evangiles. » Un jour de 38, une femme était venue lui demander une demi-livre de pot-au-feu : elle portait une étoile jaune sur son manteau.

Et puis la guerre avait éclaté. Mme Walker avait été désignée pour une « mission spéciale ». Sa boucherie devenait celle où les Juifs seraient servis et, « naturellement », ils seraient servis le vendredi après-midi à six heures. « C'est exprès qu'on leur avait fixé cette heure pour leurs achats, histoire de leur gâcher le début du sabbat. » Mme Walker obéissait et servait les Juifs. En même temps, elle se mettait à comprendre. « J'ai compris pourquoi certains d'entre eux étaient si fatigués qu'ils étaient obligés de s'appuyer au comptoir. »

Etrange parodie

Parfois, des hommes en uniforme venaient, ouvraient une Bible et récitaient des ordures comme si c'était des psaumes. Etrange parodie, étrangement efficace. Car, un peu plus tard, Mme Walker, ayant rendu quelques services à ses clients, surtout par fatigue de les entendre dire : « Une demi-livre de bœuf à bouillir, je vous prie », un pasteur était venu, avec sa Bible, et avait récité les vrais psaumes. La boucherie était devenue la synagogue. Et à force de s'entendre moquer : « Vos Juifs du vendredi soir », Mme Walker en était venue au désir de répondre : « Parfaitement, *mes* Juifs. » Un autre jour, elle avait enveloppé un morceau de viande dans un papier où quelque chose était écrit : « Ils sont venus chercher Sigi. Camp de Theresienstadt, bloc 17. »

Et puis, car les choses allaient vite, Mme Zalevsky, au quatrième mois de sa grossesse et qui avait demandé un supplément de ration, avait reçu cette réponse : « Il n'y a pas lieu de mettre au monde un bâtard juif. Allez vous faire avorter. Service de santé, section D. » Mme Zalewsky avait offert à Mme Walker sa voiture d'enfant : « Peut-être qu'un jour elle pourra vous servir. » A ce moment, la bouchère avait pris une décision. Et quand, quelques mois après, on avait vu brûler la boucherie, personne n'avait compris : « Avait-elle voulu soumettre tout cela, et sa maison et elle-même, à la purification par le feu ; avait-elle estimé nécessaire le don de soi au brasier du sacrifice ; ou bien, tout simplement, était-elle trop lasse pour revenir à un univers où une maman en vient à se séparer de sa voiture d'enfant ? »

Peut-être rien n'a-t-il été écrit de plus puissant sur l'antisémitisme nazi que ce récit bref, calme, d'une incroyable douceur. Albrecht Goes avait déjà montré dans *Jusqu'à l'aube* où peut aller le murmure et quel pouvoir il détient, quel effet poignant est celui du *suspense* quand il ne dispose que de silence et d'allusion. *La flamme du sacrifice* va plus loin : l'angoisse que communique le livre a été rarement atteinte par des mots si totalement dépourvus de couleur et de relief. L'angoisse par la limpidité, l'angoisse dans la sobriété, cela semblait impossible. Albrecht Goes fait boire à son lecteur une eau très pure et qui n'a presque pas de goût : et le lecteur a peur.

ROMANS

Le monde du silence

LA NUIT DE LONDRES

par Henri Thomas. Ed. Gallimard. 160 pages, 390 francs.

IL n'y a plus guère, aujourd'hui, d'écrivains méconnus. « Cela se saurait », disent les gens généralement bien informés. Certaines œuvres, toutefois, restent ignorées du public auquel elles s'adressent, peut-être parce qu'elles ont besoin du silence pour vivre. Les romans d'Henri Thomas, à peine écrits, à peine parus, s'effacent ainsi dans l'ombre même qu'ils se proposent de décrire, et l'on pourrait donner à toute son œuvre le titre qui figure sur un de ses recueils de poèmes : *Le Monde absent.* Le sujet — si l'on peut ainsi parler — de *La Nuit de Londres* n'est pas sans rappeler celui de *L'Emploi du temps* de Michel Butor : un homme marche dans une ville qui lui est étrangère.

Le monde, ici comme là, est d'abord le lieu d'une pérégrination. Mais tandis que le héros de Butor se heurte à des obstacles très réels, cherche à se retrouver dans la broussaille épaisse des rues, des visages, des monuments qui composent à ses yeux un paysage obsédant — Londres, sa foule, sa nuit ne sont plus pour le personnage qui dit « je » dans le livre de Thomas qu'un décor fantomatique, une sorte d'abime où le jette le vertige de l' « absence ». « *J'étais dans le vide de la nuit, il y avait des gens, mais la foule n'existait pas, n'avait jamais eu lieu.* » L'un essaie de se conquérir, l'autre de se perdre. Ils n'y réussissent, naturellement, ni l'un ni l'autre.

L'Emploi du temps s'achève sur le départ du héros pour des lieux où nous ne le suivrons pas. Le narrateur de *La Nuit de Londres* meurt à la fin du roman. Mais nous l'apprenons par hasard, en lisant les quelques pages de commentaires qu'un ami ajoute à son récit. Cette mort n'était pas nécessaire. Aussi bien ne s'est-elle produite, croit-on, que par accident. Pourtant, en un autre sens, cette errance sans but, cette danse autour du rien ne pouvaient s'achever que dans la mort, qui est la figure humaine de l'absence. Il semble que la littérature, pour Thomas comme pour Blanchot, s'accomplisse non pas dans le mouvement d'appropriation, d'enrichissement, qui caractérise d'ordinaire le roman, mais au contraire, dans un mouvement de retrait, de purification.

Les personnages se réduisent à des ombres, les événements à des incidents. Le temps s'abolit, jusqu'à n'être plus que la répétition inlassable, interminable, d'une même minute vide.

Vient de paraître le numéro 21 de :

SOCIALISME OU BARBARIE

AU SOMMAIRE :

Claude LEFORT : Retour de Pologne.

Pierre CHAULIEU : la Voie polonaise de la bureaucratisation.

Tracts, manifestes et appels publics pendant la révolution hongroise. Récits de combattants de la révolution.

PANNONICUS : les Conseils ouvriers de la révolution hongroise.

Jean AMAIR : la Restalinisation de la Hongrie.

Hugo BELL : Une grève de seize semaines dans le Schleswig-Holstein.

D. MOTHE : LES OUVRIERS FRANÇAIS ET LES NORD-AFRICAINS.

et le MONDE EN QUESTION

par Y. Bourdet, Dinsbach, Gérard Genette Ph. Guillaume, F. Laborde, R. Maille.

Le N° 192 p. : 200 fr. Kiosques et librairies
42, r. René-Boulanger, PARIS-X° - C.C.P. 11987.19

Le XVII° siècle comme si vous y étiez

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVII° SIÈCLE par Antoine Adam. Tome V. *La fin de l'école classique* (Domat, 356 pages, 980 francs.

CINQ volumes : une grande histoire de la littérature au grand siècle. On pouvait croire que tout était dit après tant et tant de publications : mais M. Antoine Adam, professeur à la Faculté de Lille, a réussi à écrire, pour reprendre une formule journalistique, « le roman vrai des lettres françaises d'Henri IV à la mort de Louis XI . ». Roman par le don de la vie, vérité stricte par l'abondance et la précision de l'information.

Voyez par exemple ce cinquième acte dont le sous-titre pourrait être « Mort et Transfiguration ». Nous voyons sortir, accablés d'ans, quelques-uns des grands personnages des volumes précédents : Racine, Boileau, La Fontaine, tous les trois tournés vers le passé, trop vieux pour regarder d'un œil neuf les mœurs et les idées nouvelles. Au centre de la scène, deux grands adversaires: Bossuet, dont M. Adam trace à sa manière, c'est-à-dire en accumulant des petits faits vrais, un portrait effroyable, et Fénelon qu'il traite bien mieux. Ce qui se débat entre eux, ce n'est pas seulement une querelle d'évêques ou de théologiens, c'est la manière même de prendre la vie, c'est tout le système des idées religieuses, mais aussi politiques et sociales de l'époque. Et derrière eux voici quelques personnages nouveaux : La Bruyère qui, par les idées, sinon par la sensibilité, se range plutôt parmi les partisans du passé, puis Saint-Evremond, Fontenelle, Pierre Bayle, les trois grands annonciateurs de l'esprit nouveau. Enfin, dramaturges, poètes, romanciers, historiens, toute la figuration intelligente de cette queue de siècle et de cette fin de règne.

Stratège en chambre

M. Adam a dépouillé les lettres, les témoignages, les mémoires, tous les documents des contemporains qui permettent de situer les hommes et les œuvres. Il ne néglige pas le trait de caractère ou l'anecdote : dans la fameuse page de l'oraison funèbre de Condé sur laquelle nous avons tous glosé au collège, Bossuet raconte fort bien la bataille de Rocroi, mais il a confondu l'aile droite et l'aile gauche de l'armée française comme un stratège du Café du Commerce, et cela change tout ; si Richard Simon comparait le pasteur Jurieu à la bête à deux cornes de l'Apocalypse, c'est parce que ces cornes, Pierre Bayle les lui avait fait porter, etc. Mais le foisonnement des détails vivants ne doit pas cacher l'intérêt profond de l'entreprise qui est ailleurs.

L'histoire de M. Adam, c'est une pitié, est un monument d'érudition, d'honnêteté, d'intelligence, mais nos beaux esprits n'y trouveront à peu près rien, pas le moindre Corneille à la sauce Bertolt Brecht, le moindre Pascal à la lumière du marxisme, ni le plus petit de ces brillants développements dialectiques dont le dernier de nos licenciés est fort capable. Imaginez la fadeur d'un travail dans lequel on néglige de nous rappeler que Corneille travaillait pour le T. N. P. et que Pascal préparait un traité sur les effets de l'opium du peuple.

La crise du classicisme

Cela est d'autant plus insolent que M. Adam nous donne vraiment le sentiment de mieux approcher des hommes et de mieux comprendre les œuvres. Il a même la prétention de replacer les uns et les autres dans le mouvement général des idées et de la société. Il montre par exemple fort bien ici comment le classicisme de la grande époque du règne de Louis XIV se défait à mesure que le roi-soleil s'avance vers son déclin, mais aussi comment cette crise de l'ordre classique est en même temps une crise de croissance de l'humanisme qui veut assimiler de nouveaux éléments. Il faudra désormais lire ce volume en même temps que l'ouvrage classique de Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*, qui couvre exactement la même période : 1680-1715. M. Adam ne corrige pas les vues générales de Paul Hazard, il les tempère par le souci de nous

Antoine ADAM.

montrer les hommes tels qu'ils étaient en ces années tournantes, sans nostalgie du passé, sans aspiration aux transformations révolutionnaires. Ce n'est pas seulement le bourgeois, c'est l'homme qui va entrer dans un siècle nouveau, avec un optimisme d'autant plus robuste qu'il se sent l'héritier des immenses progrès que la littérature, la science et la philosophie lui ont permis de faire dans la connaissance de lui-même au cours du siècle qui s'achève.

L'ouvrage de M. Antoine Adam est un de ceux qui permettent de revenir à un moment de l'aventure humaine et de faire le point « comme si vous y étiez ».

Robert KANTERS.

C'est dire que nous nous trouvons ici à la limite extrême du roman, et peut-être de toute œuvre écrite, au point où la parole doit céder la place au silence. Mais ce silence, pour vide qu'il soit, n'est pas un silence désespéré. Tout se passe plutôt comme si une aventure nouvelle, une aventure vraie, la « vraie vie », à partir de là devenait possible. Henri Thomas n'a de cesse qu'il nous ait ramenés à l'*origine* et l'on pourrait dire qu'il cherche à nous y fixer, à nous y enfermer si précisément ce n'était pas un lieu sans forme, une prison ouverte à tous les vents et d'où nous sommes déjà sortis. Il nous appartient d'imaginer la suite : c'est un roman qu'il n'écrira pas.

ESSAIS

MILIEUX JUIFS DE LA FRANCE CONTEMPORAINE A TRAVERS LEURS ÉCRIVAINS

par Pierre Aubery. Ed. Collection «Recherches en sciences humaines». Plon, éditeur. 400 pages, 1.500 francs.

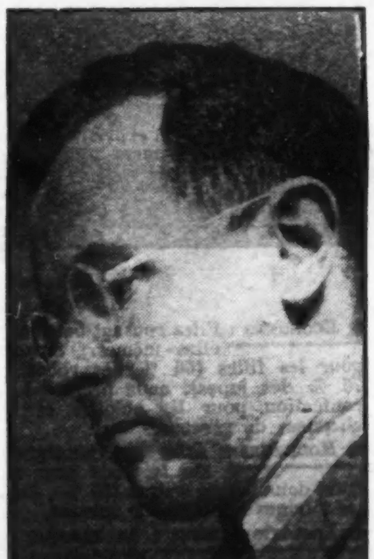
«QU'IL *y ait une condition juive pour les personnes d'origine israélite vivant en France depuis l'émancipation, les écrivains juifs n'en ont guère pris conscience avant qu'éclate l'affaire Dreyfus.* »

C'est l'analyse sociologique de cette condition *artificiellement créée* que tente Pierre Aubery.

Mais la description des *Milieux juifs de la France contemporaine* est complexe : les institutions démocratiques ont si profondément pénétré la vie de ce pays qu'on ne saurait parler de « ghetto » ; tout au plus peut-on évoquer les difficultés temporaires rencontrées par certains émigrés fuyant les persécutions d'Europe centrale. Si l'on peut dire que la force d'une société tient à sa puissance d'intégration et aux « chances » qu'elle procure à ses nouveaux membres, la société française est, de ce point de vue, une des plus solides qui soient.

Or, deux fois dans l'histoire récente, au moment de l'affaire Dreyfus et au moment du nazisme, un antisémitisme *artificiel*, inventé par quelques intellectuels doués de ressentiment, tend à rappeler aux juifs qu'ils détiennent une mystérieuse essence, obscure, malfaisante. Drumont a pu parler d'une « race dangereuse ».

Si, comme le rappelait Sartre autrefois, l'antisémitisme est une fuite dans l'irrationalisme, on peut noter avec Aubery qu'il n'apparaît qu'aux moments où la société française vient de



Henri THOMAS.
Une minute vide.

subir une humiliation « nationaliste » ; un complexe d'infériorité entraine presque toujours alors la recherche d'un adversaire mystérieux. Cependant, on ne saurait parler d'un antisémitisme cohérent, politique comme il existait dans l'ancienne Allemagne ou dans l'ancienne Russie.

D'ailleurs, les juifs persécutés eux-mêmes récusaient l'antisémitisme. En 1943-44, Marc Bloch ou Jean-Jacques Bernard refusaient de se réclamer de leur « race » (ce qui aurait été donner raison au vainqueur) et désiraient mourir en tant que combattants français. N'avaient-ils pas, à cette époque, plus de droit que leurs gardiens à se réclamer d'une tradition démocratique momentanément oubliée et de ce qu'ils incarnaient symboliquement : la Révolution de 89 ?

Il est significatif que Hitler et plus tard Staline condamnèrent les juifs au nom de leur « internationalisme », de leur « cosmopolitisme » (baptisé « sionisme »). On ne peut alors que sourire en se souvenant de Maurras et de Drumont qui les condamnaient, eux aussi, mais au nom de leur « germanité » ! Entre les deux versants de cette dialectique, la description sociologique de Pierre Aubery est une importante contribution aux *rencontres de civilisations*. Il tente en somme avec les juifs ce que Frazier avait fait avec les noirs d'Amérique dans un livre connu, *Bourgeoisie noire*. On lui reprochera sans doute d'avoir limité son information aux seules déclarations d'intellectuels ou d'hommes politiques, aux seuls textes d'écrivains. Mais c'est sans doute la preuve supplémentaire de l'absence de racisme en France que cette abondance d'écrivains indépendants. On serait bien en peine d'analyser les mêmes situations dans les pays où l'antisémitisme veut dire le « ghetto », le pogrome et le camp de déportation.

— LE LIVRE DONT ON PARLE —
LES SECRETS DE L'EXPEDITION D'EGYPTE
par Merry et Serge BROMBERGER
aux
EDITIONS DES 4 FILS AYMON
39, rue Vaneau - PARIS

ÉCONOMIE

L'échec des doctrines

STRUCTURES ET PERSPECTIVES ÉCONOMIQUES DU XX° SIÈCLE

par François Paulhac. Librairie philosophique J. Vrin, Paris. 301 pages, 1.500 francs.

D'UNE sage formule balancée, M. Paulhac indique à la fois, dès l'avant-propos de ces *Structures et perspectives économiques du XX° siècle*, l'étendue de son ambition et les limites de sa prudence : « En économie plus qu'ailleurs, écrit-il, la séduction des systèmes ne doit pas dissimuler la complexité du réel, la relativité des situations et la marge d'indétermination inhérente à toute initiative humaine ».

Ayant ainsi avoué sa méfiance à l'égard des systèmes, l'auteur s'élève à la fois contre un socialisme plus ou moins démagogique qui aboutit au plein emploi dans la médiocrité, au détriment des investissements productifs, et même de la conservation du potentiel économique, et contre la théorie marxiste selon laquelle l'Etat a l'initiative et la responsabilité de toute activité économique. Et il porte également condamnation d'un libéralisme qu'il juge fortement ébranlé par les problèmes d'équilibre global : le libre jeu des mécanismes spontanés risque de conduire au chômage permanent et à une surproduction (par rapport à la demande solvable).

Ayant ainsi déblayé le terrain, l'auteur examine d'abord les divers éléments de la production des biens, puis le problème de leur répartition, exposant en particulier les mécanismes de cette répartition : banques, change, etc. Sa conclusion : hostile aussi bien au collectivisme planificateur qu'à un capitalisme libéral dont l'ère est révolue, M. Paulhac admet la nécessité de la prévision économique pour éviter l'arbitraire de la gestion dirigiste ; il plaide en faveur de la comptabilité économique nationale et de la technique des budgets économiques.

Ce livre équilibré, qui fait avec rigueur et intelligence le point des doctrines économiques classiques, est écrit dans un langage simple et clair.

LE DIABLE

L'ESSAI de Roland Villeneuve, « Le Diable dans l'art » (Ed. Denoël), porte le même titre qu'un ouvrage de Jacques Levron publié en 1934 et appartient à la même famille que « Le Diable en littérature », de Maximilien Rudwin, dont l'auteur découvrait naguère Satan chaque année chez un nouvel écrivain : en 1920 chez Huysmans, en 1921 chez Barbey d'Aurevilly, en 1922 chez Chateaubriand, en 1923 chez Gautier et chez France, en 1924 chez Nodier et chez Béranger, en 1925 chez Balzac, en 1926 chez George Sand et chez Maupassant, en 1928 chez Nerval et chez Flaubert, et que la mort dut emporter en plein effort.

L'art et la littérature ne sont pas les seuls refuges du Diable.

LA MUSIQUE :

« Le Diable est le plus grand de tous les musiciens. Il a créé la gamme chromatique. C'est pourquoi Richard Wagner a tant admiré le Diable dans la musique. Qu'est-ce que Parsifal, sinon une version de la messe noire ? » (J.G. Huneker). Et L'Asmodée du Diable boiteux déclare : « Je suis l'inventeur des carrousels, de la danse, de la musique, de la comédie et de toutes les modes nouvelles ». Sans compter Victor Hugo, qui a exprimé plusieurs fois la croyance populaire en l'origine diabolique de la musique. Sans compter Hector Berlioz.

LE RIRE :

« Le comique est un élément damnable et d'origine diabolique » (Baudelaire). « Le rire et la gaîté ne viennent pas du Bon Dieu mais du mauvais diable » (Saint Jean Chrysostome, VII, 9 ; X, 590).

LA FEMME :

La femme est « l'instrument employé par le Malin » (Saint Cyprien). « Femme, tu es la porte de l'enfer » (Saint Tertullien). « La femme est la face féminine de l'Autre, la plus dangereuse incarnation du Mauvais » (Baudelaire).

OU BIEN LE DRAME :

« La vraie action dramatique n'a lieu qu'au moment où le Diable s'y glisse en antagoniste » (Frédéric Hebbel).

MODE

L'âge difficile

UN peu trop rondes ou un peu trop maigres, les filles entre 10 et 14 ans sont bien difficiles à habiller. C'est l'âge vraiment « ingrat » où des visages étonnants de fraîcheur couronnent des corps maladroits.

Il faut renoncer pour elles aux robes « froufroutantes » qui leur donnent l'air de petites filles attardées ou de fausses jeunes filles, et préférer des tenues simples et souples qui évitent de souligner leur silhouette à peine ébauchée.

Une solution parfaite : le blazer bleu marine et la jupe plissée grise ou écossaire, portés soit avec un chemisier, soit avec un tricot très large et un peu long. L'ensemble que nous avons photographié est tout à fait classique : la jupe en tergal plissé montée sur élastique vaut 4.700 francs le 10 ans et le blazer 7.300 francs (chez Halphen, 52, rue de Passy).

Mais, à cette époque de l'année, certaines réunions familiales (mariage, première communion) nécessitent l'achat ou la confection d'une robe. Le modèle de Lempereur (en vente chez Pamplemousse, 183, boulevard Saint-Germain) correspond bien à ce qu'il est possible de porter à cet âge : tissu pied de poule gris et blanc extrêmement discret, corsage très simple, petit col blanc, jupe légèrement froncée, il est parfaitement strict, la seule note de fantaisie étant un petit nœud et une ceinture étroite en gros grain vert.

Que l'on achète tout fait ou que l'on fasse faire, pour cet âge il faut éviter en tout cas :

- Les tissus brillants qui donnent l'air d'aller à la noce.
- Les décolletés... pour montrer quoi ?
- Les jupes droites disgracieuses avec des talons forcément plats et des chaussettes.
- Les ceintures hautes qui ceignent des tailles inexistantes.
- Les grands imprimés (préférer les raies et les pois classiques).
- Les gros nœuds dans le dos, complètement passés de mode.
- Les smocks, charmants jusqu'à six ans.
- Attention également à la longueur, la jupe ne doit jamais découvrir le genou, ni dépasser la moitié du mollet.

La solution est facile...

PSYCHOLOGIE

Un détail important

D'UNE récente étude de marché, il ressort que les mères ont des idées très précises sur la façon dont elles choisissent les vêtements de leurs enfants.

- RAISONNABLES : Elles préfèrent acheter au printemps et en été, époque où les dépenses de logement et d'alimentation sont relativement moins élevées. 85 % des robes et des jupes de petites filles et 82 % des blouses et des chemises se vendent aux beaux jours.
- ECONOMES : Elles cousent beaucoup elles-mêmes. Surtout pour les filles (66 % des robes et 76 % des jupes), mais préfèrent la confection pour les culottes et les chemises de garçons.
- MODERNES : Elles se renseignent sur la mode pour enfants dans les magazines (60 %), dans les vitrines (40 %) et la suivent.
- TRADITIONALISTES : La marque la plus connue de vêtements d'enfants est « Petit Bateau », dont le souvenir leur reste de leur enfance.
- GÉNÉREUSES : Elles achètent 30 % des robes et barboteuses pour les enfants de 1 à 5 ans pour en faire cadeau.

Mais, en dehors des questions pratiques, l'habillement des enfants pose certains problèmes psychologiques.

Un enfant peut-il être gêné par le genre de vêtements qu'on lui fait porter ? Sans doute puisque les cas sont fréquents dans toutes les consultations psychiatriques pour enfants. Il y a donc des erreurs à éviter. Nous avons posé sur ce sujet quelques questions à une jeune psychologue du Centre Claude-Bernard.

Q. — *Est-il important qu'un enfant soit plus ou moins bien habillé ?*

R. — Non. Ce qui compte, c'est qu'il soit habillé dans la même note que ses camarades. L'enfant a horreur de se singulariser, surtout avant l'adolescence. Il ne doit être ni trop négligé si ses camarades de classe sont soignés, ni trop « habillé » si ses amis sont simplement vêtus. L'enfant à qui on fait finir en classe son ancien costume du dimanche est très malheureux.

Q. — *Y a-t-il un inconvénient à habiller exactement pareil deux enfants d'une même famille ?*

R. — Dans l'ensemble, les enfants n'aiment pas être habillés pareil. Ce sont les mères qui trouvent cela gentil. Sur deux enfants habillés pareil, l'un est presque toujours mécontent, surtout au-delà de sept ou huit ans.

Q. — *Faut-il les laisser choisir eux-mêmes leurs vêtements?*

R. — Oui, dans la mesure du raisonnable. Laisser exprimer leurs goûts à nos enfants, c'est le meilleur moyen de les aider à former leur goût d'une façon générale. D'après une enquête effectuée récemment, 30 % des mères tiennent compte de l'avis de leurs enfants dans le choix de leurs vêtements. Ce n'est pas beaucoup.

Q. — *Est-il mauvais de faire*

C'est toujours lui le vrai, uniquement au beurre : il est fait à Nantes par Lefèvre-Utile suivant la recette d'autrefois. C'est lui le meilleur biscuit que vous puissiez trouver

LU

le véritable petit beurre

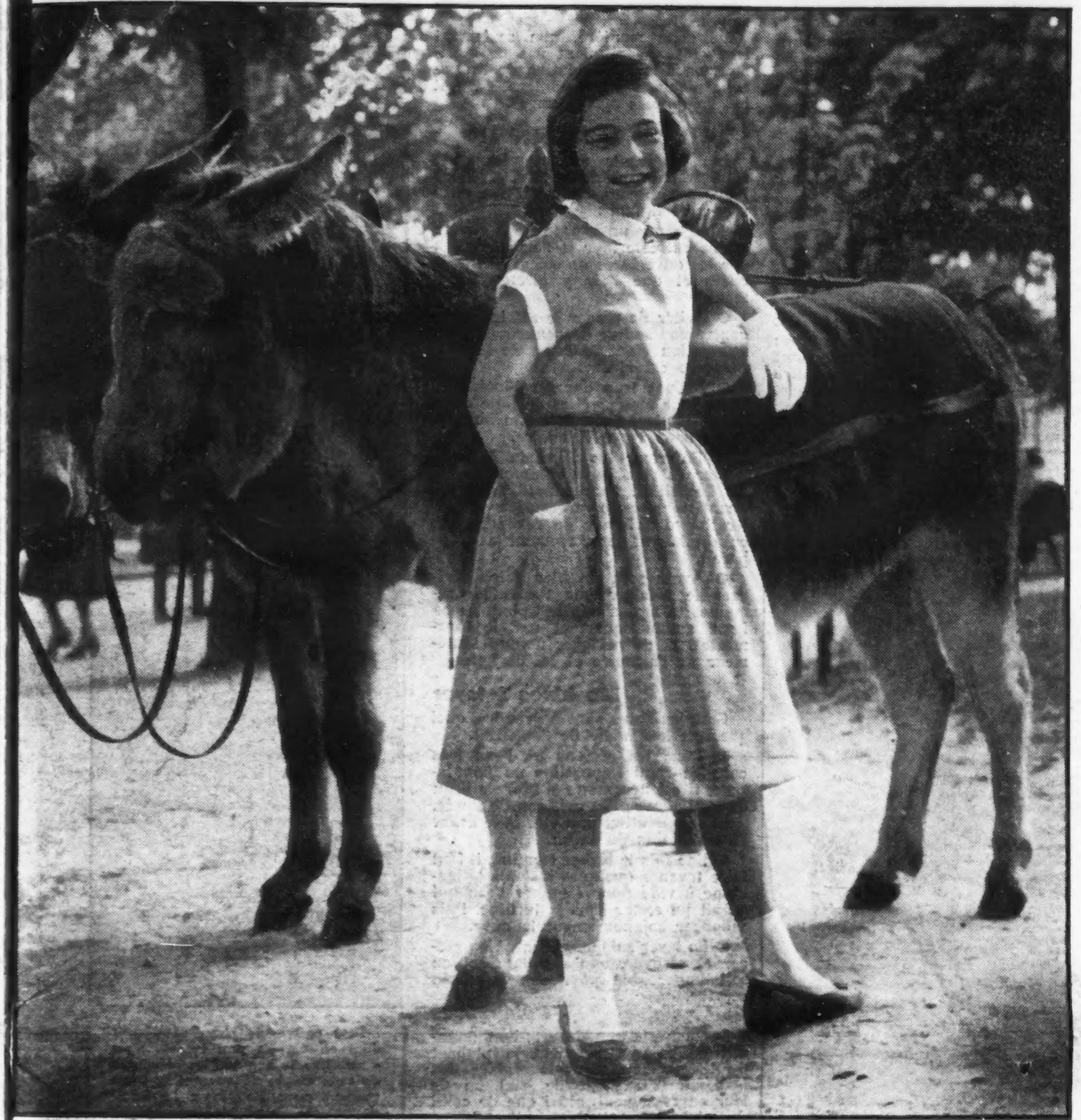
Robinson

240, Fg St-Honoré - Paris-8e (angle av. Hoche)

« PRET A PORTER »
pour vos jeunes garçons
pour vos grands fils
jusqu'à 20 ans
La qualité du Faubourg-Saint-Honoré
...les prix les plus avantageux

D. FANNY

Modèles exclusifs
TISSUS HAUTE COUTURE
TAILLEURS ET ENSEMBLES
à partir de 18.000 francs
22, RUE DE LA PAIX



..mais il y a la famille.

porter au cadet les vêtements de l'aîné ?

R. — Non, si l'on prend quelques précautions. Il faut retailler, apporter une petite modification qui donnera au plus jeune la certitude que l'on a pensé à lui, que l'on ne s'est pas contenté de lui repasser un vieux vêtement.

De même, dans les achats. Les mères achètent pour l'avenir, de sorte que pendant un an l'enfant est habillé trop grand. Puis, l'année d'après, comme il a grandi plus que l'on ne pensait, il est habillé trop court. Or, les enfants souffrent lorsque les vêtements ne sont pas à leur taille.

Q. — A quel âge peut-on leur donner conscience que la tenue vestimentaire a son importance?

R. — Pour les garçons, guère avant 13 ans. Jusqu'à l'adolescence, ils n'attachent généralement aucune importance à ces questions. Une remarque comme : « Puisque tu n'es pas assez grand pour prendre soin de tes affaires neuves, je ne pourrai plus te les confier », peut avoir un résultat. Mais n'espérez pas trop.

Les filles, au contraire, sont très tôt fières de leurs robes. Dès 4 ou 5 ans, elles se sentent responsables de leurs affaires et en sont même jalouses.

Et les mères sont généralement les premières responsables de cette coquetterie précoce. Aller en consultation à l'hôpital, par exemple, ou aller à la maternelle est une épreuve sociale. On met les petites sur leur trente et un, et ces malheureuses n'osent plus faire un geste de peur d'abimer leur belle robe.

Q. — Y a-t-il un inconvénient à faire porter des pantalons longs aux filles ?

R. — Aucun en ce qui concerne les petites. A la maternelle et à l'école primaire, le port du pantalon est autorisé. De toute façon, entre 6 et 11 ans, la fille traverse une phase où elle a envie de se transformer en garçon. Le pantalon et la queue de cheval en sont les signes extérieurs. Ce n'est inquiétant que si ce stade se prolonge au-delà de la puberté.

Dans les lycées, ce sont les chefs d'établissement qui décident ou non d'interdire le pantalon. Il est presque partout permis par les grands froids et prohibé le reste du temps. C'est au pantalon trop collant et au chandail trop décolleté que l'on fait la chasse dans les lycées de filles. Il s'agit surtout de lutter contre un certain exhibitionnisme des adolescentes.

EDUCATION

Le problème de l'internat

S'IL est difficile, dans bien des grands centres, d'être admis comme externe dans un établissement secondaire ou technique (même les établissements privés inscrivent leurs élèves de longs mois à l'avance), il faut être virtuose ou tout simplement prévoyant à l'extrême pour y entrer comme interne. Tel grand lycée de jeunes filles de Paris reçoit en tout 104 pensionnaires. On en a refusé l'an dernier des centaines : les places sont retenues des mois, voire des années à l'avance. Les familles qui veulent placer leurs enfants en internat doivent donc y songer maintenant: elles risquent fort, sinon, de les faire échouer en octobre dans quelque cours « Papillon ».

Mais la multiplication des écoles dans les petites villes, les facilités de transport naguère inexistantes, ont modifié en quelques dizaines d'années la physionomie des internats.

Le fait de mettre des enfants « en pension » n'est plus pour les parents une façon commode de se décharger du soin de leur éducation. Il représente au contraire souvent un gros sacrifice financier consenti pour le mieux-être des enfants. Il est donc indispensable de faire comprendre l'importance de cette décision : loin d'être une sanction, l'internat doit représenter au contraire une promotion.

D'une manière générale, cependant, l'internat sera évité dans la mesure du possible :

— aux hyperémotifs ;

— aux enfants dont les frères et sœurs restent au foyer ;

— à ceux qui en cours de placement manifestent des refus inconscients (retour d'incontinence, cauchemars, inappétence, paresse d'opposition).

Les enfants cas

Mais certains enfants posent des problèmes psycho-pédagogiques difficiles. Les parents cherchent alors dans l'internat un technicien capable de les relayer dans leur tâche délicate d'éducateur. Il s'agit généralement de cas de :

- Difficultés scolaires liées à des troubles caractériels (instabilité, entêtement) ou à des conflits parents-enfants.
- Déficiences physiques ou intellectuelles.

Pour tous ces enfants, le choix de l'internat est difficile.

Il existe des établissements — malheureusement trop souvent débordés par l'afflux des candidatures — convenant aux différents âges, caractères et possibilités intellectuelles (villages de jeunes à tendances communautaires, internats ouverts du type foyer, centres réservés aux prédélinquants, aux enfants provenant de milieux familiaux dissociés, écoles nationales de perfectionnement, etc.). En général, ne pas s'adresser directement à ces établissements, mais consulter sur rendez-vous, soit :

- Le médecin spécialiste autorisé.
- La consultation d'hygiène mentale infantile.
- Les centres médicaux ou psycho-pédagogiques.

→

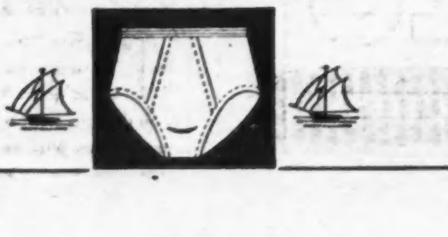
le parfum le plus précieux du monde
Huit-huit
STERLÉ
Joaillier
PARIS

AURORE
Couture pour jeunes filles
de 15 à 20 ans
TOUTES les ROBES PRINTANIERES de JEUNES FILLES
195, Fg St-Honoré (angle r. Balzac)

NOUVEAU SÉRUM DE BEAUTE
Hydrate et revitalise l'épiderme
Laboratoires GIR
7, boulevard d'Algérie - PARIS (19e) - Nord 67-91

Petite boutique
Grand choix
BAS - SOUTIEN-GORGE
GAINES - LINGERIE
REMOND - BAS DU LIDO
76-78, Champs-Elysées - PARIS

PETIT-BATEAU
Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.



LE FLIRT
Madame...
Le "flirt" ce jeu exquis d'amoureuse escrime auquel vous excellez d'instinct, évoque la fleur et le fleuret...
Est-ce pour vous rappeler que le parfum est, aux mains de la femme, une arme d'un irrésistible piquant ?
Choisissez "Flirt" de PINAUD, c'est la botte secrète qui assurera le succès de vos armes... le triomphe de vos charmes...

● Les centres d'orientation professionnelle.

(Nous tenons ces adresses à la disposition de nos lecteurs pour toutes les régions de France.)

Ne pas se décourager devant les délais parfois assez longs qui sont demandés, il y va de l'intérêt, quelquefois de l'avenir de l'enfant.

Ce sont ces centres qui se chargent de la constitution et de la transmission des dossiers.

Les prix sont très variables : de 25.000 francs environ par trimestre dans un établissement public, à 30.000 francs ou 40.000 francs par mois dans les collèges « chics ».

Nombre d'établissements recevant des enfants inadaptés sont agréés par la Sécurité sociale ou l'assistance médicale gratuite.

MAISON

Ménagez vos serviteurs

ETRE enfin en possession d'un appareil ménager désiré depuis longtemps procure une véritable joie. Encore faut-il savoir l'utiliser et l'entretenir pour qu'il continue de longues années durant à donner satisfaction.

Les fabricants, qui livrent toujours avec l'appareil une notice explicative d'emploi et d'entretien, assurent que 50 % des acquéreurs ne se donnent pas la peine de les lire (peut-être sont-elles tout simplement mal rédigées).

Voici quelques règles générales se rapportant aux appareils les plus couramment en service.

Aspirateurs

Les appareils modernes ne demandent pratiquement pas d'entretien. Ce qui importe, c'est de ne pas les maltraiter et de vider le sac très régulièrement.

Si l'on constate une diminution sensible de la force d'aspiration, il faut : 1) vérifier que les tuyaux ne sont pas obstrués ; 2) s'assurer que le filtre n'est pas colmaté par un long usage. Dans ce cas, le changer simplement.

LE RANGEMENT. — Les tuyaux souples pliés s'usent et se coupent facilement. Un bon rangement consiste à disposer en panoplie contre un mur ou la face interne d'un placard les tubes, conducteurs et accessoires.

De cette manière, non seulement les gaines ne risquent pas de s'abîmer, mais la manipulation de l'appareil, montage et démontage, se fait beaucoup plus agréablement.

Réfrigérateurs

Les fabricants et revendeurs de réfrigérateurs évaluent à 50 % de leurs possesseurs ceux qui les utilisent mal. Il faut :

● Ménager un espace de 7 cm au moins entre le mur et l'armoire, afin que les ouvertures ne soient pas bouchées et que l'air y circule librement.

● Eviter de placer le réfrigérateur contre une source de chaleur, sa consommation étant fonction de la température extérieure.

● Ne pas trop charger l'intérieur, ni couvrir les clayettes de toile cirée ou de papier. L'air doit pouvoir circuler dans toute l'armoire.

● Enfermer les aliments à haute teneur en eau, couvrir les carafes et les bouteilles. Leur humidité provoquant sans cette précaution l'accélération du givrage de l'évaporateur, en diminuant le rendement de l'appareil.

● Avoir soin de bien faire dégivrer le réfrigérateur toutes les semaines (à moins que le travail ne se fasse automatiquement par le thermostat) et de nettoyer à fond l'intérieur de l'armoire et les clayettes.

Machines à laver

Certains soins sont à prendre, quel que soit le modèle de l'appareil.

● Dans les régions où l'eau très calcaire rend impossible un bon lavage, il est nécessaire d'adoucir l'eau de lessive avec des cristaux de soude.

Cette opération doit être faite avant l'introduction du savon.

● Une fois le lavage terminé, il faut faire tourner quelques instants la machine à vide pour éliminer l'eau qui aurait pu rester sous la turbine. Puis vidanger soigneusement la cuve.

● La laver soigneusement, bien rincer et essuyer, afin que la machine soit impeccable pour son prochain service.

Cuisinières

Le mauvais rendement d'un appareil de cuisson provient la plupart du temps d'un mauvais réglage des brûleurs (s'il s'agit de gaz) ou de leur encrassement, ainsi que de celui des résistances et plaques électriques.

Il faut :

● Avoir soin de ne jamais laisser déborder un liquide d'une casserole et en tout cas de nettoyer les dégâts immédiatement.

● Après chaque repas, nettoyer la table et le dessous des brûleurs, le four si on s'en est servi.

● Ne jamais gratter l'émail avec un couteau pour enlever une tache. Laver à l'eau chaude additionnée d'une poudre savonneuse du genre Ajax. Si elle résiste, se servir d'un carré synthétique Gold Flex ou de tampons Jex.

● Toutes les semaines au moins, démonter les brûleurs, les laver à l'eau chaude additionnée d'un produit détersif. Rincer et remettre en place. Faire de même avec les pièces démontables du four.

Ce qu'il faut savoir :

Des conseillères ménagères attachées à tous les secteurs du Gaz de France, se rendent sur demande à domicile, font, s'il y a lieu, un réglage simple et indiquent les cas où il faut faire appel à un spécialiste. Elles apprennent aux ménagères à utiliser leurs appareils au mieux de leurs possibilités. Ce service est absolument gratuit.

Toutes les carrosseries d'appareils en émail se lavent à l'eau chaude ou tiède savonneuse, rincées et essuyées. Les personnes très soigneuses utilisent une fois par mois une crème spéciale destinée à perpétuer le lustre de l'émail.

IDÉES

Vite propre

UNE nouvelle teinturerie vient d'ouvrir à Paris. Elle a pour originalité de nettoyer n'importe quel vêtement en deux heures. C'est une idée ingénieuse qui permet de réparer bien des oublis ou des accidents.

Pour vérifier le fonctionnement de cette nouvelle formule, Madame Express a porté elle-même à 15 h. 30 une veste à dégraisser. A 17 h. 30, exactement, elle venait la rechercher. La veste était prête, le délai avait été scrupuleusement respecté. Les prix sont les mêmes qu'ailleurs. (Paris-Pressing, 229, rue du Faubourg-Saint-Honoré.)

PAS CHER

Pour égayer le chandail d'hiver dont on est un peu lassée, pour « habiller » le cou que les encolures de cette année découvrent trop largement, pour remplacer le traditionnel col de piqué blanc sur les robes bleu marine de cette année, Mme Express a choisi cette semaine un collier de porcelaine blanche. Harmonieusement monté, il a cinq rangs sans être lourd. A 1.900 fr., sans être « bon marché », il n'est « pas cher » si on le compare aux modèles similaires en vente actuellement. (Jeanne Vergne, 172, rue de Rivoli.)

RECETTE

Asperges Bonne Femme

● 2 kilos d'asperges ● 50 grammes de beurre ● 50 grammes de farine ● 1/2 litre de bouillon ● 1 paquet de petits oignons nouveaux ● 1 œuf. Bouquet garni. Sel et poivre.

● Eplucher les asperges. Couper la partie tendre en dés ● Avec le beurre et la farine faire un roux blanc ● Le mouiller avec le bouillon ● Ajouter les petits oignons, les asperges, le bouquet garni ● Assaisonner ● Laisser cuire à feu très doux une heure ● Lier avec un jaune d'œuf avant de servir.

Ban-Lon

Nous avions indiqué, la semaine dernière, que la robe en Ban-Lon dont nous avions publié la photographie coûtait 3.350 fr.

La maison qui nous avait communiqué ce prix à la suite d'une erreur, nous prie de préciser que cette robe coûte en réalité 5.350 fr. et s'excuse auprès de nos lectrices.

Ça, c'est d'ta faute, maman !..

Mais oui, Madame, il n'en serait pas là si, depuis son sevrage, vous lui aviez fait boire, à chaque repas, l'eau minérale de la Source BADOIT.

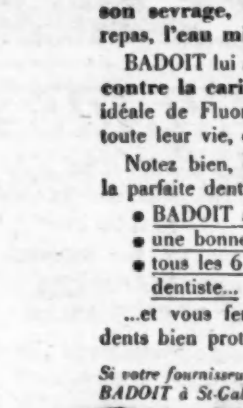
BADOIT lui aurait forgé une véritable cuirasse contre la carie dentaire, car elle contient la dose idéale de Fluor pour faire aux tout petits, et pour toute leur vie, des dents solides et saines.

Notez bien, Madame, les "Trois règles d'Or" de la parfaite dentition :

- BADOIT à chaque repas...
- une bonne hygiène alimentaire...
- tous les 6 mois une visite de contrôle par votre dentiste...

...et vous ferez de vos enfants des adultes aux dents bien protégées contre la carie.

Si votre fournisseur manque de BADOIT, écrivez à la Source BADOIT à St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.



BADOIT

BADOIT chaque jour... bonnes dents toujours !

GRATUIT

Contre simple envoi de ce bon à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), vous recevrez une attrayante brochure en couleurs sur le bon entretien des dents de vos enfants.

NOM ____________

ADRESSE ____________

COURRIER

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTE, Jean DANIEL
ACTUALITES : Sylvain ZEGEL
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET
LETTRES : François ERVAL
PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE
SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Dienane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PIGOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Maurice LEROUX, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Suite de la page 2

Pour faire taire les « Sudistes »

A quand l'Association Républicaine (ou... Démocratique, ou... Indépendante...) des Anciens d'Algérie ? Il me semble que vous ne manquerez pas d'éléments solides, si j'en juge par le courrier de *L'Express*. Cela serait le meilleur moyen de réduire au silence les « Sudistes » du gouvernement, et de montrer à l'opinion publique, *qui l'ignore encore*, que vous êtes le défenseur de l'armée, et que les anciens parachutistes ne militent pas que dans les groupements fascistes.

P. DURAND,
Paris

Lettre d'une musulmane

C'est une musulmane algérienne qui vous écrit pour vous encourager dans votre tâche, pour vous féliciter pour vos articles dont je n'ai lu, hélas ! que le premier.

Nous sommes fiers, nous musulmans, de savoir qu'il existe encore des Français justes. La France doit être fière des Français tels que vous, MM. Servan-Schreiber, Capitant, Peyrega, etc. Si tous les Français étaient ainsi, nous vivrions tous, musulmans et Français, dans une bonne entente.

Mlle V. G.,
Oran.

LES PETITES ANNONCES DE L' EXPRESS
700 francs la ligne,
(+ taxes 8,52 %)
minimum 5 lignes (encadrées)
sont reçues 37, Champs-Elysées.

OFFRES D'EMPLOIS

AIDE-LIVREUR 18 à 19 ans demandé pour livraison meubles
Se présenter le matin de 9 à 11 heures
MEUBLES EFA, 66, rue de Rennes, PARIS (6e).

Compagnie Générale de T.S.F. recherche
SECRETAIRES
DACTYLOS ou STENO-Dact. H. ou F. Ecr. ou tél. pour rendez-vous. Service du personnel, 168, boulevard Gabriel-Péri, MALAKOFF - ALE. 69-60.

PROPRIÉTÉS

RECHERCHONS POUR ACHAT
PROPRIETES rapport et agrément
LAGRANGE, 34, rue Pasquier - PARIS. ANJ. 77-65

PROPRIETES Vignobles ST-EMILION Polycultures GIRONDE
Château - Bar, tabacs - Commerces
A. DURANTON, CASTILLON-LA-BATAILLE (Gir.).

A vendre **PROPRIETE** 5 pièces, baie du Mont Saint-Michel, 1.000 m2, excellent état, 400 mètres bord de mer. Prix intéressant. Ecrire L'EXPRESS n° 128, 37, Champs-Elysées - Paris-8e.

CAPITAUX

GROS BENEFICES
à DAMES - MESSIEURS
disposant d'un capital de 1 à 5 millions. Capital restant en mains. Revenus importants tous les mois. Compatible avec situation existante. Sérieuses références. Ecrire Agence MERY 26 M, 4, rue des Italiens, en indiquant capital disponible. Discrétion assurée.

Le mensonge flagrant

« Nous ne tolérerons pas que l'on dise que 700.000 des nôtres sont des tortionnaires », déclare M. Guy Mollet à la télévision.

Cette phrase semble impliquer qu'une telle accusation a été réellement portée, et le lecteur pressé, simpliste, traduira immédiatement : « Il y a des gens qui disent que tous nos soldats sont des tortionnaires... » et il ajoutera, non sans raison : « Quels salauds ! »

Or le mensonge ici est flagrant : *personne* n'a dit cela.

Il est impossible de ne pas voir dans la phrase précitée une véritable malhonnêteté intellectuelle et une manœuvre qui relève de la plus basse polémique.

MAURICE HOLLAND,
Reims.

Sans enthousiasme

Merci à J.-J. Servan-Schreiber pour la série de ses articles et pour le courage dont il fait preuve.

Qu'il sache qu'il a derrière lui un grand nombre de rappelés qui ne sont pas les manifestants des Champs-Elysées, mais des gens qui, pendant six mois, ont fait leur travail correctement, sans grand enthousiasme... hélas ! Car ils n'ont jamais eu l'occasion ou le motif de s'enthousiasmer.

LOUIS BÉROD,
sous-lieutenant de réserve,
Lyon.

La récompense

Si vous pensez que mon témoignage vous soit utile, pour augmenter d'une faible unité la masse de ceux qui prouveront au ministre de la Défense nationale que la démoralisation d'une armée ne vous incombe pas, mais a pour responsables ceux-là même qui vous accusent, je suis à votre service.

Je vous apporterai mon témoignage, mon cahier de faits vécus, mes négatifs de photos, parce qu'après lecture de vos articles « Lieutenant en Algérie », je crois de mon devoir de vous aider.

Ayez beaucoup de courage pour poursuivre vos actions contre toute la pourriture dans laquelle nous stagnons.

Un jour, vous recevrez la récompense de votre lutte en constatant l'amalgame des bonnes volontés françaises que vous aurez réalisé.

ADJUDANT-CHEF P.
Algérie.

Assainir Paris

Depuis plusieurs années que le projet de transférer les halles centrales en dehors de Paris a été annoncé, pourquoi cet assainissement du centre de la plus belle capitale du monde ne retrouve plus aucun écho ? (...)

Place Beaubourg, au sein même des tas d'immondices (relevées en fin de journée) des camions énormes, des dépôts d'emballage, des clochards et des prostituées attirés par ce quartier s'élèvent un groupe scolaire, un jardin d'enfants et une école religieuse des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. A une époque où la protection et l'hygiène de l'enfance sont prônées de toutes part, où nos enfants ont tant besoin d'air pur et d'exemples sains, c'est un crime pour l'humanité. (...)

Pour un groupe de mères indignées.

Mme MARTINET
Professeur honoraire
de l'enseignement primaire
Paris.

La peur dans les mines

La lecture de votre article sur le métier de mineur m'a causé une grande joie : celle de voir présentés dans un journal d'importance des faits dont on est le témoin depuis des années. Votre reportage me paraît remarquablement objectif et équilibré. Tout est dit... ou presque; il me semble en effet qu'il faudrait faire allusion au climat de peur qui règne actuellement à tous les échelons de la hiérarchie minière. Il en coûte cher à un abatteur de dénoncer les prix de tâche ou de refuser le rabiot; il risque d'être envoyé dans une taille plus pénible encore et dans un point plus poussiéreux. Un employé d'administration ayant fait grève le 11 mars s'est vu molesté. « Au bureau, on ne fait pas grève. » Un ingénieur représentant la direction dans une réunion paritaire et ayant émis un vote favorable aux ouvriers a été prié de quitter le groupe; on a découvert le sens de son vote en analysant l'écriture des bulletins... le scrutin étant secret.

Abbé P. L.,
Liévin.

Les Nordafs' chez Renault

Le texte de D. Mothé « Les Nordafs' chez Renault », publié dans notre dernier numéro, est extrait d'une étude sur « Les ouvriers français et les Nord-Africains » publiée dans le n° 21 (mars-mai 1957) de la revue *Socialisme ou Barbarie*.

Voici de nouveaux théâtres

Vous avez publié récemment une fort intéressante interview de Jean Vilar où il fait remarquer que la banlieue parisienne ne possède qu'un théâtre convenable et posait cette question : le Conseil général, que fait-il ?

Puis-je me permettre de rappeler à vos lecteurs que l'office d'H.L.M. de la Seine possède, grâce à Henri Sellier, son fondateur, dans ses cités-jardins, deux spacieuses salles de spectacle à Suresnes et à Champigny-sur-Marne, et que des représentations du T.N.P. y ont rencontré le plus grand succès ?

J'ajoute, pour répondre à la question posée par Jean Vilar, que le Conseil général de la Seine ne se désintéresse nullement de ce problème des théâtres de la banlieue.

L'achèvement d'une salle de spectacle des plus modernes est en cours dans la cité-jardins de Stains grâce à une subvention accordée par le Conseil général ; et il est permis d'espérer qu'une subvention complémentaire due à l'initiative prise par M. Pelletier, préfet de la Seine, permettra l'aménagement complet de cette salle et sa mise en service dans quelques mois.

Enfin, un quatrième projet tendant à la création d'une grande salle de spectacle à Châtenay-Malabry est à l'étude ; mais sa réalisation exigera sans nul doute le concours de l'Etat et du département de la Seine.

P. GRUNEBAUM-BALLIN,
Président de Section
Honoraire au Conseil d'Etat,
Paris.

Le sursaut contre la bombe H

Qu'attend donc la presse — et singulièrement la presse de langue française — pour éveiller nos contemporains au péril croissant que fait courir à l'humanité l'aveugle ou criminelle obstination des tripoteurs de bombes thermonucléaires (ou simplement atomiques) d'Est et d'Ouest ? (...).

Il me paraît que l'on pourrait commencer par une enquête — internationale, au besoin — sur la pollution, dès à présent effective dans certaines régions du globe, de l'atmosphère et de certains produits (alimentaires et autres) de consommation courante. Mais la question a d'autres aspects, un aspect moral et un aspect juridique, par exemple : il y a des responsabilités (en chaîne) à établir et à dénoncer vigoureusement; il y aurait même, à la limite, quelque chose comme un devoir de non-procréation, etc.

Car n'est-ce pas d'un sursaut — gagnant de proche en proche et, en fin de compte, synchronisé — de l'opinion mondiale, qu'il faut attendre la seule parade efficace contre le plus monstrueux des fruits de la « science sans conscience » ?

FRANZ CRAHAY,
assistant à l'Université,
Liège (Belgique).

[L'Express *a été le premier, dans la presse mondiale, à suggérer un accord général pour l'interdiction des explosions expérimentales.* (Cf. n° 79 *du* 27 *nov.* 1954). *Depuis nous n'avons jamais laissé passer une occasion de souligner l'importance de ce problème.* (Cf. *les* nos 72 *du* 9-10-1954, 86 *du* 15-1-1955, 92 *du* 26-2-1955, *etc., et cette semaine en page* 10...)

LA CAGNOTTE

ATTENTION !

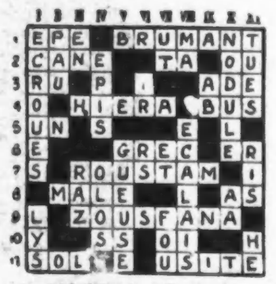
CETTE GRILLE VAUT 75.000 FRANCS

MALGRE le délai de grâce de quarante-huit heures accordé exceptionnellement la semaine dernière en raison des grèves de la S. N. C. F., aucune réponse exacte au problème n° 6 de Mots croisés-pièges, posé par Roger La Ferté, ne nous est parvenue.

La cagnotte mise en jeu par le problème n° 7 de Mots croisés-pièges est donc cette semaine de

75.000 francs

Si aucune réponse conforme à la seule solution juste déposée entre les mains de Me Agnus ne nous parvenait dans les délais la cagnotte mise en jeu par le problème n° 8 serait de 100.000 francs que se partageraient les gagnants.



SOLUTION DU N° 6

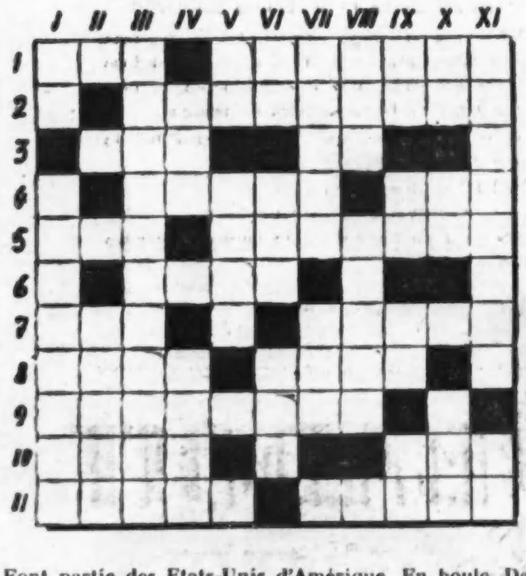
Le règlement de ce petit jeu a été publié dans notre numéro du 8 mars. Rappelons simplement aux amateurs qu'il ne s'agit nullement d'un jeu de hasard, que chaque mot ne comporte qu'une réponse juste en tous points, que sa justification, donnée par Roger La Ferté, n'est jamais arbitraire et se trouve en un endroit quelconque du texte du « Nouveau Petit Larousse Illustré ».

LES MOTS CROISES - PIEGES
par Roger LA FERTE

Problème n° 7

HORIZONTALEMENT

1. Date du dix-neuvième siècle. Fondateur. — 2. En France. — 3. Cri sourd. Avec exactitude. — 4. Pas. On ne l'extrait que du sol. — 5. C'est de l'eau (inversé). Présage. — 6. Il fut assassiné (inversé). — 7. Font partie des pythagoriciens. Nom géographique (f.). — 8. Parisien du dix-neuvième siècle (inversé). Action. — 9. Habitudes. — 10. Individu. Plus long en grec. — 11. Dégagea un corps. Est roi.



VERTICALEMENT

I. Traverse la Manche sans publicité. Ne perdit pas la tête en 1789. — II. Surnom (inversé). — III. Vit en Europe. — IV. En Allemagne. En Allemagne. — V. Abrév. Mot arabe (inversé). — VI. En Lotharingie. En haut. Elles pourraient être le nom d'un cours d'eau. — VII. Fait le Jacques. Localité. — VIII. Abrév. Sifflait. — IX. Abrév. Font partie des Etats-Unis d'Amérique. En boule. Dans Grand-Quevilly. — X. Morceaux de clairon. En pièces. Localité. — XI. Inventeur. Abréviation (inversé).

NOM ....

Adresse ....

Votre réponse, adressée à « L'Express », service Jeu, 91, Champs-Elysées, doit nous parvenir avant le mercredi 1er mai à midi, le cachet de la poste faisant foi.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

DIMANCHE DE PAQUES

« C'EST aujourd'hui le plus beau jour des jours de Pâques. » Que de fois aurai-je redit ce vers de Jammes ! Je n'ai pas, cette nuit, participé à la veillée pascale. Nous avons lu à haute voix, au coin du feu, les prophéties du Samedi-Saint et la sublime « exultet », invocation à la nuit radieuse qui fut le témoin de cette victoire sur la mort. Ce matin, les cloches dans la plaine déchirent la brume. Etrange que ma lecture, au retour de la messe, en ce jour de la Résurrection, soit la préface de E.-M. Cioran à des textes choisis de Joseph de Maistre, car je ne crois pas qu'on puisse montrer plus de dédain à une doctrine que ne fait Cioran au christianisme, et jusqu'à oser dénoncer « la douce médiocrité des Evangiles » !

LE goût de scandaliser et d'irriter que Cioran partage avec Joseph de Maistre saute aux yeux : j'avoue être moins heurté par son blasphème que je ne suis sensible à la rigueur de cette pensée et de ce style. Quel moraliste, aujourd'hui, quel critique en France, approche de ce Roumain qui a choisi d'écrire et de penser français. Il me plaît qu'un tel négateur soit attiré par le gentilhomme ultramontain qui a glorifié le bourreau et divinisé la guerre : cet excès, cette démesure dans le comte de Maistre, ce « non » jeté à la face du monde moderne, rejoint le « non » que Cioran, lui, jette à tout.

Et puis Joseph de Maistre dresse avec puissance la figure d'un catholicisme intraitable, incroyable, odieux, tel que le peut souhaiter un homme qui l'exècre. N'empêche que l'honnêteté intellectuelle de Cioran l'oblige à convenir qu'il y a loin du catholicisme d'un de Maistre à la religion des mystiques. Il en convient, mais il n'insiste pas.

OR tout est là : c'est peu de dire que cette doctrine atroce est différente de celle des Béatitudes qu'ont pratiquée tous les saints qui ont cru à l'amour et qui à la lettre sont morts d'amour. Elle n'en est même pas une caricature, qui, du moins, en déformerait les traits véritables ; elle en constitue très exactement la négation. Et si, comme nous devons le croire, ce grand honnête homme de Joseph de Maistre n'en fut pas moins un vrai chrétien, c'est que dans le privé, dans le secret de sa prière, il aura manifesté une autre part de lui-même que celle qui éclate dans ses écrits et qui est horrible. Ce n'est pas toujours le pire que nous refoulons.

Il n'empêche que, tout compte fait, je préfère Cioran à Joseph de Maistre, comme je m'entends mieux aujourd'hui avec tels gentils et tels libertins, qu'avec beaucoup de mes frères dans la foi.

X. ne m'inspirerait pas le quart de la mésestime que je ressens à le voir faire son beurre, s'il ne se disait chrétien et s'il n'en vivait. Et je me supporterais mieux moi-même si je ne savais ce que je sais touchant le Christ.

EN revanche, le négateur Cioran ne me gêne pas, car je n'attends rien de lui que l'honnêteté intellectuelle dont il ne manque pas et que le talent dont il déborde. Mais il me paraît bien léger lorsqu'il considère comme une évidence, et qui se passe de démonstration, le déclin du christianisme. Je lui propose d'examiner un fait contemporain: la guerre d'Algérie par exemple. Qu'il observe le comportement de certains rappelés chrétiens — le même, après dix-huit siècles, que celui des légionnaires romains qui avaient reçu l'Evangile, et qui refusaient d'adorer César. La décrépitude a atteint des structures de l'Eglise. Mais les vertus d'un acide ne connaissent pas d'altération.

Le royaume de Dieu n'a jamais été que quelques mesures de levain perdues dans la pâte, même aux époques où le christianisme triomphait politiquement et où César se servait de la Croix. Le monde, à aucun moment de l'histoire, n'a été, ne sera chrétien. La Croix sera toujours une folie à ses yeux et un scandale et elle l'a toujours été, même au temps du Roi très chrétien. Mais le levain n'a jamais manqué au monde et ne lui manquera jamais.

☆

LUNDI DE PAQUES

PLUS j'avance dans le récit de Jean-Jacques Servan-Schreiber, moins j'y sens la polémique et plus il me paraît objectif : au point que dans cette discussion de Vignaud avec le chrétien progressiste, je me sentais partagé, déchiré ; et si j'ai à la fin choisi, c'est que pour moi ceux qui maintiennent le contact avec le monde arabe sauvegardent notre dernière chance. Les condamner équivaudrait à rendre vain ce qui subsiste d'une politique de pacification. Si ces chrétiens sont des traîtres, cela signifie qu'en Algérie nous n'avons plus le choix qu'entre trahir ou désespérer. Je refuse, quant à moi, de me laisser prendre dans cette tenaille.

... Et que même parmi leurs frères, ces chrétiens puissent faire figure de traîtres (une feuille hebdomadaire les désigne sous ce vocable : « les scrupulards ») montre assez ce que voulait faire entendre Kierkegaard lorsqu'il disait qu'évangéliser, « c'est arracher les gens à leur illusion d'être des croyants. »

M. BOURGES - MAUNOURY aura eu du moins une bonne idée — pas deux mais une : celle d'envoyer en Algérie ce témoin — un témoin qui, tout inculpé qu'il est, lui devra une fière chandelle ; car sans Bourgès-Maunoury, Servan-Schreiber ne se fût jamais douté qu'il est un écrivain, cet écrivain-là qui ne doit rien à aucun maître : son talent est sorti tout armé de sa rencontre avec la guerre.

L'EVANGILE d'aujourd'hui : les disciples d'Emmaüs. « La douce médiocrité des Evangiles », cher Cioran ? Médiocre cette histoire ? Ces deux désespérés, sur cette route de banlieue dont le maître qui se disait fils de Dieu a été moqué, couvert de crachats, cloué à la croix, invité à en descendre par les prêtres hilares, convaincu à la fois d'impuissance et d'imposture. Ils vont lentement, harassés de chagrin, et cet inconnu les rejoint, marche à côté d'eux. C'est le soir. Voici leur métairie au bord de la route, le seuil obscur, l'odeur de pain. « Entre, avec nous, car le jour baisse. » O pain rompu !

Ils le reconnaissent, et déjà il n'est plus là. « Est-ce que notre âme n'était pas ardente en nous tandis qu'il nous parlait ? » Ah ! Cioran ! dites ce qu'il vous plaira de cette histoire, mais non qu'elle est médiocre. Allez voir au Louvre, dans la salle des Rembrandt, ce qu'elle a inspiré au génie humain. Et pourtant ici les mots dépassent infiniment l'image.

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION : 81, Champs-Elysées, PARIS-VIII°. Tél. : ELY. 89-61

Administration, publicité, vente, abonnements 37, Champs-Elysées, PARIS-VIII°. Tél. BAL. 19-68.

PRIX DE VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 80.
Belgique : 18 francs.
Italie : 250 lires.

Abonnements (1 an)

France, Union française : 3.000 francs.
Etranger : 3.500 francs.
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 fr.

Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

Administrateur : J.-F. Coblence.